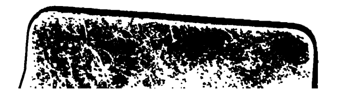



600082316Q





R. Brough del. J. Romney sculp.

"UN VIEILLARD ET SA FEMME, TELS QU'ON NOUS PEINT PHILÉMON ET BAUCIS, VINRENT AU DEVANT DE LEURS HÔTES."

Page 86.

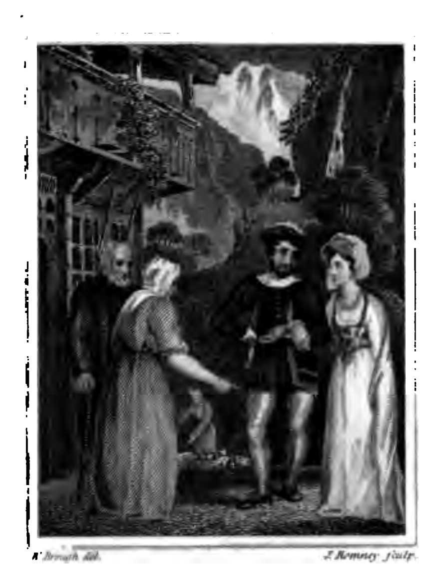
LONDRES:
S. Low Lamb's Conduit Str. Treuttel, Würtz, Treuttel, Fils, & Richter, Soho Squ.
1826.

CONTES MORAUX.



"Immobile et attentive, elle cherche des yeux qui peut former de si doux accords."
Page 109.

LONDRES:
S. LOW, LAMB'S CONDUIT STREET.
TREUTTEL, WURTZ, TREUTTEL, FILS, & RICHTER;
SOHO SQUARE.
1825.



R. Brough del. — J. Romney sculp.

"UN VIEILLARD ET SA FEMME, TELS QU'ON NOUS PEINT PHILÉMON ET BAUCIS, VINRENT AU DEVANT DE LEURS HÔTES."

Page 86.

LONDRES

Lambs Conduit Str. Treuttel, Würtz Treuttel, Fils, & Richter, Soho Squ

1825.

CONTES MORAUX.



"Immobile et attentive, elle cherche des yeux qui peut former de si doux accords."

Page 109

LONDRES:
S. LOW, LAMB'S CONDUIT STREET,
TREUTTEL, WÜRTZ, TREUTTEL, FILS, & RICHTER;
SOHO SQUARE.
1825.

CHOIX

DES

CONTES MORAUX

DE

J. F. MARMONTEL.

Précédé d'une Notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, et suivi de Notes ;

PAR

L. T. VENTOUILLAC.

LONDRES :

S. LOW, LAMB'S CONDUIT STREET,
TREUTTEL, WÜRTZ, TREUTTEL FILS ET RICHTER,
SOHO-SQUARE.

1825.

PRÉFACE

DE

L'ÉDITEUR.

On a remarqué avec raison que la plupart des Contes *moraux* de Marmontel ne le sont guères. Ce reproche nous a engagé à en user de la plus grande précaution en faisant le CHOIX que nous offrons aujourdhui au public, et dont chacun des Contes offre en effet un but moral. Nous avons même poussé le soin à cet égard à un tel point, que nous ne craignons pas d'assurer la mère la plus scrupuleuse que ce petit ouvrage ne contient pas même *un mot* qui pût lui faire regretter d'en avoir permis la lecture à sa fille.

notre jeune abbé avait trouvé le temps de consacrer quelques veilles aux Muses, et avait obtenu assez régulièrement tous les ans des prix à l'Académie des jeux floraux de Toulouse. Le Cardinal de la Roche-Aymond à qui Marmontel fit la demande d'un dimissoire pour recevoir les ordres sacrés, et qui n'était rien moins que sévère envers lui-même, mais qu'on avait irrité contre Marmontel, lui fit un crime de ses succès littéraires. Il le traita d'abbé galant, tout occupé de poésie, faisant la cour aux dames, et composant pour elles des idylles et des chansons. Cette injustice refroidit le zèle de Marmontel pour la religion, zèle qui ne pouvait être bien grand, puisqu'un tel revers put l'ébranler, lorsqu' un évènement inattendu vint tout à coup changer sa destinée.

Marmontel avait envoyé ses premiers essais à Voltaire. On sait avec quelle bonté ce grand écrivain accueillait les jeunes gens qui montraient du talent pour les lettres. Nous avons parlé dans la Notice sur Florian des bontés qu'eut pour lui Voltaire ; il en agit de même avec Marmontel. Ayant lu avec plaisir les poèmes qu'il lui avait envoyés, il lui fit une de ces réponses qu'il savait tourner avec tant de grâce, et y joignit un exemplaire de ses œuvres, corrigé de sa main. "Je devins fou d'orgueil et de joie," dit Marmontel, "je courus toute la ville et les collèges avec ce présent à la main."

Voltaire l'engaga bientôt à se rendre à Paris, et sur la route il traduisit, en vers, le poème de la *Boucle de cheveux enlevée*, par Pope. Arrivé dans la capitale, son protecteur lui offrit sa maison et sa bourse, que notre jeune poète crut devoir refuser, ne lui deman-

dant que ses conseils dans la carrière littéraire a la quelle il résolut de se consacrer tout entier.

Marmontel étoit porté à cette application par le motif le plus honorable. Il avait perdu son père, qui, en mourant, ne laissa à une famille nombreuse que peu de biens, et il avait promis à sa mère, qui s'approchait du tombeau, de devenir l'appui de toute sa maison, promesse qu'il remplit religieusement. Il servit de père à ses frères et à ses sœurs, devenus orphelins, et de soutien à tous ses parens, quoiqu'il eût long-temps à lutter lui-même contre des obstacles qu'il ne surmonta qu'à force de travail et d'énergie.

Voltaire, lui ayant fait accorder ses entrées à la Comédie-Française, lui conseilla de travailler pour le théâtre, alors la première des carrières littéraires. Il suivit ce conseil, et donna, en 1748, sa tragédie de *Denys le tyran*, qui eut d'abord un très grand succès. Cette pièce fut suivie, en 1749, par *Aristomène* qui eut un succès à peu près égal: cependant ni ces deux tragédies, ni les autres du même auteur, ne sont restées au théâtre. On cite au sujet d'une des tragédies de Marmontel, (*Cléopâtre*), qui n'eut pas un très grand succès, un bon mot que tout Paris s'empressa de répéter. Le célèbre mécanicien Vaucauson, avait fait pour le dénouement de cette pièce un aspic artificiel, qui venait piquer, *en sifflant*, le sein de la reine d'Egypte. Un plaisant du parterre dit que l'aspic avait raison, et le mot contribua peut-être à faire tomber la pièce.

Le succès de Marmontel au théâtre, l'introduisit bientôt dans le monde. Me. de Pompadour qui voulut le voir, lui fit obtenir quelque temps après le privilège du *Mercure* (journal littéraire) qui lui rapporta 40,000

francs en deux années. Sa fortune paraissait assurée, lorsqu'un évènement imprévu, et qui lui fait le plus grand honneur, vint bientôt en tarir la source. On avait répandu dans le monde une parodie aussi spirituelle que mordante, d'une scène de *Cinna*, tragédie de Corneille, et où l'on déchiroit le duc d'Aumont grand seigneur de la cour. Marmontel, qui en connaissait l'auteur et qui la lui avait entendu lire plus d'une fois, la répéta un jour dans une réunion, où il ne se croyait entouré que d'amis. Ce fait fut dès le lendemain dénoncé au comte, qui s'en plaignit au roi. Marmontel fut envoyé, comme auteur de cette parodie, à la Bastille, où il ne resta que onze jours; mais à sa sortie on lui fit part que le privilége du *Mercure* lui était ôté, en offrant cependant de le lui rendre, s'il voulait nommer l'auteur de la parodie. Marmontel se contenta de répondre à cette proposition par ces deux vers de Nicomède:

> " Le maître que prit soin de former ma jeunesse
> Ne m'a jamais appris à faire une bassesse"

Ce ne fut qu'après la mort de Cury, homme d'esprit, ami de Marmontel, qu'on sut que la parodie était de lui.

Notre auteur s'efforça par ses nouveaux travaux de réparer la perte qu'on venait si injustement de lui faire éprouver. Ses opéras comiques eurent un très grand succès. Grétry, qui venait d'arriver en France, joignit son beau talent à celui du poète, et cette réunion devint une bonne fortune pour tous deux.

Marmontel était alors chéri du public et de presque tous les littérateurs, lorsque malheureusement il prit part à la ridicule guerre des *Gluckistes* et des *Piccinistes*, qui agitait alors tout Paris. Au lieu de jouir,

ainsi que tous les hommes sages, du talent varié des deux compositeurs, Marmontel se prononça avec véhémence pour *Piccini*, et refusa tout mérite à *Gluck*, son rival. Les épigrammes vinrent alors de toutes parts fondre sur lui, et parmi toutes celles qui inondèrent la capitale, on remarque la suivante, sur la peine que s'était donné Marmontel de refaire plusieurs opéras de Quinault:

" Quinault, par la douceur de ses aimables vers,
Suspendait les tourmens des ombres malheureuses;
Cherchons pour l'en punir des peines rigoureuses!
S'écria le dieu des enfers.
Il invente aussitôt le mal le plus horrible
Dont au Tartare même on se fut avisé.
Je veux faire, dit-il, un exemple terrible;
J'ordonne que Quinault soit *Marmontélisé!*"

En 1769, Marmontel donna son *Bélisaire*. Cet ouvrage, dit La Harpe, est d'un genre élevé, mais malheureusement il est trop long, et a le grand défaut de commencer par être un roman, et de finir par être un sermon. Malgré ces défauts, c'est dans cet ouvrage que se trouve ce que l'auteur a fait de plus réellement beau.

Dix ans après, parurent les *Incas*. C'est une espèce de roman poétique, établi sur l'histoire. On y trouve des mouvemens éloquens, un beau tableau du fanatisme, et un éloge attachant de Las-Casas: mais on a remarqué que le style trop uniforme de cet écrit offrait une continuité singulière de vers non rimés.

Marmontel fut admis à l'Académie en 1788. Les appointemens de plusieurs places dont il jouissait, et les économies qu'il avait faites lui procuraient les agrémens d'une vie tranquille et heureuse. Marié de-

puis 1777, il était heureux au sein de sa famille, lorsque la révolution vint le faire trembler pour son bonheur. Afin de détourner la vue des maux qu'il redoutait, il composa de *Nouveaux Contes*, pour faire suite aux *Contes Moraux* qu'il avait déjà donnés, et qui avaient eu un succès brillant, que leur méritèrent leur style charmant, et l'intérêt de la plupart des sujets qui les composent. On regrette cependant que pour plaire à son siècle, il ait plus d'une fois, dans ses *Contes*, oublié le dessein qu'il avait annoncé, d'introduire une morale saine dans ses compositions les moins graves.

Aux approches de la journée du 10 Août 1792 quand la chute du trône allait ravir aux amis de l'ordre leurs dernières espérances, Marmontel sentit la nécessité de fuir la capitale. Il se réfugia dans le hameau d'Abboville, où il acquit une chaumière. Là, réduit à la détresse par la perte successive de ses moyens d'existence, consterné par des forfaits dont le récit glace d'effroi, il chercha à se distraire en composant quelques ouvrages pour l'instruction de ses enfans. C'est au milieu de ces occupations que la mort vint le surprendre le 31 Décembre 1799.

Après sa mort on publia, parmi plusieurs autres ouvrages posthumes de Marmontel, *Les Mèmoires d'un père pour servir à l'instruction de ses enfans.* Ces *Mémoires*, remplis d'anecdotes des hommes célèbres qui vécurent du temps de Marmontel, offrent une lecture variée et attachante; mais il est à regretter qu'ils manquent de la circonspection qu'on aurait pu s'attendre à trouver dans un ouvrage écrit par un père "pour servir à l'instruction de ses enfans."

LA LEÇON DU MALHEUR.

C'est un noble et généreux courage que celui qui brave la mort ou qui dompte l'adversité ; mais il en est un que je crois plus rare encore et non moins admirable. Je vais en donner un exemple, en me rappelant ce qu'un jour Watelet me raconta dans les bosquets du Moulin-Joli.

L'un des hommes de notre siècle qui avoit le mieux arrangé sa vie pour être heureux, c'étoit Watelet.[(1)] Il s'étoit donné tous les goûts, il aimoit tous les arts, il attiroit chez lui les gens de lettres et les artistes; il s'étoit fait lui-même artiste et homme de lettres, non pas avec ce brillant succès qui éveille et provoque l'envie, mais avec ce demi-talent qui

sollicite l'indulgence, et qui, sans éclat, sans orages, obtenant de l'estime et se passant de gloire, amuse les loisirs d'une modeste solitude, ou d'une société bénévole, assez sage pour y borner le cercle de sa renommée, et pour ne chercher dans le monde ni admirateurs ni jaloux. Ajoutez à ces avantages une singulière aménité de mœurs, une probité délicate, une politesse attentive à tenir constamment l'amour-propre d'autrui en paix avec le sien, et vous aurez l'idée d'une vie voluptueusement innocente. Telle fut celle de Watelet.

Tout le monde connoît la retraite philosophique qu'il s'étoit faite au bord de la Seine. Je l'y allois voir quelquefois. Un jour j'y trouvai deux époux nouvellement unis et charmés l'un de l'autre ; le mari jeune encore, la femme âgée à peine de dix-huit à vingt ans. Watelet sembloit lui-même heureux de leur bonheur, dont leurs regards lui rendoient grâces. Comme ils parloient français tout aussi purement que nous, je fus surpris de leur entendre dire qu'ils alloient passer en

Hollande, et qu'ils étoient venus lui faire leurs adieux. J'eus donc après diner, lorsqu'ils furent partis, la curiosité de savoir quels étoient ces époux, si heureux, si reconnoissans. Watelet me mena dans un coin de son île enchantée, et nous étant assis : Ecoutez, me dit-il, vous allez voir l'honneur sauvé du naufrage par la vertu.

Dans un voyage que je fis en Hollande uniquement pour voir un pays que l'homme dispute à la mer, et que le commerce enrichit comme en dépit de la nature, j'y fus recommandé à un riche négociant, appelé Odelman, homme honorable dans sa maison autant qu'avare dans son commerce. A son comptoir et à sa table, je trouvai un jeune Français d'une figure intéressante et d'une modestie extrême. Il n'avoit, en Hollande, que le nom d'Olivier.

Odelman, simple dans ses manières, avoit beau le traiter en ami et presque en égal ; le jeune homme, avec je ne sais quelle dignité respectueuse, se tenoit à sa place : vous eussiez dit un fils attentif et docile à la vo-

lonté de son père, et qui le servoit par amour.

Je lui fis un accueil dont il parut touché. Il y répondit d'un ton noble, mais d'un air humble, les yeux baissés et la pudeur sur le visage. A table, il parla peu, mais avec un choix d'expressions, une mesure, une décence qui annonçoient un homme bien né. Après le dîner, il vint à moi, et de l'air le plus obligeant, il m'offrit tous ses bons offices. Je n'en abusai point ; mais, pour quelques détails d'économie dans mes dépenses, d'intelligence dans mes emplettes, je le priai de vouloir bien m'aider de ses conseils. Il y ajouta les attentions les plus aimables, les soins les plus affectueux.

J'essayai de savoir de lui ce qui l'avoit amené en Hollande. Il me répondit : *l'infortune ;* et sur tout ce qui le touchoit, je crus m'apercevoir qu'il ne vouloit pas s'expliquer.

Cependant nous passions ensemble tous les momens qu'il pouvoit me donner ; et avec une complaisance que ma curiosité fatiguoit quel-

quefois, mais ne lassoit jamais, il vouloit bien m'instruire de ce que la Hollande avoit d'intéressant. Il me la faisoit voir dans ses relations avec tous les peuples du monde, n'existant que par artifice, et occupée sans relâche à soutenir et à défendre ses digues et sa liberté. Reconnoissant envers sa nouvelle patrie, il en parloit avec un sentiment que sa mélancolie attendrissoit encore, et qui, plein d'estime pour elle, ne laissoit pas d'être mêlé de souvenirs et de regrets. Ah! si la France, disoit-il, faisoit pour aider la Nature, le quart de ce que fait la Hollande pour la dompter! . . . . . Et dans les mœurs de celle-ci, dans ses lois, dans sa politique, dans sa laborieuse et pénible industrie, il me faisoit admirer les prodiges qu'opère la nécessité.

Vous sentez bien que je me pris pour lui d'une affection singulière. L'intéressant jeune homme! disois-je à Odelman, et combien n'ai-je pas à m'en louer! c'est vous sans doute qui lui avez recommandé de me traiter si bien? Point du tout, me dit-il; mais vous êtes Français; et il adore sa patrie. Je suis pour-

tant, bien aise qu'elle me l'ait cédé ; elle en a peu qui lui ressemblent. Tout ce que vous pouvez imaginer d'estimable, il le réunit ; fidélité, intelligence, application infatigable, travail facile et prompt, coup-d'œil perçant, net et rapide, un esprit d'ordre auquel rien n'échappe ; et sur-tout une économie ! . . . . Ah ! c'est lui qui connoît bien le prix de l'or !

Cet article de son éloge ne fut point de mon goût ; et pour l'en excuser, j'observai qu'il étoit permis aux infortunés d'être avares. — Avare ! il ne l'est point, reprit le Hollandais : car il n'est point avide ; jamais l'argent d'autrui ne l'a tenté, j'en suis bien sûr ; il n'aime que le sien ; mais pour le ménager, il est d'une parcimonie si savante, si raffinée, que les Hollandais même en sont émerveillés. — Et cependant, lui dis-je, rien ne décèle en lui une âme intéressée. Il m'a parlé de vos richesses et de celles de la Hollande ; il en a parlé sans envie. Oh ! non, je vous l'ai dit, il n'est point envieux ; je ne lui vois pas même cette cupidité qui est l'âme de notre com-

merce. Souvent je lui ai proposé de risquer dans le mien les bénéfices de son travail. Non, me dit-il, je n'ai rien à risquer, le peu que j'ai m'est nécessaire; et s'il a quelquefois cédé à mes instances, en exposant de petites sommes aux périls de la mer, je l'en ai vu si cruellement agité jusqu'au retour de mes navires, qu'il en a perdu le sommeil. C'est proprement le caractère de la fourmi; content de ce qu'il peut accumuler par son travail, jamais il ne se plaint de n'en pas gagner davantage; et conservant dans ses épargnes un air d'aisance et de noblesse, en se refusant tout, il paroît ne manquer de rien. Par exemple, vous le voyez mis décemment; eh bien, cet habit bleu sur lequel n'a jamais reposé un grain de poussière, il y a six ans qu'il est le même, et il n'a eu que celui-là. Il m'a fait aujourd'hui la faveur de dîner chez moi: rien n'est plus rare; et cependant il n'a tenu qu'à lui que ma table ait été la sienne; mais il aime mieux disposer de cet article de sa dépense, pour la réduire à l'étroit nécessaire; et sur les besoins de la vie, sa frugalité trouve

encore les moyens d'économiser. Mais ce qui m'étonne sur-tout, c'est le secret qu'il me fait à moi-même de l'emploi de ses fonds. Je lui ai supposé d'abord quelque maîtresse qui lui épargnoit la peine de thésauriser; mais la sagesse de sa conduite a bientôt détruit ce soupçon. Ce qui me reste à croire, c'est qu'impatient de revoir sa patrie, il y place à mesure sa petite fortune, et qu'il me cache le désir d'en aller jouir dans son sein.

Comme il n'y avoit rien de plus simple, ni de plus vraisemblable, j'eus la même pensée. Mais avant mon départ, j'appris mieux à connoître ce rare et vertueux jeune homme.

Mon cher compatriote, lui dis-je enfin le jour qu'il reçut mes adieux, je retourne à Paris; aurai-je le chagrin de vous y être inutile? Je vous ai donné le plaisir de m'obliger tout à votre aise, et tant que vous avez voulu; ne me refusez pas ma revanche, je vous en prie. Non, Monsieur, me dit-il; je vous la donnerai, et en échange de ces petits services dont vous exagérez le prix, j'irai ce soir vous en demander un des plus intéres-

sans pour moi. Je vous préviens que c'est un secret dont je vous rends dépositaire: mais je n'en serai point en peine, et votre nom seul m'en répond. Je lui promis de le garder fidèlement; et le soir même, il arriva chez moi chargé d'une cassette pleine d'or.

Voici, me dit-il, cinq cents louis, trois ans de mes épargnes, et une note signée de ma main qui vous en indique l'usage. En les distribuant, vous aurez la bonté de retirer les billets que j'acquitte, et de me les faire passer.

Après que l'or fut bien compté, je lus la note. Elle étoit signée Olivier Salvary.— Quelle fut ma surprise de n'y trouver que des objets de luxe! Mille écus à un joaillier, mille à un ébéniste, cent louis pour des modes, autant pour des dentelles, et le reste à un parfumeur.

Je vous étonne, me dit-il? vous ne voyez pas tout. J'ai déjà payé, grâces au Ciel, pour trois cents louis de folies; et j'en ai pour long-temps encore avant que tout soit acquitté. Vous le dirai-je, hélas! je suis un

homme déshonoré dans ma patrie ; et je travaille ici à effacer la tache que j'ai faite à mon nom. En attendant, je puis mourir, et mourir insolvable. Je veux avoir en vous, Monsieur, un témoin qui dépose et de ma bonne volonté et des efforts que je faisois pour réparer mon malheur et ma honte. Ce que je vais vous dire est donc mon testament que je vous prie de recueillir, afin que, si je meurs, vous preniez quelque soin de réhabiliter ma mémoire.

Vous vivrez, vous aurez, *lui* dis-je, le temps de le faire oublier ce malheur de votre jeunesse. Mais si, pour vous tranquilliser il ne faut qu'un témoin fidèle et de vos sentiments et de votre conduite, j'en suis instruit mieux que vous ne pensez ; et vous pouvez, en toute confiance, achever de répandre votre cœur dans le mien.

Je commence par avouer, dit-il en soupirant, que mes torts sont à moi, et que mes fautes sont sans excuse. Ma profession étoit de celles qui exigent essentiellement la probité la plus exacte ; et la première loi de cette

probité, c'est de ne disposer que de son propre bien. Je comptai mal avec moi-même; il falloit mieux compter; et ma folle imprudence n'en fut pas moins un crime. Voici comment j'y fus conduit.

Une naissance honnête, un nom considéré, l'estime publique transmise de mes pères à leurs enfans, ma jeunesse, quelques succès où les circonstances m'avoient servi, tout annonçoit, dans mon état, une rapide et brillante fortune: ce fut-là ce qui me perdit.

Un homme riche, et qui calculoit mes espérances comme infaillibles, M. d'Amène, osa fonder le bonheur de sa fille sur ces espérances trompeuses: il me la fit proposer en mariage; et par un mutuel attrait, dès que nous pûmes nous connoître, nous desirâmes d'être unis. Elle n'est plus: si elle étoit encore, et si j'avois à choisir une femme, ce seroit elle: oui, je le jure, ce seroit toi, mon aimable Arienne, que je choisirois entre mille. Elles auroient plus de beauté peut-être; mais ta bonté, mais ta tendresse, mais ce naturel plein de charme, mais cet esprit plein

de sagesse et de candeur, qui l'aura jamais comme toi? En lui adressant ces mots, ses yeux levés au ciel, où il sembloit chercher son âme, s'humectèrent de quelques pleurs.— Monsieur, ajouta-t-il, ne lui imputez rien de tout ce que j'ai fait pour elle. Cause innocente de mon malheur, elle ne s'en douta jamais: et au milieu des illusions dont je l'avois environnée, elle étoit loin d'apercevoir l'abîme où je la conduisois par un chemin de fleurs. Amoureux d'elle avant de l'épouser, plus amoureux quand je l'eus possédée, je ne croyois jamais pouvoir assez lui plaire; et auprès de l'amour dont je brûlois pour elle, sa timide tendresse, sa sensibilité, que tempéroit sa modestie, ressembloit à de la froideur. Pour me faire aimer d'elle autant que je l'aimois, je voulus, le dirai-je? l'enivrer de bonheur. Grand Dieu! de quelle passion ne doit on pas se défier, s'il est si dangereux de se livrer au désir de plaire à sa femme!

Une maison commode, élégamment ornée, des meubles de luxe et de prix, tout ce que la mode et le goût de la parure inventoient

tous les jours pour agacer, dans de jeunes têtes, les fantaisies de l'amour-propre, en promettant à la beauté ou un nouvel éclat, ou de nouveaux attraits ; tout cela sans attendre les désirs de ma femme, vint s'offrir comme de soi-même. Une société choisie et formée à son gré s'empressa autour d'elle ; et de tout ce qui pouvoit rendre sa maison agréable, rien ne fut épargné.

Ma femme étoit trop jeune pour croire avoir besoin de régler ma dépense et de la modérer. Ah ! si elle avoit pu soupçonner ce que je risquois pour lui plaire, avec quelle résolution elle s'y seroit opposée ! Mais en m'apportant une riche dot, elle avoit dû penser que de mon côté j'étois riche ; elle croyoit au moins que ma situation me permettoit de monter ma maison sur le pied d'une honnête aisance ; elle n'y vòyoit rien qui blessât les bienséances de mon état ; et à consulter ses pareilles, tout cela étoit convenable, tout cela n'étoit que décent. Hélas ! je le disois comme elles ; et Adrienne seule avec sa modestie et sa douce ingénuité, me demandoit si je cro-

yois avoir besoin de faire tant de frais pour lui paroître aimable. Je ne puis, disoit-elle, être insensible aux soins que vous vous donnez pour me rendre heureuse ; mais je le serois sans cela. Vous m'aimez, c'en est bien assez pour m'attirer l'envie de mes pareilles. Quel plaisir prenez-vous à l'exciter encore, en voulant que je les efface ? Laissez-leur quelques avantages, que je ne leur envierai pas. Les goûts frivoles, les fantaisies, les superfluités vaines seront leur lot ; l'amour et le bonheur seront le mien. Cette délicatesse, qui me charmoit encore, ne me corrigeoit pas ; et je lui répondois que c'étoit pour moi-même que je déférois à l'usage ; que ce qui lui sembloit du luxe n'étoit qu'un peu plus d'élégance ; que le goût n'étoit jamais cher, et qu'en faisant ce qui étoit convenable, je n'irois jamais au-delà. Je la trompois, je me trompois moi-même, ou plutôt je m'étourdissois. Je savois bien que j'excédois mes facultés présentes ; mais bientôt le produit de mon travail auroit rempli ce vide ; et, en attendant, ma femme auroit joui. Chacun applaudissoit aux soins

que mon amour prenoit de son bonheur; *Pouvois-je faire moins pour elle? Pouvois-je en faire assez?* C'étoit la voix publique; c'étoit au moins le sentiment, le langage de nos amis. Mon beau-père lui seul voyoit avec chagrin ces dépenses anticipées, cette émulation de luxe qui ruinoit, disoit-il, les fortunes les plus solides; il m'en parloit avec humeur. Je lui répondois doucement que cette émulation ne me feroit jamais faire aucune folie, et qu'il pouvoit s'en reposer sur moi. J'ai reconnu depuis quelle impression faisoit sur mon beau-père cette manière d'écarter respectueusement ses avis, et quels ressentimens amers il en avoit gardés dans le fond de son âme. J'approchois du moment ou j'allois être père; et, ce moment que j'attendois avec des mouvemens d'impatience et de joie inconnus à mon cœur, ce jour qui devoit être le plus délicieux de ma vie, en fut le plus funeste.— Il m'enleva la mère avec l'enfant. Je tombai sous le coup dans l'abîme de ma douleur. Je ne vous dirai pas combien elle fut cruelle et profonde: elle est de celles qui ne s'expri-

ment que par les cris qu'elles arrachent : pour en avoir l'idée, il faut les ressentir.

J'en étois encore accablé, lorsque le père de ma femme, avec quelques mots d'affliction et de condoléance, me fit dire par son Notaire que l'acte étoit dressé pour remettre en ses mains la dot que j'en avois reçue. Indigné de sa diligence, je répondis que j'étois tout prêt : et dès le lendemain la dot lui fut remise. Mais les diamans, les bijoux que j'avois donnés à sa fille, les meubles précieux qui étoient à son usage, devenoient aussi sa dépouille ; il avoit droit de s'en saisir. Je lui représentai qu'au bout de dix-huit mois de mariage, il seroit inhumain de me faire subir une si dure loi.— Mais lui, avec l'impatience et l'âpreté d'un héritier avide, il se prévalut de son droit. Je cédai : cette dure expoliation fit du bruit. Alors les envieux, car mon bonheur m'en avoit fait, s'empressèrent de me punir de ce bonheur, hélas ! si peu durable ; et faisant semblant de me plaindre, ils eurent soin de divulguer ma ruine en la déplorant. Mes amis n'eurent pas la même ardeur à me servir que

mes ennemis à me nuire; ils convinrent que je m'étois un peu trop pressé de jouir. Ils avoient bien raison; mais ils l'avoient trop tard: c'étoit à mes soupers qu'il auroit fallu me le dire. Mais vous, Monsieur, qui connoissez le monde, vous savez quelle est l'indulgence qu'on a pour les dissipateurs, jusqu'au jour de leur décadence. La mienne fut publique; et l'inquiétude ayant saisi mes créanciers, je les vis arriver en foule; je ne voulus pas les tromper; et, en leur exposant ma situation, j'offris tout ce qui me restoit; seulement je leur demandai du temps pour acquitter le reste. Quelques-uns se rendoient traitables; mais les autres, en alléguant la fortune de mon beau-père, me dirent que c'étoit à lui de me donner du temps, et qu'en se saisissant de la dépouille de sa fille, c'étoit leur bien qu'il avoit envahi. Que vous dirai-je enfin? Je fus réduit au choix ou d'échapper à leur poursuite, ou de me brûler la cervelle, ou de me voir emprisonné.

C'est ici, Monsieur, c'est la nuit que je passai dans les angoisses de la honte et du dé-

sespoir, entre la ruine et la mort; c'est là ce qui doit à jamais servir de leçon et d'exemple. Un homme honnête et bon, dont le seul crime étoit d'avoir compté sur des espérances légères: cet homme jusque-là estimé, honoré, fait pour aller à la fortune par un chemin facile et sûr, tout-à-coup noté d'infamie, dévoué au mépris, condamné à quitter la vie ou à la passer avec opprobre dans l'exil ou dans les prisons, désavoué de son beau-père, abandonné par ses amis, n'osant plus voir le jour, n'osant plus se nommer, et trop heureux si dans un antre solitaire et inaccessible, il pouvoit se cacher sans être poursuivi! C'est au milieu de ces horreurs que je passai la plus longue des nuits. Ah! j'en frémis encore; et ni ma tête ni mon cœur ne sont remis de la commotion de cette chute épouvantable. Je n'exagère point, en vous disant que, dans les convulsions de ma douleur, je suai du sang. Enfin ce long tourment ayant accablé mes esprits, mes forces épuisées me laissèrent jouir d'un calme plus horrible encore. Je mesurai la profondeur de l'abîme où j'étois tombé; et

ce fut alors que je sentis naître au fond de mon âme le froid courage de me détruire.— Raisonnons, me dis-je en moi-même, ma dernière résolution. Si je me laisse prendre et traîner dans les fers, j'y meurs déshonoré, sans ressource et sans espérance. Il vaut mille fois mieux, sans doute, me délivrer d'une vie odieuse, et me jeter dans les bras d'un Dieu qui me pardonnera peut-être de n'avoir pu survivre à un malheur déshonorant. Mes pistolets étoient armés, ils étoient sur ma table; et, en les regardant d'un œil fixe, rien ne me sembloit plus facile dans ce moment que de finir. Oui, mais combien de scélérats auront fini de même? Combien d'âmes basses et viles auront eu, comme moi, ce courage du désespoir? Et que lavera-t-il, le sang où je vais me noyer? Mon opprobre en sera-t-il moins imprimé sur ma tombe, s'il me reste une tombe? Et mon nom, flétri par les lois, y sera-t-il enseveli? Que dis-je, malheureux! Je pense à la honte! Et le crime, qui l'expiera? Je veux m'évader de la vie; mais n'est-ce pas me dérober moi-même et frustrer

de nouveau ceux à qui je me dois? Quand je ne serai plus, qui le restituera, ce larcin que je leur ai fait? Qui le justifiera, cet abus de leur confiance? Qui demandera grâce pour un jeune insensé, dissipateur d'un bien qui n'étoit pas à lui! Ah! mourons, s'il n'est plus pour moi d'espérance de regagner cette estime que j'ai perdue; mais à mon âge, avec du travail et du temps, m'est-il donc impossible de réparer les torts de ma jeunesse, et de me faire pardonner mon malheur? Alors, réfléchissant aux ressources qui me restoient, si j'avois la constance de lutter contre l'infortune, je crus voir dans l'éloignement mon honneur sortir du nuage où il étoit plongé: je crus voir une planche offerte à mon naufrage et un port secourable où me refugier. Je passai en Hollande; mais avant de partir, j'écrivis à mes créanciers qu'en leur abandondant tout ce qui me restoit au monde, j'allois encore employer ma vie à travailler pour eux, et je les conjurai d'attendre.

Amsterdam fut la ville où j'abordai. En y arrivant, mon premier soin fut de savoir quel

étoit, parmi les riches négocians de cette ville, l'homme le plus honnête et le plus estimé; et comme on s'accordoit à nommer Odelman, j'allai me présenter à lui.

Monsieur, lui dis-je, un étranger que le malheur poursuit, se réfugie auprès de vous, et vient vous demander s'il faut qu'il y succombe, ou si, à force de courage et de travail, il peut le vaincre et y survivre. Je n'ai pour me recommander ni protecteur ni répondant; j'espère avec le temps être ma caution moi-même; en attendant, disposez d'un homme élevé avec soin, assez instruit peut-être, et plein de bonne volonté. Odelman, après m'avoir entendu et considéré attentivement, me demanda par qui je lui étois adressé. Par la voix publique, lui dis-je. En arrivant, je me suis informé quel étoit l'homme le plus sage et le meilleur parmi vos citoyens; tout le monde vous a nommé.

Dans mon langage et dans ma contenance, un certain caractère de fierté, de franchise et de résolution que donne l'infortune aux âmes courageuses, et dont la nature semble avoir

fait la dignité des malheureux, parut le frapper vivement. Il fut discret dans ses questions; je fus sincère, mais réservé dans mes réponses. Enfin, sans me trahir, je lui en dis assez pour rassurer sa méfiance; et, prévenu pour moi d'un sentiment d'estime, il consentit à me mettre à l'épreuve, mais sans aucun engagement. Bientôt il s'aperçut qu'il n'avoit pas dans ses comptoirs de travailleur plus diligent que moi, plus assidument appliqué, ni plus envieux de s'instruire.

Olivier, me dit-il, (car c'étoit le seul nom que je m'étois donné) vous me tenez parole. Continuez; je vois que vous me convenez; nous sommes faits pour vivre ensemble. Voici les trois mois écoulés de vos appointemens d'une première année; j'espère et je prévois qu'ils iront en croissant.

Ah, Monsieur! moi qui de ma vie n'avois connu le prix de l'or, avec quel mouvement de joie je me vis possesseur de cent ducats dont il m'avoit gratifié! Avec quel soin religieux j'en épargnai la meilleure partie! De quelle ardeur je me livrai à ce travail dont ils

étoient le fruit, et avec quelle impatience j'attendis les trois termes de ces appointemens qui devoient grossir mon trésor! L'un des plus beaux jours de ma vie fut celui où je pus envoyer à Paris les premiers cent louis de mes économies; et quand je reçus le billet qu'ils avoient acquitté, je le baisai cent fois, je l'arrosai de larmes, je le mis sur mon cœur, et je sentis que c'étoit comme un baume appliqué sur ma plaie. Trois ans de suite je me donnai une pareille joie; elle est plus sensible aujourd'hui, car mes honoraires accrus et joints à quelques bénéfices que le commerce m'a produits, doublent la somme de mes épargnes. Si cet envoi s'est fait attendre, dites monsieur, je vous en prie, que ce retard a eu pour cause la mort du seul correspondant affidé que j'eusse à Paris, et que dorénavant vous voulez bien tenir sa place. Hélas! j'aurai peut-être encore pour quinze ans de travail avant d'être acquitté: mais je n'ai que trente-cinq ans; à cinquante je serai libre; la plaie de mon cœur sera fermée; vingt voix, s'éleveront pour attester ma bonne foi; et ce

front, sans rougir, se montrera dans ma patrie. Ah ! Monsieur, qu'il est doux et consolant pour moi, de penser que l'estime de mes concitoyens reviendra orner ma vieillesse, et environner mes cheveux blancs !

A peine il achevoit de parler, reprit Watelet, que, charmé de lui voir une probité si parfaite, je l'embrassai en l'assurant que je ne connoissois pas au monde un plus honnête homme que lui. Ce témoinage de mon estime l'émut profondément ; et les larmes aux yeux, il me dit qu'il n'oublieroit jamais les adieux consolans qu'il recevoit de moi. Du reste, il ajouta que je connoissois bien son cœur, et que je lui parlois comme sa conscience.

Arrivé à Paris, je distribuai ses paiemens. Ses créanciers vouloient savoir où il étoit, ce qu'il faisoit, quels étoient ses moyens. Sans m'expliquer sur tout cela, je leur donnai de sa bonne foi la même opinion que j'en avois moi-même, et je les renvoyai contens.

Mais un jour à dîner chez M. Nervin, mon notaire, l'un des convives, en m'entendant parler de mon voyage de Hollande, me demanda

d'un air d'humeur et de mépris, si dans ce pays-là je n'avois pas rencontré par hasard un nommé Olivier Salvary. Comme il étoit aisé de voir dans son regard et dans le mouvement de ses sourcils, un sentiment de malveillance, je me tins sur mes gardes, et je lui répondis que mon voyage n'ayant été qu'une promenade en Hollande, je n'avois pas eu le temps d'y prendre connoissance des Français que j'y avois pu voir ; mais que par mes relations il me seroit possible de savoir des nouvelles de celui qu'il m'avoit nommé. Non, me dit-il, ce n'est pas la peine : il m'a donné trop de chagrin pour que je m'intéresse à lui. Il sera mort de misère ou de honte, et il aura bien fait : il auroit bien mieux fait encore de mourir avant d'épouser ma fille, et avant de se ruiner. Après cela, fiez-vous, reprit-il, aux belles espérances que vous donne un jeune homme. En dix-huit mois, cinquante mille écus de dettes ; et au bout, la fuite et la honte ! Ah ! Monsieur, dit-il au notaire, quand vous marierez votre fille, prenez bien vos pré-

cautions. C'est un vilain meuble qu'un gendre insolvable et déshonoré.

M. Nervin lui demanda comment un homme aussi prudent que lui n'avoit pas prévu ce malheur et n'y avoit pas porté remède. Je l'avois prévu, répondit d'Amene, et j'y ai remédié autant que je l'ai pu ; car, dès le lendemain de la mort de sa femme, j'ai fait toutes mes diligences : aussi, grâces au Ciel, ai-je eu le bonheur de recouvrer la dot et les reprises de ma fille ; mais c'est-là tout ce que j'ai pu sauver de son naufrage ; et pour ses autres créanciers, il n'a laissé que des débris.

Je me fis violence pour ne pas le confondre ; mais lorsqu'il fut sorti, voyant l'impression qu'il avoit faite sur l'esprit de mon notaire et de sa fille, je ne pus résister au désir de venger l'honnête homme absent ; et sans indiquer son asyle, sans dire où il s'étoit caché (car c'étoit-là ce que j'avois à taire ;) vous venez d'entendre, leur dis-je, ce dur beau-père vous parler de son gendre avec le plus cruel mépris : eh bien tout ce qu'il en a dit est véritable, et il n'est pas moins vrai, que cet

infortuné est l'innocence et la probité même. Ce début leur parut étrange; il fixa leur attention; et le père et la fille ayant prêté silence, je me mis à leur raconter ce que vous avez attendu.

Nervin est un de ces composés rares que l'on a peine à concevoir. Il n'y a point de tête plus froide, ni de cœur plus brûlant: c'est un volcan sous un monceau de neige. Sa fille est au contraire d'un naturel sensible et tempéré, qui participe également de la chaleur de l'âme de son père et du sang-froid de sa raison. Elle est belle, vous l'avez vue; mais elle est si peu vaine de sa beauté, qu'elle en entend parler sans rougeur et sans embarras, comme de la beauté d'une autre. On peut s'énorgueillir, dit-elle, de ce qu'on se donne à soi-même, et on a besoin de modestie pour cacher cet orgueil ou pour le modérer; mais d'avoir les yeux et la bouche faits de telle façon, où en est le mérite et la gloire? et pourquoi se croit-on obligé de rougir en entendant louer ce qu'un caprice de la nature a produit en nous, et sans nous? Ce seul

trait vous donne une idée du caractère de Justine : plus décidé, plus fort que celui d'Adrienne, il a le même charme et la même candeur.

Cette fille estimable recueilloit mes paroles avec autant d'attention que son père ; et à chaque trait qui marquoit la loyauté de Salvary, sa sensibilité profonde, sa constance dans le malheur, je les voyois se regarder l'un l'autre, et tressaillir de cette douce joie qu'excite la vertu dans les âmes qui la chérissent. Mais insensiblement le père devenoit plus pensif, et la fille plus attendrie.

Lors donc que j'en fus à ces mots qu'Olivier m'avoit adressés : *Ah, Monsieur ! qu'il est doux et consolant pour moi de penser que l'estime de mes concitoyens reviendra orner ma vieillesse et couronner mes cheveux blancs !* je vis Nervin relever sa tête, et avec des yeux brillans des larmes dont ils étoient remplis : Non, vertueux jeune homme, s'écria-t-il dans la fougue de sa bonté, non tu n'attendras point une vieillesse lente, pour être libre et honoré comme tu mérites de l'être. Monsieur,

ajouta-t-il en s'adressant à moi, vous avez raison ; il n'y a pas au monde un plus honnête homme. Les devoirs simples et de plain pied, le premier venu les remplit ; mais à travers les précipices de l'infortune et de la honte, conserver ce courage et cette probité sans s'en écarter d'une ligne ! c'est-là ce qui est rare, c'est-là ce que j'appelle une trempe d'âme à l'épreuve. Il ne fera plus de folies, j'en réponds bien. Il sera bon, mais sage : il sait trop ce qu'il en coûte d'être foible et d'être imprudent. Oui, n'en déplaise à son beau-père, ce seroit-là le gendre que je voudrois avoir. Et toi, qu'en penses-tu, ma fille ? Moi, mon père, répondit Justine, ce seroit aussi, je l'avoue, le mari que je choisirois. Tu l'auras, dit son père, en prenant sa résolution. Monsieur, écrivez-lui qu'il vienne, et qu'un riche parti l'attend : ne lui en dites pas davantage.

J'écrivis. Il me répondit que dans sa situation il étoit condamné au célibat et à la solitude ; qu'il ne vouloit associer à sa disgrace, ni une femme, ni des enfans, et qu'il

ne remettroit le pied dans sa patrie que lorsqu'il n'y auroit plus personne dont il ne pût soutenir le regard. Cette réponse fut encore comme un coup d'aiguillon pour l'impatiente volonté du notaire. Demandez-lui, me dit-il, un état bien articulé de ses dettes, et marquez-lui qu'un homme qui s'intéresse à lui, veut se charger du soin de tout accommoder.

Salvary voulut bien me confier l'état que je lui demandois ; mais pour des accommodemens, il répondit qu'il n'en vouloit aucun ; que toute réduction dans ses dettes seroit injuste ; qu'il entendoit les acquitter pleinement et à la rigueur, et que pour toute grâce, il ne demandoit que du temps. Du temps, du temps, dit le notaire, je n'en ai point à lui donner ; ma fille auroit vieilli avant qu'il eût payé ses dettes. Laissez-moi cet état : je sais comment l'on traite au nom d'un honnête homme ; tout le monde sera content. Deux jours après, il me vint voir. Tout est fini, me dit-il ; tenez, voilà ses billets quittancés : faites-les-lui tenir, et donnez-lui le choix ou

de ne plus rien devoir à personne en épousant ma fille, ou de n'avoir que moi pour créancier, s'il ne me veut pas pour beau-père; car ceci ne l'engage à rien.

Quelle fut la surprise et la reconnoissance de Salvary en voyant effacées, comme d'un trait de plume, toutes les traces de sa ruine; et quel fut son empressement à venir rendre grâces à son libérateur; je vous le laisse imaginer. Il fut pourtant retenu en Hollande plus de temps qu'il n'auroit voulu; et le bouillant Nervin commençoit à dire que cet homme-là étoit lent et difficile à émouvoir. Enfin il arriva chez moi, n'osant se persuader encore que son bonheur ne fût pas un rêve. Je le menai bien vîte chez son généreux liquidateur; et là, entre deux sentimens également délicieux, pénétré des bontés du père, tous les jours plus épris des charmes de la fille, et retrouvant en elle tout ce qu'il avoit tant aimé, tant regretté dans Adrienne, son âme étoit comme ravie de reconnoissance et d'amour; il ne savoit plus, disoit-il, lequel étoit pour lui le plus précieux don du ciel,

ou d'un ami comme Nervin, ou d'une femme comme Justine. Il lui restoit cependant un regret qu'il ne put leur dissimuler; et Nervin lui ayant reproché de s'être fait un peu long-temps attendre: Pardonnez, monsieur, lui dit-il, je brûlois d'être à vos genoux; mais indépendamment des comptes que j'avois à rendre, j'ai eu pour quitter la Hollande plus d'un combat à soutenir. Le digne Odelman, mon refuge, mon premier bienfaiteur, avoit compté sur moi pour le soulagement et le repos de sa vieillesse: il est veuf, il n'a point d'enfans; et dans son cœur, sans me le dire, il m'avoit adopté. Lorsqu'il a donc fallu me séparer de lui, et qu'en lui révélant mon malheur passé, je lui ai dit par quel prodige de bonté l'honneur m'étoit rendu, il s'est plaint avec amertume de ma dissimulation, et il m'a demandé si j'avois cru avoir au monde un meilleur ami qu'Odelman. Il m'a pressé de consentir à ce qu'il m'acquittât vers vous; il le demandoit avec larmes; et bientôt je ne me sentois plus la force de lui résister. Mais il a lu la lettre où M. Watelet faisoit

l'éloge de l'aimable, de l'intéressante Justine, et un portrait plus ravissant encore de son âme que de sa beauté. Ah! je n'ai point de fille à vous offrir, m'a dit cet honnête homme; et si ce portrait est fidèle, la pareille seroit difficile à trouver. Je ne vous retiens plus. Allez, soyez heureux, souvenez-vous de moi, et ne cessez pas de m'aimer.

Nervin, en écoutant ce récit d'Olivier, étoit recueilli en lui-même. Tout-à-coup rompant le silence: Non, dit-il, non, je ne veux point que vous soyez ingrat; je ne veux pas non plus qu'un Hollandais se vante d'être plus généreux que moi. Ici, vous n'avez plus d'état, et vous n'êtes pas fait pour vivre oisif et inutile. Il me seroit fort doux, comme vous croyez bien, d'avoir près de moi mes enfans; mais réservons cela pour ma vieillesse; et tandis qu'ici les affaires m'occuperont assez pour me préserver de l'ennui, écrivez au bon Odelman que je vous cède à lui, avec ma fille, pour une dixaine d'années, après quoi vous me reviendrez, entourés, comme je l'espère, d'une petite colonie d'en-

fans ; et vous et moi, dans l'intervalle, nou aurons travaillé pour eux.

Le Hollandais, comblé de joie, a répond que sa maison, ses bras, son cœur étoien ouverts aux deux époux. Il les attend, il vont partir ; et Olivier sera désormais en so ciété de commerce avec lui. Voilà l'exem ple que je vous ai promis, ajouta Watele d'un courage qui manque à bien des mal heureux, celui de ne jamais renoncer à sa pro pre estime, celui de ne jamais désespérer d soi, tant qu'on se sent homme de bien.

LAUSUS ET LYDIE.

Le caractère de Mézence,[2] Roi de Tyrenne, est assez connu. Mauvais prince et bon père, cruel et tendre tour à tour, il n'avoit rien d'un tyran, rien qui annonçât la violence, tant que ses volontés ne trouvoient aucun obstacle ; mais le calme de cette âme superbe étoit le repos du lion.

Mézence avoit un fils appelé Lausus, que sa valeur et sa beauté rendoient célèbre parmi les jeunes héros de l'Ausonie. Lausus avoit suivi Mézence dans la guerre contre le roi de Préneste.[3] Son père, au comble de la joie, l'avoit vu, couvert de sang, combattre et vaincre à ses côtés. Le roi de Préneste chassé de ses états, et cherchant son salut

dans la fuite, avoit laissé dans les mains du vainqueur un trésor plus précieux que sa couronne, une princesse dans l'âge où le cœur n'a que les vertus de la nature, où la nature a tous les charmes de l'innocence et de la beauté. Tout ce que les graces éplorées ont de noble et d'attendrissant, étoit peint sur le visage de Lydie. A sa douleur mêlée de courage et de dignité, l'on distinguoit la fille des rois dans la foule des esclaves. Elle reçut les premiers respects de ses ennemis, sans hauteur, sans reconnoissance, comme un hommage dû à song rang, dont le sentiment généreux n'étoit point affoibli dans son âme par l'infortune.

Elle entendit nommer son père, et à ce nom elle leva au ciel ses beaux yeux remplis de larmes. Tous les cœurs en furent émus: Mézence lui-même, interdit, oublia son orgueil et son âge. La prospérité, qui endurcit les âmes foibles, amollit les cœurs altiers; et rien n'est plus doux qu'un héros, après le gain d'une bataille.

Si le cœur farouche du vieux Mézence ne

put résister aux charmes de sa captive, quel fut leur impression sur l'âme vertueuse du jeune Lausus! Il gémit de ses exploits; il se reprocha sa victoire; elle coûtoit des larmes à Lydie. Qu'elle se venge, disoit-il, qu'elle me haïsse autant que je l'aime; je ne l'ai que trop mérité. Mais une idée plus accablante encore vint se présenter à son âme: il vit Mézence étonné, attendri, passer tout à coup de la fureur à la clémence. Il jugea bien que l'humanité seule n'avoit pas fait cette révolution; et la crainte d'avoir son père pour rival fut pour lui un nouveau tourment.

Dans l'âge où étoit Mézence, la jalousie suit de près l'amour. Le tyran observa les yeux de Lausus avec une attention inquiète: il vit s'éteindre en un moment cette joie et cette ardeur qui d'abord avoient éclaté sur le front du jeune héros, vainqueur pour la première fois. Il le vit se troubler; il surprit des regards qu'il n'étoit que trop aisé d'entendre. Dès ce moment il se crut trahi: mais la nature eut un retour qui suspendit la colère. Un tyran, même dans la fureur,

s'efforce de se croire juste; et avant de condamner son fils; Mézence voulut le convaincre.

Il commença par se déguiser lui-même avec tant d'art, que le prince rassuré crut ne voir, dans les soins de l'amour, que les effets de la clémence. D'abord il affecta de laisser à Lydie toutes les apparences de la liberté: mais la cour du tyran étoit remplie d'espions et de délateurs, cortège ordinaire des hommes puissans, qui, ne pouvant se faire aimer, mettent leur grandeur à se faire craindre.

Son fils ne se défendit plus de rendre à la captive un hommage respectueux. Il mêloit à ses sentimens un intérêt si délicat, si tendre, que Lydie commença bientôt à se reprocher la haine qu'elle croyoit avoir pour le sang de son ennemi. De son côté, Lausus se plaignit d'avoir contribué aux malheurs de Lydie. Il prit les Dieux à témoins qu'il feroit tout pour les réparer. Le roi mon père, dit-il, est aussi généreux après la victoire, qu'intraitable avant le combat: satisfait de vaincre, il ne sait point opprimer: il est plus facile que

jamais au roi de Préneste de l'engager à une paix glorieuse pour l'un et pour l'autre. Cette paix tarira vos larmes, belle Lydie; mais effacera-t-elle de votre souvenir le crime de ceux qui vous les ont fait répandre? Que n'ai-je vu couler tout mon sang, au lieu de ces précieuses larmes!

Les réponses de Lydie, pleines de modestie et de grandeur, ne laissoient voir à Lausus qu'une tranquille reconnoissance; mais dans le fond de son cœur elle n'étoit que trop sensible au soin qu'il prenoit de la consoler. Elle rougissoit quelquefois de l'avoir écouté avec complaisance; mais l'intérêt de son père lui faisoit une loi de ménager un tel appui.

Cependant leurs entretiens plus fréquens tous les jours, devenoient aussi plus animés, plus intéressans, plus intimes; et l'amour perçoit insensiblement à travers le respect et la reconnoissance, comme une fleur qui, pour éclore, entrouvre le tissu léger dont elle est enveloppée.

Trompé de plus en plus par la fausse tranquillité de Mézence, le crédule Lausus se

flattoit de voir bientôt son devoir d'accord avec son penchant ; et rien au monde, à son avis, n'étoit plus facile que de les concilier. Le traité de paix qu'il avoit médité, se réduisoit à deux articles, à rendre au roi de Préneste sa couronne et ses états, et à faire de son hymen avec la princesse, le lien des deux puissanses. Il communiqua ce projet à Lydie. La confiance qu'il y avoit mise, les avantages qu'il en voyoit naître, les transports de joie que l'idée seule lui en inspiroit, surprirent à l'aimable captive un sourire mêlé de larmes. Généreux prince, lui dit-elle, puisse le Ciel accomplir les vœux que vous faites pour mon père ! Je ne me plaindrai pas d'être le gage de la paix et le tribut de la reconnoissance. Cette réponse touchante fut accompagnée d'un regard plus touchant encore. Le tyran fut instruit de tout. Son premier mouvement l'eût porté à sacrifier son rival. Mais ce fils étoit l'unique appui de sa couronne, la seule barrière entre son peuple et lui : le même coup achevoit de le rendre odieux à ses sujets, et lui enlevoit le seul dé-

fenseur qu'il pût opposer à la haîne publique. La crainte est la passion dominante des tyrans. Mézence prend donc le parti de dissimuler. Il fait venir son fils, lui parle avec bonté et lui ordonne de se préparer à partir dès le lendemain pour la frontière de ses états, où il avoit laissé l'armée. Le Prince fit un effort sur son âme pour renfermer sa douleur, et partit, sans avoir eu le temps de recevoir les adieux de Lydie.

Le jour même du départ de Lausus, Mézence avoit fait proposer au roi de Préneste les conditions d'une paix honorable, dont la première étoit son mariage avec la fille du vaincu. Ce monarque infortuné n'avoit point hésité à y consentir, et le même envoyé qui lui offrit la paix, rapporta son aveu pour réponse.

Lausus avoit à la cour un ami qui lui étoit attaché dès l'enfance. Une ressemblance singulière avec le prince avoit fait la fortune de ce jeune homme, appelé Phanor. Mais ils se ressembloient encore plus par le caractère que par la figure; mêmes penchans, mêmes ver-

tus : Lausus et Phanor sembloient n'avoir qu'une âme. Lausus, en partant, avoit confié à Phanor son amour et son désespoir. Celui-ci fut inconsolable en apprenant l'hymen de Lydie avec Mézence. Il crut devoir en instruire le prince. A cette nouvelle, la situation de cet amant ne peut se rendre : son esprit se trouble, sa raison l'abandonne ; et, dans l'égarement d'une douleur aveugle, il écrit à Lydie la lettre la plus passionnée et la plus imprudente que l'amour ait jamais dictée. Phanor fut chargé de la remettre. Il y alloit de sa vie, s'il étoit découvert ; il le fut. Mézence furieux ordonna qu'on le chargeât de fers, et qu'on le traînât dans une horrible prison.

Cependant tout se préparoit pour la célébration de cet hymen funeste. On juge bien que la fête répondoit au caractère de Mézence. La lutte, le ceste, les gladiateurs, les combats entre les hommes et les animaux nourris au carnage, tout ce que la barbarie a inventé pour ses plaisirs, en devoit orner la pompe. Il ne manquoit plus, pour ce sanglant specta-

cle, que des combattans contre les bêtes féroces : (4) car il étoit d'usage de n'exposer à ces combats que des criminels condamnés à mort ; et Mézence, qui se hâtoit, sur un soupçon, de faire périr les innocens, différoit encore moins le supplice des coupables. Il ne restoit dans les prisons que le fidèle ami de Lausus. Qu'on l'expose, dit Mézence, qu'il soit en proie aux lions dévorans ! le perfide mérite une mort plus cruelle ; mais celle-ci convient mieux à son crime et à ma vengeance, et son supplice est une fête digne de l'amour outragé.

Lausus attendoit vainement la réponse de son ami : l'impatience fit place à l'effroi. Serions-nous découverts ! dit-il. Aurois-je perdu mon ami par ma fatale imprudence ! Lydie elle-même . . . . Ah ! je frémis. Non, je ne puis vivre plus long-temps dans cette horrible incertitude. Il part ; il se déguise avec précaution ; il arrive ; il écoute les bruits répandus parmi le peuple ; il apprend que son ami est dans les fers, et que le jour suivant doit unir Lydie avec Mézence ; il apprend que l'on prépare la fête qui doit pré-

céder le festin nuptial, et que pour spectacle dans cette fête, on doit voir le malheureux Phanor en proie aux bêtes féroces. Il succombe à ce récit ; un froid mortel se répand dans ses veines. Il revient à lui éperdu, il tombe à genoux, il s'écrie : Grands Dieux, retenez ma main ; mon désespoir m'épouvante. Que je meure pour sauver mon ami ; mais que je meure avec ma vertu ! Résolu de délivrer son cher Phanor, fallut-il périr à sa place, il vole aux portes de la prison. Mais comment y pénétrer ? Il s'adresse à l'esclave chargé de porter la nourriture aux prisonniers. Ouvre les yeux, dit-il, reconnois-moi ; je suis Lausus, je suis le fils de ton roi. J'attends de toi un service important. Phanor est dans les fers ; je veux le voir, je le veux. Je n'ai qu'un moyen d'arriver jusqu'à lui. Donne-moi tes vêtemens ; prends la fuite : voilà des gages de ma reconnoissance ; dérobe-toi à la vengeance de mon père. Si tu me trahis, tu cours à ta perte ; si tu me sers dans mon entreprise, mes bienfaits t'iront chercher jusques dans le fond des déserts.

Cet homme foible et timide cède aux promesses et aux menaces. Il se prête au déguisement du prince, et disparoît, après lui avoir indiqué l'heure où il doit se présenter, et la conduite qu'il doit tenir pour tromper la vigilance des gardes. La nuit approche, l'instant arrive: Lausus se présente; il se nomme du nom de l'esclave ; les verroux des cachots s'ouvrent avec un bruit lugubre. A la foible lueur d'un flambeau, il pénètre dans ce séjour d'horreur : il écoute ; les accens d'une voix gémissante frappent son oreille ; il reconnoît la voix de son ami ; il le voit couché dans un coin de la prison, couvert de lambeaux, consumé de langueur, la pâleur de la mort sur le visage, et le feu du désespoir dans les yeux. Laisse-moi, lui dit Phanor en le prenant pour l'esclave ; remporte ces secours odieux, laisse-moi mourir. Hélas ! ajoutoit-il en jetant des cris entrecoupés de sanglots, hélas ! mon cher Lausus est encore plus malheureux que moi ! O Dieux ! s'il sait l'état où il a réduit son ami ! Oui, s'écria Lausus en se précipitant dans son sein, oui,

mon cher Phanor, il le sait, et il le partage. Que vois-je? dit Phanor transporté.—Ah! Lausus! Ah! mon prince! A ces mots tous deux perdent l'usage de leurs sens; leurs bras s'entrelacent; leurs cœurs se pressent, leurs sanglots se confondent. Long-temps immobiles et muets, ils demeurent étendus sur le pavé de la prison; la douleur étouffe leur voix, et ce n'est qu'en se serrant plus étroitement et en se baignant de leurs larmes, qu'ils se répondent l'un à l'autre. Lausus enfin, revenant à lui-même: Ne perdons point de temps, dit-il à son ami; prends ces vêtemens sors de ces lieux, et m'y laisse.—Moi, grands Dieux! Je serois assez lâche! Ah! Lausus, l'avez-vous pu croire? devez-vous me le proposer? Je te connois, dit le prince; mais tu dois me connoître. L'arrêt est prononcé, ton supplice est prêt; il faut mourir, ou prendre la fuite.—Prendre la fuite!—Ecoute-moi: mon père est violent, mais il est sensible; la nature a des droits sur son cœur: si je te dérobe à la mort, je n'ai plus à le fléchir que pour moi-même; et son bras, levé sur

un fils, sera facile à désarmer. Il frapperoit, s'écria Phanor, et votre mort seroit mon crime: non, je ne puis vous abandonner. Eh bien, reprit Lausus, demeure; mais en mourant, tu me verras mourir. N'attends plus rien pour moi de la clémence de mon père; il auroit beau me pardonner, ne crois pas que je me pardonne, cette main qui a tracé ce billet fatal qui te condamne, cette main qui t'a chargé de fers, cette main qui après son crime, est encore celle de ton ami, nous réunira malgré toi. En vain Phanor voulut insister. N'en parlons plus, interrompit le prince: tu n'as rien à me dire qui puisse balancer la honte de survivre à mon ami, après l'avoir perdu. Tes instances me font rougir, et tes prières sont des outrages. Je te réponds de mon salut, si tu prends la fuite: je jure ma mort, si tu veux périr. Choisis; les momens nous sont chers.

Phanor connoissoit trop bien son ami pour prétendre ébranler sa résolution. Je consens, dit-il, à vous laisser tenter le seul moyen de salut qui nous reste; mais vivez, si vous

voulez que je vive, votre échaufaud seroit le mien. Je m'y attends bien, dit Lausus ; et ton ami t'estime trop pour t'exhorter à lui survivre. A ces mots, ils s'embrassèrent, et Phanor sortit des cachots, sous les mêmes habits d'esclave que Lausus venoit de quitter.

Quelle nuit ! quelle affreuse nuit pour Lydie ! Eh ! comment peindre les mouvemens qui s'élèvent dans son âme, qui la partagent, qui la déchirent, entre l'amour et la vertu ? Elle adore Lausus, elle déteste Mézence, elle s'immole aux intérêts de son père ; elle se livre à l'objet de sa haîne ; elle s'arrache pour jamais aux vœux d'un amant adoré. On la traîne à l'autel comme au supplice. Barbare Mézence, il te suffit de régner sur un cœur par la violence et par la crainte ; il te suffit que ton épouse tremble devant toi, comme un esclave devant son maître ! Tel est l'amour dans le cœur d'un tyran.

Cependant, hélas ! c'est pour lui seul qu'elle va vivre ; c'est à lui qu'elle va s'unir. Si elle résiste, elle va trahir son amant et son père ; un refus va découvrir le secret de son



âme, et si Lausus est soupçonné de lui être cher, il est perdu.

C'étoit dans cette agitation cruelle que Lydie attendoit le jour. Il arrive ce jour terrible. Lydie, éperdue et tremblante, se voit parée, non comme une épouse qui va se présenter aux autels de l'hymen et de l'amour, mais comme une de ces victimes innocentes, qu'une piété barbare couronnoit de fleurs avant de les sacrifier.

On la mène au lieu du spectacle. Le peuple en foule est assemblé, les jeux commencent. Je ne m'arrête point à décrire les combats du ceste, de la lutte, et du glaive: un objet plus affreux m'attend.

Un énorme lion s'avance. D'abord tranquille et fier, il parcourt l'arène en promenant ses regards terribles sur l'ampithéâtre qui l'environne: un murmure confus annonce l'effroi qu'il inspire, bientôt le son des clairons l'anime, il y répond en rugissant: son épaisse crinière se dresse autour de sa tête monstrueuse; il se bat les flancs de sa queue, et le feu commence à jaillir de ses prunelles

étincelantes. Le peuple effrayé désire et craint de voir paroître le malheureux qu'on va livrer à la rage du monstre. La terreur et la pitié s'emparent de tous les esprits.

Il se présente, ce combattant que les satellites de Mézence ont pris eux-mêmes pour Phanor. Lydie ne peut le reconnoître. L'horreur dont elle est saisie, lui a fait détourner les yeux de ce spectacle qui révolte la sensibilité de son âme compatissante. Que seroit-ce, hélas ! si elle savoit que Phanor, que le tendre ami de Lausus, est le criminel qu'on a dévoué ; si elle savoit que Lausus lui-même a pris la place de son ami, et que c'est lui qui va combattre !

A demi-nu, les cheveux épars, il marche d'un pas intrépide : un poignard pour l'attaque, un bouclier pour la défense, sont les seules armes dont il est couvert. Mézence prévenu ne voit en lui que le coupable Phanor. Le sang est muet, la nature est aveugle : c'est son fils qu'il livre à la mort, et ses entrailles ne sont point émues : le ressentiment de l'injure et la soif de la vengeance étouffent en

lui tout autre sentiment. Il voit, avec une joie barbare, la fureur du lion s'animer par degrés. Lausus impatient irrite le monstre et l'appelle au combat. Il marche à lui: le lion s'élance, Lausus l'évite. Trois fois l'animal furieux lui présente une gueule écumante, et trois fois Lausus échappe à ses dents meurtrières.

Cependant Phanor vient d'apprendre ce qui se passe. Il accourt, il fend la foule, ses cris perçans font retentir l'amphithéâtre. Arrête, Mézence! sauve ton fils: c'est lui, c'est Lausus qui combat! Mézence regarde, et reconnoit Phanor qui se précipite vers lui. O Dieux! que vois-je? Peuples, secourez-moi; jetez-vous dans l'arène, arrachez mon fils à la mort!

Au nom de Lausus, Lydie se renverse expirante sur les marches de l'amphithéâtre; son cœur se glace, ses yeux se couvrent de ténèbres. Mézence ne voit que son fils dans un danger inévitable, mille bras s'arment en vain pour sa défense, le monstre le poursuit, et l'aura dévoré avant qu'on soit arrivé jus-

qu'à lui. Mais, prodige incroyable! bonheur inespéré! Lausus, en se déborant aux élans de l'animal furieux, le frappe lui-même du coup mortel; et le fer dont sa main est armée, sort fumant du cœur du lion. Il tombe, et nage dans les flots de sang que vomit sa gueule écumante. L'alarme universelle se change en triomphe; et le peuple ne répond aux cris douloureux de Mézence, que par des cris d'admiration et de joie.

Ces cris rappellent Lydie à la lumière; elle ouvre les yeux; elle voit Lausus aux pieds de Mézence, tenant d'une main le poignard sanglant, de l'autre son cher et fidèle Phanor. C'est moi, dit-il à son père, c'est moi seul qui suis coupable. Le crime de Phanor étoit le mien: c'étoit à moi à l'expier. Je l'ai forcé à me céder sa place; j'allois mourir s'il m'eût résisté. Je respire, je lui dois la vie; et, si votre fils vous est cher encore; vous lui devez votre fils. Mais si votre vengeance n'est pas appaisée, nos jours sont en vos mains; frappez: nous périrons ensemble; nos cœurs en ont fait le serment. Lydie, tremblante à ce discours, regardoit

Mézence avec des yeux supplians et remplis de larmes. La cruauté du tyran ne peut soutenir cette épreuve. Le cri de la nature et la voix des remords font taire dans son cœur la jalousie et la vengeance. Il demeure longtemps immobile et muet, roulant tour à tour sur les objets qui l'environnent, des regards troublés et confus, où l'amour et la haîne, l'indignation et la pitié se combattent et se succèdent. Tout tremble autour du tyran. Lausus, Phanor, Lydie, un peuple innombrable, attendent avec effroi les premiers mots qu'il va prononcer. Il succombe enfin, malgré lui, sous la vertu dont l'ascendant l'accable ; et passant tout à coup, avec une violence impétueuse, de la fureur à la tendresse, il se jette dans les bras de son fils. Oui, lui dit-il, je te pardonne, et je pardonne à ton ami. Vivez, aimez-vous l'un l'autre. Mais il me reste encore un sacrifice à te faire, et tu viens de t'en rendre digne. Reçois-la donc, dit-il avec un nouvel effort, reçois-la cette main dont le présent t'es plus cher que la vie : c'est ta valeur qui me l'arrache ; elle seule pouvoit l'obtenir.

LE PHILOSOPHE

SOI-DISANT.

CLARICE, depuis quelques années, n'entendoit parler que de philosophes. Qu'est-ce donc que cette espèce d'hommes, disoit-elle? Je voudrois bien en voir quelqu'un. On la prévint que les vrais philosophes étoient rares, qu'ils se communiquoient peu ; qu'au reste c'étoient de tous les hommes les plus simples, et qu'ils n'avoient rien de singulier. Il y en a donc de deux sortes, dit-elle ; car, dans tous les récits que j'entends, un philosophe est un être bizarre, qui fait profession de ne ressembler à rien. De ceux-là, lui dit-on, il y en a partout: vous en aurez ; cela est facile.

Clarice étoit à la campagne avec une de ces sociétés qu'on appelle frivoles, et qui ne demandent qu'à s'amuser. On lui présenta, quelques jours après, le sentencieux Ariste. Monsieur est donc philosophe ? demanda-t-elle en le voyant. Oui, madame, répondit Ariste.—C'est une belle chose que la philosophie, n'est-ce pas ?—Mais, madame, c'est la science du bien et du mal, ou, si vous voulez, la sagesse. Ce n'est que cela? dit Doris. Et le fruit de cette sagesse, poursuivit Clarice, est d'être heureux sans doute ?—Ajoutez, madame, de faire des heureux. Je serois donc philosophe aussi? dit à demi-voix la naïve Lucinde; car on m'a répété cent fois qu'il ne tenoit qu'à moi d'être heureuse en faisant des heureux. Bon! qui ne sait pas cela? reprit Doris; c'est le secret de la comédie.

Ariste, avec le sourire du mépris, leur fit entendre que le bonheur philosophique n'étoit pas celui que peut goûter et faire goûter une jolie femme.—Je m'en doutois bien, dit Clarice; et rien ne se ressemble moins, je crois,

qu'une jolie femme et un philosophe. Mais voyons d'abord comment le sage Ariste s'y prend pour être heureux lui-même.—Cela est tout simple, madame; je n'ai point de préjugés, je ne dépends de personne, je vis de peu, je n'aime rien, et je dis tout ce que je pense. N'aimer rien, observa Cléon, me semble une disposition peu favorable à faire des heureux. Eh! monsieur, répliqua le phisosophe, ne fait-on du bien qu'à ceux qu'on aime? Affectionnez-vous le misérable que vous soulagez en passant? C'est ainsi que nous distribuons à l'humanité les secours de nos lumières. Et c'est, dit Doris, avec des lumières que vous faites des heureux?—Oui, madame, et que nous le sommes. La grosse présidente de Ponval trouvoit ce bonheur-là bien mince! Un philosophe a-t-il bien du plaisir? demanda Lucinde.—Il n'en a qu'un, madame, celui de les mépriser tous. Cela doit être fort amusant! dit brusquement la présidente. Et si vous n'aimez rien, monsieur, que faites-vous donc de votre âme?—Ce que j'en fais? Je l'emploie au seul usage

qui soit digne d'elle: je contemple, j'observe les merveilles de la nature. Eh! que peut-elle avoir pour vous d'intéressant, cette nature, reprit Clarice, si les hommes, si vos semblables n'ont rien qui vous puisse attacher?—Mes semblables! Madame! je ne dispute pas sur les termes; mais celui-là est un peu fort. Quoiqu'il en soit, la nature que j'étudie a pour moi l'attrait de la curiosité, qui est le ressort de l'intelligence, comme ce qu'on appelle le désir est le mobile du sentiment. Oui dà, je conçois, dit Doris, que la curiosité est quelque chose; mais le désir, monsieur, ne le comptez-vous pour rien? Le désir, je vous l'ai dit, est un attrait d'une autre espèce.—Pourquoi donc vous livrer à l'un de ces attraits tandis que vous résistez à l'autre?—Ah! madame, c'est que les jouissances de l'esprit ne sont mêlées d'aucune amertume, et que toutes celles du sentiment renferment un poison caché. Mais, du moins, lui demanda Cléon, vous avez des sens?—Oui, j'ai des sens, si vous voulez; mais ils n'ont sur moi nul empire: mon âme en reçoit les impressions comme

une glace, et il n'y a que les objets de l'intelligence pure qui puissent m'affecter vivement. Voilà un bien froid personnage, dit tout bas Doris à Clarice: qui t'a amené cet homme-là? Paix, lui répondit Clarice: cela est bon pour la campagne: il y a moyen de s'en divertir.

Cléon, qui vouloit encore développer le caractère d'Ariste, lui témoigna sa surprise de le voir résolu à ne rien aimer. Car enfin, disoit-il, ne connoissez-vous rien d'aimable? Je connois des surfaces, reprit le philosophe; mais je sais me défier du fond. Il reste à savoir, dit Cléon, si cette méfiance est fondée. — Oh! très-fondée, vous pouvez m'en croire: j'en ai assez vu pour me convaincre que ce globe-ci n'est peuplé que de sots, de méchans, et d'ingrats. Si vous y regardiez bien, lui dit Clarice sur le ton du reproche, vous seriez moins injuste, et peut-être aussi plus heureux.

Le sage, un moment interdit, ne fit pas semblant d'avoir entendu. On annonça le dîné; il donna la main à Clarice, et se mit auprès d'elle à table. Je veux, lui disoit-elle,

vous réconcilier avec l'humanité. — Il n'y a pas moyen, madame, il n'y a pas moyen: l'homme est le plus vicieux des êtres. Quoi de plus cruel, par exemple, que le spectacle de votre dîné? Combien d'animaux innocens immolés à la voracité de l'homme? Ce bœuf, quel mal vous avoit-il fait? et ce mouton, symbole de la candeur, quel droit aviez-vous sur sa vie? et ce pigeon, l'ornement de nos toits, qu'on vient d'arracher à la tendre colombe? O ciel! s'il y avoit un Buffon parmi les animaux, dans quelle classe placeroit-il l'homme? Le tigre, le vautour, le requin lui céderoient le premier rang parmi les espèces voraces. Tout le monde conclut que le philosophe ne se nourrissoit que de légumes; et l'on n'osoit lui offrir de ces viandes qu'il parcouroit avec pitié. Donnez, donnez, dit-il, puisqu'on a tant fait que de les égorger, il faut bien que quelqu'un les mange. Il déclamoit ainsi, en mangeant de tout, contre la profusion des mets, leur recherche, leur délicatesse. Ah! l'heureux temps, disoit-il, où l'homme broutoit avec les chèvres! Donnez-moi à

boire, je vous prie. La nature a bien dégénéré! Le philosophe s'enivra en faisant la peinture du clair ruisseau où se désaltéroient ses pères.

Cléon saisit ce moment où le vin fait tout dire, pour démêler le principe de ce chagrin philosophique qui se répandoit sur le genre humain. Eh bien, demanda-t-il à Ariste, vous voilà avec les hommes; les trouvez-vous si odieux? Avouez que vous les condamniez sur parole, et qu'ils ne méritent pas tout le mal qu'on en dit.—Sur parole, monsieur! apprenez qu'un philosophe ne juge que d'après lui. C'est parce que j'ai bien vu, bien développé les hommes, que je les crois vains, orgueilleux, injustes.—Ah! de grâce, interrompit Cléon, épargnez nous un peu; notre admiration pour vous mérite au moins des ménagemens; car enfin vous ne sauriez nous reprocher de ne pas honorer le mérite. Et comment l'honorez-vous, répliqua vivement le philosophe. Est-ce en le négligeant, en l'abandonnant, qu'on l'honore? Ah! les philosophes de la Grèce étoient les oracles

de leur siècle, les législateurs de leur patrie. Aujourd'hui la sagesse et la vertu languissent oubliées; l'intrigue, la bassesse, la servitude obtiennent tout. Si cela étoit, dit Cléon, ce seroit peut-être la faute des grands hommes qui dédaignent de se montrer. — Et voulez-vous qu'ils se jettent à la tête, ou pour mieux dire, aux pieds des dispensateurs des récompenses? Il est vrai, dit Cléon, que l'on pourroit leur en épargner la peine, et qu'un homme tel que vous (pardon si je vous nomme.) Il n'y a pas de mal, reprit humblement le philosophe. Un homme tel que vous devroit être dispensé de faire sa cour. Moi, faire ma cour! Ah! qu'ils s'y attendent; je ne crois pas que leur orgueil ait jamais à s'en applaudir: je sais m'apprécier, grâce au Ciel: et j'irois vivre dans les déserts, plutôt que de dégrader mon être. Ce seroit bien dommage, dit Cléon, que la société vous perdît: né pour éclairer l'humanité, vous devez vivre au milieu d'elle. Vous ne sauriez croire, mesdames, le bien que fait un philosophe à la terre; je gage que monsieur a découvert une foule de vérités

morales, et qu'il y a peut-être aujourd'hui cinquante vertus de sa façon? Des vertus, reprit Ariste en baissant les yeux, je n'en ai pas imaginé beaucoup: mais j'ai dévoilé bien des vices! Eh! monsieur, lui dit Lucinde, que ne leur laissiez-vous leur voile, ils auroient la laideur de moins. Ma foi! je suis votre servante, reprit Madame de Ponval; j'aime mieux un vice décidé qu'une vertu équivoque: du moins l'on sait à quoi s'en tenir.—Et cependant voilà comme on nous récompense, s'écria Ariste avec dépit: aussi j'ai pris le parti de n'exister que pour moi-même: le monde ira comme il pourra. Non, lui dit poliment Clarice en se levant de table, je veux que vous existiez pour nous. Avez-vous à Paris quelque affaire pressée?--Aucune, madame, un philosophe n'a point d'affaires.—Eh bien; je vous retiens ici. La campagne doit plaire à la philosophie, et je vous y promets la solitude, le repos et la liberté. La liberté, Madame! dit le philosophe à demi-voix; je crains bien que vous ne manquiez de parole.

La promenade dispersa la compagnie ; et Ariste, avec un air rêveur, feignit d'aller méditer dans une allée, où il digéra sans penser à rien. Je me trompe, il pensoit à Clarice, et il se disoit à lui-même : Une jolie femme, une bonne maison, toutes les commodités de la vie ; cela s'annonce bien ! voyons jusqu'au bout. Il faut avouer, poursuivoit-il, que la société est une plaisante scène. Si j'étois galant, empressé, complaisant, aimable, on ferait à peine attention à moi : on ne voit que cela dans le monde ; et la vanité des femmes est rassasiée de ces hommages prodigués. Mais apprivoiser un ours, civiliser un philosophe, fléchir son orgueil, amolir son âme, c'est un triomphe difficile et rare, dont leur amour propre est flatté. Clarice vient d'elle-même se jeter dans mes filets ; attendons-la, sans nous compromettre.

La compagnie, de son côté, s'amusoit aux dépens d'Ariste. C'est un assez plaisant original, disoit Doris, qu'en ferons nous ? Une comédie, répondit Cléon ; et si Clarice veut m'en croire, mon plan est déjà tout tracé. Il

communiqua son idée; tout le monde y applaudit; et Clarice, après quelque difficulté, consentit à jouer son rôle. Elle étoit beaucoup plus jeune et plus jolie qu'il ne falloit pour un philosophe; et quelques mots, quelques regards échappés à celui-ci sembloient répondre du dénouement. Elle se présenta donc, comme par hasard, dans l'allée où se promenait Ariste. Je vous détourne, lui dit elle; pardon, je ne fais que passer. Vous n'êtes pas de trop, madame, et je puis méditer avec vous. Vous me ferez plaisir, dit Clarice, je m'aperçois qu'un philosophe ne pense pas comme une autre homme; et je serois bien aise de voir les choses par vos yeux.—Il est vrai, madame, que la philosophie semble créer un nouvel univers. Le vulgaire ne voit que des masses; les détails de la nature sont un spectacle réservé pour nous: c'est pour nous qu'elle semble avoir disposé avec un art si merveilleux les fibres de ces feuilles, l'étamine de ces fleurs, le tissu de cette écorce: une fourmilière est pour moi une république; et chacun des atômes qui composent ce monde, me pa-

roît un monde nouveau. Cela est admirable! dit Clarice. Qu'est-ce qui vous occupoit en ce moment? Ces oiseaux, répondit le sage.—Ils sont heureux, n'est-ce pas?—Ah! très-heureux sans doute! et peuvent-ils ne pas l'être? L'indépendance, l'égalité, peu de besoins, des plaisirs faciles, l'oubli du passé, nulle inquiétude sur l'avenir, et pour tout souci, le soin de vivre et celui de perpétuer leur espèce; quelles leçons pour l'humanité! —Avouez donc que la campagne est un séjour délicieux; car enfin elle nous rapproche de la condition des animaux, et comme eux, nous semblons n'y avoir pour loi que le doux instinct de la nature.—Ah! madame, que n'est-il vrai! Mais ce caractère est effacé du cœur des hommes: la société a tout perdu.—Vous avez raison: cette société est quelque chose de bien gênant; et quand on n'a besoin de personne, il seroit tout simple de vivre pour soi.—Hélas! c'est ce que j'ai dit cent fois; c'èst ce que je ne cesse d'écrire: mais personne ne veut m'écouter. Vous, madame, par exemple, qui semblez reconnoître la vérité

de ce principe, auriez-vous la force de le pratiquer? Je ne puis que souhaiter, dit Clarice, que la philosophie devienne à la mode: je ne serai pas la dernière à la suivre, comme je ne dois pas être la première à l'afficher.—C'est le langage que chacun tient: personne ne veut se hasarder à donner l'exemple; et cependant l'humanité gémit, accablée sous le joug de l'opinion, et dans les chaînes de l'usage.—Que voulez-vous, monsieur? notre repos, notre honneur, tout ce que nous avons de plus cher dépend des bienséances.—Eh bien, madame, observez-les ces bienséances tyranniques; ayez des vertus comme des habits, façonnées au goût du siècle: mais votre âme est à vous, la société n'a droit que sur les dehors, et vous ne lui devez que les apparences. Les bienséances dont on fait tant de bruit, ne sont elles-mêmes que les apparences bien ménagées; mais l'intérieur, madame, l'intérieur est le sanctuaire de la volonté; et la volonté est indépendante. Je conçois, dit Clarice, que je peux vouloir ce que bon me semble, pourvu que je m'en tienne là. Vraiment sans

doute, reprit le philosophe, il vaut mieux s'en tenir là que de risquer des imprudences. Car, madame, savez-vous ce que c'est qu'une femme vicieuse? C'est une femme qui ne s'observe, qui ne se respecte sur rien. Quoi, monsieur, demanda Clarice en affectant un air satisfait, le vice n'est donc que dans l'imprudence?—Avant de vous répondre, madame, permettez-moi de vous interroger. Qu'est-ce que le vice à vos yeux? N'est-ce pas ce qui trouble l'ordre, ce qui nuit, ou ce qui peut nuire?—C'est cela même.—Eh bien, madame, tout cela se passe au dehors. Pourquoi donc soumettre au préjugé vos sentimens et vos pensées? Voyez, dans ces oiseaux, cette douce et fière liberté que la nature vous avoit donnée, et que vous avez perdue. Ah! dit Clarice avec un soupir, la mort de mon époux me l'avoit rendu, ce bien precieux; mais je touche au moment d'y renoncer encore. O Ciel! qu'entends-je, s'écria-t-il. Allez-vous former une nouvelle chaîne? Mais, je ne sais.—Vous ne savez?—Ils le veulent.—Qui donc, madame? quels sont les

ennemis qui osent vous le proposer? Non, croyez-moi, l'hymen est un joug, et la liberté est le bien suprême. Mais encore, quel est cet époux que l'on vous donne? C'est Cléon. —Cléon, madame! Je ne m'étonne plus de l'air aisé qu'il prend ici. Il interroge, il décide, il daigne être affable quelquefois, il a cette politesse avantageuse qui semble s'abaisser jusqu'à nous; on voit bien qu'il fait les honneurs de sa maison, et je sens désormais tout ce que je lui dois de respect et de déférence.—Vous vous devez l'un à l'autre une honnêteté mutuelle ; et je prétends que chez moi tout le monde soit égal. Vous le prétendez, Clarice! Ah! votre choix détruit l'égalité entre les hommes, et celui qui doit vous posséder...N'en parlons plus, j'en ai trop dit; ce séjour n'est pas fait pour un philosophe: permettez-moi de m'en éloigner. Non, lui dit-elle, j'ai besoin de vous, et vous me plongez dans dés irrésolutions dont vous seul pouvez me tirer. Il faut avouer que la philosophie est une chose bien consolante; mais si un philosophe étoit un trompeur, ce seroit un dangereux ami! Adieu, je ne veux pas qu'on

nous voie ensemble : je rejoins la compagnie, venez bientôt nous retrouver. Eh ! voilà donc, disoit-elle en s'éloignant, ce qu'on appelle un philosophe ? Courage ! disoit-il de son côté ; Cléon ne tient plus qu'à un fil.

Clarice, en rougissant, rendit compte de la première scène ; et son début reçut des éloges. Mais la présidente fronçant le sourcil : Avez vous prétendu, dit-elle, que je sois simple spectatrice ? Non, non, je veux jouer mon rôle, et je réponds qu'il sera plaisant. Vous croyez subjuguer cet homme sage ? point du tout ; c'est moi qui aurai cet honneur là. Vous, présidente ? Oh ! vous avez beau rire : mes cinquante ans, mes trois mentons, et ma moustache de tabac d'Espagne se moquent de toutes vos grâces. Tout le monde applaudit à ce défi, en redoublant les éclats de rire. Rien n'est plus sérieux, reprit-elle et si ce n'est pas assez d'une, vous n'avez qu'à vous réunir pour me disputer sa conquête ; je vous brave tous les trois. Allez, divine Doris, charmante Lucinde, merveilleuse Clarice, allez étaler à ses yeux tout ce que la coquet-

terie et la beauté ont de séduisant : je m'en moque. Elle dit ces mots d'un ton résolu à faire trembler ses rivales.

Cléon parut sombre et rêveur à l'arrivée d'Ariste ; et Clarice prit avec le philosophe l'air réservé du mystère. On parla peu, mais on lorgna beaucoup. Ariste se retirant dans son appartement, le trouva meublé avec toutes les recherches du luxe. O ciel ! dit-il à la compagnie qui, pour s'amuser, l'y avoit conduit, ô ciel! n'est-il pas ridicule que tout cet appareil soit dressé pour le sommeil d'un homme ? Est-ce ainsi que l'on dormoit à Lacédémone ? O Lycurgue ! que dirois-tu ? Une toilette à moi ! c'est se moquer. Me prend-on pour un Sybarite ? Je me retire, je n'y saurois tenir. Voulez-vous, lui dit Clarice, que l'on démeuble exprès pour vous ? Jouissez, croyez-moi, des douceurs de la vie, quand elles se présentent : un philosophe doit savoir se passer de tout et s'accommoder de tout. A la bonne heure, dit-il en s'apaisant, il faut bien vous complaire ; mais je ne dormirai jamais sur ce monceau de duvet. Ma

foi, dit-il en se couchant, la mollesse est une jolie chose ! et le sage s'endormit.

Ses songes lui rappelèrent son entretien avec Clarice, et il se réveilla dans la douce idée que cette vertu de convention qu'on nomme sagesse dans les femmes lui résisteroit foiblement.

Il n'étoit pas levé encore ; un laquais vint lui proposer le bain. Le bain étoit d'un bon présage. Soit, dit-il, je me baignerai : le bain est d'institution naturelle. Quant aux parfums, la terre nous les donne ; ne dédaignons pas ses présens. Il eût bien voulu faire usage de cette toilette qu'il voyoit dressée ; mais la pudeur le retint. Il se contenta de donner à sa négligence philosophique l'air le plus décent qu'il lui fut possible ; et le miroir fut vingt fois consulté. Comme vous voilà fait ! lui dit Clarice en le voyant paroître : pourquoi n'être pas mis comme tout le monde ? Cet habit, cette coiffure vous donnent un air commun que vous n'avez pas naturellement. Eh ! Madame, est-ce à l'air qu'on doit juger les hommes ? voulez-vous que je me sou-

mette aux caprices de la mode, et que je sois mis comme vos Cléons ?—Pourquoi non, monsieur ? Savez-vous bien qu'ils tirent avantage de votre simplicité, et que c'est là surtout ce qui affoiblit dans les esprits la considération qui vous est dûe ? Moi-même, pour vous rendre justice, j'ai besoin de ma réflexion ; le premier coup-d'œil est contre vous ; et c'est bien souvent ce premier coup-d'œil qui décide. Pourquoi ne pas donner à la vertu tous les charmes qu'elle peut avoir ?—Non, madame, l'artifice n'est pas fait pour elle : plus elle est nue, plus elle est belle ; on la déguise en voulant l'orner.—Eh bien, monsieur, qu'elle se contemple elle seule tout à son aise : quant à moi, je vous déclare que cet air rustique et bas me déplaît. N'est-il pas singulier, qu'ayant reçu de la nature une figure distinguée, on fasse gloire de la dégrader ?—Mais, madame, que diriez-vous, si un philosophe prenoit soin de sa parure et se composoit comme vos marquis ? Je dirois : il cherche à plaire, et il fait bien : car ne vous flattez pas, Ariste, on ne plaît qu'avec beaucoup de

soin.—Ah ! je ne désire rien tant que d'y réussir à vos yeux. Si ce soin vous occupe, reprit Clarice avec un regard tendre, donnez-y du moins un quart d'heure. Jasmin, Jasmin, allez coiffer Monsieur. Ariste, en rougissant, se rendit enfin à ces douces instances. Voilà le sage à sa toilette. La main légère de Jasmin arrange avec art ses cheveux ; sa physionomie se déploie ; il admire la métamorphose, il a peine à la concevoir. Que diront-ils en me voyant, se demandoit-il à lui-même ? Ils diront ce qui leur plaira ; mais le philosophe a fort bonne mine. Il se présente enflé d'orgueil, mais avec un air gauche et timide. Oh ! pour le coup, dit Clarice, voilà un joli homme. Il n'y a plus que cet habit, dont la couleur afflige mes yeux. —Ah ! madame, au nom de ma gloire, laissez-moi du moins ce caractère de la gravité de mon état !—Eh ! quel est, s'il vous plaît, cet état chimérique qui vous tient tellement à cœur ? J'approuve fort que l'on soit sage : mais il me semble que toutes les couleurs sont égales pour la sagesse. Ce marron de M.

[redacted]

Guillaume est-il plus dans la nature que le bleu céleste et que le gris de lin? Par quel caprice imiter plutôt, dans vos vètemens, l'enveloppe du marron que la feuille de la rose, ou que la touffe de ce lilas dont se couronne le printemps? Ah! pour moi je vous avoue que le gris de lin me charme la vue: cette couleur a je ne sais quoi de tendre qui va jusqu'à l'âme; et je vous trouverois le plus joli homme du monde avec un habit gris de lin. —Gris de lin, madame! ô Ciel! un philosophe gris de lin!—Oui, monsieur, gris de lin clair: que voulez-vous? c'est ma folie. En écrivant à Paris tout à l'heure, vous pourriez l'avoir demain à midi, n'est-ce pas?—Quoi, madame.—Un habit de campagne de la couleur de mes rubans.—Non, madame, il n'est pas possible.—Pardonnez-moi, rien n'est plus aisé; les ouvriers n'ont qu'à passer la nuit. —Hélas! il s'agit bien du temps qu'ils emploieront à me rendre ridicule! Considérez, je vous supplie, que ce seroit une extravagance à me perdre de réputation.—Eh bien, monsieur, quand vous aurez perdu cette ré-

putation, vous vous en donnerez une autre; et il y a à parier que vous gagnerez au change. —Je vous jure, madame, qu'il m'est affreux de vous déplaire; mais . . .—Mais vous m'impatientez; je n'aime pas à être contrariée. Il est bien singulier, poursuivit-elle d'un air de dépit, que vous me refusiez une bagatelle. L'importance que vous y mettez, m'apprend à m'observer moi-même sur quelque chose de plus sérieux. A ces mots, elle sortit, et laissa le philosophe confondu qu'un incident aussi léger vînt détruire ses espérances. Gris de lin! disoit-il; gris de lin! quel ridicule! quel contraste! Elle le veut, il faut bien s'y résoudre. Et le philosophe écrivit.

Vous êtes obéie, madame, dit-il à Clarice en l'abordant. Vous en a-t-il coûté beaucoup? lui demanda-t-elle avec un sourire dédaigneux.—Beaucoup, madame, et plus que je ne puis dire; mais enfin vous l'avez voulu. Toute la société admira la coiffure du philosophe; la présidente, surtout, juroit ses grands dieux qu'elle n'avoit jamais vu d'homme plus noblement coiffé. Ariste lui

rendit grâce d'un compliment si flatteur. Bon, reprit-elle, des complimens! je n'en fais jamais; c'est la fausse monnoie du monde. Rien n'est mieux vu, s'écria le sage: cela mérite d'être écrit. On s'aperçut que la présidente engageoit l'attaque, et on les laissa en liberté. Vous croyez donc, lui dit-elle, qu'il n'y a que vous qui fassiez des sentences? Je suis philosophe aussi, telle que vous me voyez.—Vous madame! et de quelle secte? stoïcienne? épicurienne?—Oh! ma foi, le nom n'y fait rien. J'ai dix mille écus de rente, je les dépense gaiement: j'ai de bon vin de Champagne que je bois avec mes amis; je me porte bien, je fais ce qui me plaît, et laisse vivre chacun à sa guise. Voilà ma secte.—C'est fort bien fait; et voilà précisement ce qu'enseigne Epicure.—Je vous déclare, moi, qu'on ne m'a rien enseigné: tout cela vient de ma tête. Il y a vingt ans que je n'ai lu que la liste de mes vins et le menu de mon soupé.—Mais sur ce pied-là, vous devez être la plus heureuse femme du monde? —Heureuse; non pas tout à fait: il me

manque un mari à ma façon. Mon président étoit une bête; il n'étoit bon qu'au palais: cela savoit les lois, voilà tout. Je veux un homme qui sache m'aimer, et qui ne ne s'occupe que de moi seule.—Vous en trouverez mille, madame.—Je n'en veux qu'un; mais je veux qu'il soit bon. La naissance, la fortune, tout cela m'est égal; je ne m'attache qu'à la personne. En vérité, madame, vous m'étonnez: vous êtes la première femme en qui j'aie trouvé des principes. Mais est-ce bien précisément un mari que vous voulez? Oui, monsieur, un mari qui m'appartienne dans toutes les formes. Ces amans sont tous des fripons qui nous trompent, qui nous quittent, sans qu'il nous soit permis de nous plaindre; au lieu qu'un mari est à nous à la face de l'univers; et si le mien osoit me manquer, je veux pouvoir, mon titre à la main, aller donner, en tout bien et en tout honneur, cent soufflets à l'insolente qui me l'auroit enlevé.—Fort bien, madame, fort bien, le droit de propriété est un droit inviolable. Mais savez-vous qu'il est peu d'âmes comme la

vôtre ? Quel courage ! quelle vigueur !—Oh. j'en ai comme une lionne. Je sais que je ne suis pas jolie ; mais dix mille écus de rente en présent de noces, valent bien les gentillesses d'une Lucinde ou d'une Clarice ; et quoique l'amour soit rare dans ce siècle, on doit en avoir pour dix mille écus. Cet entretien les ramena au château, comme on annonçoit le soupé.

Ariste parut plongé dans des réflexions sérieuses : il balançoit les avantages et les inconvéniens qu'il y auroit à épouser la présidente, et calculoit combien une femme de cinquante ans pouvoit vivre encore, en sablant tous les soirs sa bouteille de vin de Champagne. La dispute qui s'éleva entre Clarice et madame de Ponval, le tira de sa rêverie. Doris fit naître cette dispute. Est-il possible dit-elle, que la présidente ait pu soutenir pendant une heure le tête à tête d'un philosophe, elle qui bâille dès qu'on lui parle raison ? Ma foi, répliqua madame de Ponval c'est que votre raison n'a pas le sens commun : demandez à cet homme sage, si la

mienne n'est pas la bonne. Nous parlions de l'état qui convient à une honnête femme ; et il est d'accord avec moi qu'un bon mari est ce qu'il y a de mieux. Ah ! fi, s'écria Clarice. Sommes-nous faites pour être esclaves ? et que devient cette liberté, qui est le premier de tous les biens ? Cléon se déchaîna contre ce systême de la liberté : il soutint que le lien des cœurs n'étoit rien moins qu'un esclavage. La présidente vint à l'appui, et déclara qu'elle ne distinguoit point l'amour de la liberté, de l'amour du libertinage. Je veux, disoit-elle, que ce verre de vin soit le dernier de ma vie, si je compte jamais sur un homme, qu'il n'ait signé le serment d'être à moi. Tout le reste n'est que fleurette. Et voilà précisement, disoit Clarice, ce que le mariage à d'humiliant : l'amour, avec sa liberté, perd toute sa délicatesse, n'est-ce pas, monsieur ? demandoit-elle au philosophe. Mais, madame, je pensois comme vous ; cependant il faut avouer que si la liberté a ses charmes, elle a ses dangers, ses écueils : les inclinations heureuses sont un si grand bien, et l'inconstance

est si naturelle à l'homme, que lorsqu'il éprouve un penchant louable, il fait prudemment de s'ôter à lui-même le funeste pouvoir de changer.—Vous l'entendez, mesdames? Voilà de mes gens : cela ne flatte point ; c'est ce qui s'appelle un philosophe. Tâchez de le séduire, si vous pouvez : pour moi, je me retire enchantée. Adieu, philosophe : j'ai besoin de repos : je n'ai pas fermé l'œil la nuit dernière ; et il me tarde d'être endormie, pour avoir le plaisir de rêver. Elle accompagna cet adieu d'un coup-d'œil passionné, où pétilloit le vin de Champagne. Mesdames, dit Lucinde, avez-vous aperçu ce regard? Vraiment, reprit Doris, elle est folle d'Ariste : cela est clair.—De moi, madame! vous n'y pensez pas : nos goûts, je crois, ni nos caratères ne sont pas faits pour aller ensemble. Je bois peu, je jure encore moins, et je n'aime pas qu'on m'enchaîne.—Ah! monsieur, dix mille écus de rente!—Dix mille écus de rente, madame, sont une insulte, quand on en parle à mes pareils.

Ces propos furent rendus le lendemain à la

présidente. Ah! l'insolent! dit-elle, je suis piquée; vous le verrez à mes genoux. Je passe légèrement sur les réflexions nocturnes du sage Ariste. Un bon carrosse, un appartement commode, bien éloigné de celui de madame, et le meilleur cuisinier de Paris: tel étoit son plan de vie. Nos philosophes, disoit-il, murmureront peut-être un peu; mais je leur ferai bonne chère. D'ailleurs une laide femme a quelque chose de philosophique: au moins ne me soupçonnera-t-on pas d'avoir cherché le plaisir des sens.

Le jour de son triomphe arrive, et l'habit gris de lin aussi. Il le contemple, il rougit de vanité, plutôt que de pudeur. Cependant Cléon vient le voir, avec l'air d'un homme agité qui se possède; et après avoir jeté un œil d'indignation sur les apprêts de sa parure: monsieur, lui dit-il, si j'avois à faire à un homme du monde, je lui proposerois, pour début, de se couper la gorge avec moi. Mais je parle à un philosophe, et je ne viens faire assaut avec lui que de franchise et de vertu. De quoi s'agit-il? lui demanda le sage, un

peu interdit de ce préambule. J'aimois Clarice, monsieur, reprit Cléon; elle m'aimoit, nous allions être unis. Je ne sais qu'elle révolution s'est faite tout à coup dans son âme; mais elle ne veut plus entendre parler ni de mariage, ni d'amour. Je n'ai eu d'abord que des soupçons sur la cause de son changement; mais cet habit gris de lin les confirme. Le gris de lin est sa folie: vous prenez ses couleurs; vous êtes mon rival.—Moi, monsieur! Je n'en puis douter, et toutes les circonstances qui l'attestent, se présentent en foule à mon esprit. Vos promenades secrètes, vos propos à l'oreille, des regards, des mots échappés, sa haîne sur-tout contre la présidente, tout vous trahit, tout sert à m'éclairer. Voici, donc, monsieur, ce que je vous propose. Il faut que l'un de nous cède la place. La violence est un moyen injuste; la générosité va nous mettre d'accord. J'aime, j'idolâtre Clarice; j'étois heureux sans vous; je puis l'être encore: mes soins, le temps, votre absence peuvent la ramener à moi. Si au contraire il faut que j'y renonce, vous voyez un

homme au désespoir, et la mort sera mon recours. Jugez, Ariste, si votre situation est la même. Consultez-vous, et répondez-moi. S'il y va du bonheur de votre vie à me céder votre conquête, je n'exige rien, et je me retire. Allez, monsieur, lui répondit le philosophe avec un air serein, vous ne vaincrez point Ariste en générosité ; et quoi qu'il m'en coûte, je vous prouverai que je méritois cette marque d'estime.

Enfin, dit-il, dès que Cléon fut sorti, voilà une occasion de montrer une vertu héroique. Ah! ah! messieurs les gens du monde, vous apprendrez à nous admirer .... Ils ne le sauront peut-être pas. Oh! que si. Clarice en fera confidence à ses amies; celles-ci le diront à d'autres. L'aventure est assez rare pour faire du bruit. Après tout, le pis aller sera de la publier moi-même. Il faut que le bien soit connu ; il n'importe par quelle voie. Notre siècle a besoin de ces exemples, ce sont des leçons pour l'humanité .... Cependant n'allons pas être vertueux en dupe, nous dessaisir de Clarice, avant que d'être

sûr de la présidente. Voyons ce que le vin de Champagne et le sommeil auront produit.

En réfléchissant ainsi sur sa conduite, le philosophe s'habilla. L'industrieux Jasmin se surpassa dans sa coiffure. L'habit gris de lin fut mis, devant le miroir, avec une secrète complaisance; et le sage sortit radieux, pour se rendre chez la présidente, qui le reçut avec un cri de surprise. Mais passant tout à coup de la joie à la confusion: Je reconnois, dit-elle, la couleur favorite de Clarice: vous êtes attentif à étudier ses goûts. Allez, Ariste, allez faire valoir les soins que vous prenez de lui plaire; ils auront sans doute leur prix. Mon ingénuité naturelle, répondit le philosophe, ne me permet pas de vous dissimuler que dans le choix de cette couleur, je n'ai suivi que son caprice. Je ferai plus, Madame, j'avouerai que mon premier désir a été de plaire à ses yeux. Le plus sage n'est pas sans foiblesse; et quand une femme nous prévient par des attentions flatteuses, il est difficile de n'en être pas touché. Mais que ma reconnoissance est affoiblie! je me le re-

proche, madame, et vous devez vous le reprocher.—Ah! philosophe, que n'est-il vrai! Mais ce gris de lin confond mes idées.—Eh bien, madame; je l'ai pris à regret, je vais le quitter avec joie; et si ma première simplicité . . . .—Non, demeurez, je vous trouve charmant. Mais que dis-je? Ah! qu'on est heureux d'être si beau, Ariste, que ne suis-je belle!—Eh quoi, madame, ne savez-vous pas que la laideur et la beauté n'existent que dans l'opinion? Rien n'est beau, rien n'est laid en soi. La beauté d'un pays n'est rien moins que la beauté d'un autre; autant d'hommes, autant de goûts. Vous me flattez, dit la Présidente avec une pudeur enfantine, et faisant semblant de rougir; mais je ne sais que trop, hélas! que je n'ai rien de beau que l'âme.—Eh bien, n'est-ce pas la beauté par excellence, la seule digne de toucher un cœur? —Ah! philosophe, croyez-moi, cette beauté seule a peu de charmes.—Elle en a peu sans doute pour le vulgaire; mais, encore une fois, vous n'en êtes pas réduite là. N'est-ce rien qu'un air noble, un regard imposant, une

physionomie de caractère ! Et depuis quand la majesté n'est-elle plus la reine des grâces ? —Et mon embonpoint qu'en dites-vous ?— Ah ! madame, l'embonpoint, qui est un excès parmi nous, est une beauté en Asie. Croyez-vous, par exemple, que les Turcs ne se connoissent pas en femmes ! Eh bien, toutes ces tailles élégantes qu'on admire à Paris, ne seroient pas même reçues dans le sérail du grand seigneur ; et le grand seigneur n'est pas dupe. En un mot, la santé brillante est la mère des plaisirs, et l'embonpoint en est le symbole.—Vous réussirez à me faire croire que ma graisse ne me messied point. Mais ce nez qui ne finit pas, et qui va toujours devant mon visage ?—Eh ! bon Dieu, de quoi vous plaignez-vous ? Est-ce que les nez des dames Romaines finissoient ? Voyez tous les bustes antiques.—Au moins n'avoient-elles pas cette grande bouche et ces grosses lèvres. —Les grosses lèvres, madame, sont le charme des beautés Africaines : ce sont comme deux coussins où la douce et tendre volupté repose. A l'égard d'une bouche bien fendue, je ne

connois rien qui donne à la physionomie plus d'ouverture et de gaieté.—Il est vrai, quand les dents sont belles ; mais, par malheur . . . —Allez à Siam ; les belles dents sont pour le peuple, et c'est une honte que d'en avoir. Ainsi, tout ce qu'on appelle beauté dépend du caprice des hommes ; et la seule beauté réelle est l'objet qui nous a charmé. Serois-je la vôtre, mon cher philosophe lui demanda la présidente en se couvrant de son éventail.—Pardon, madame, si j'hésite. Ma délicatesse me rend timide ; et je fais profession d'un désintéressement qui ne vous est pas assez connu encore, pour être au-dessus du soupçon. Vous m'avez parlé de dix mille écus de rente, et cet article me fait trembler.—Allez, monsieur, vous êtes trop juste pour m'attribuer des soupçons si bas : c'est Clarice qui vous arrête : je vois vos détours : laissez-moi.—Oui, je vous laisse pour aller m'acquitter de la parole que je viens de donner à Cléon. Il étoit congédié ; il s'en est plaint à moi : et je lui ai promis d'engager Clarice à lui accorder sa main. Croyez à présent que je l'aime.—

Est-il possible ? Ah ! vous m'enchantez : je ne résiste point à ce sacrifice. Allez la voir ; je vous attends, ne me faites pas languir, ce soir nous quittons la campagne.

Je m'admire, disoit-il en s'en allant, d'avoir l'audace de l'épouser : elle est affreuse, mais elle est riche. Il arrive chez Clarice ; il la trouve à sa toilette, et Cléon, auprès d'elle, qui prit, en le voyant, le maintien d'un homme accablé. Ah ! le joli habit ! s'écria-t-elle ; approchez donc que je vous voie. Il est délicieux, n'est-ce pas, Cléon ? C'est moi, qui l'ai choisi. Je le vois bien, madame, répondit Cléon d'un air sombre. Laissons ce badinage, interrompit le philosophe. Je viens me justifier d'un crime dont on m'accuse, et remplir un devoir sérieux. Cléon vous aime ; vous l'avez aimé : il perd votre cœur, dit-il, et c'est moi qui en suis la cause.— Oui, monsieur : pourquoi ce mystère ? Je viens de le lui déclarer.—Et moi, madame, je vous déclare que je ne ferai point le malheur d'un homme estimable qui vous mérite, et qui meurt s'il ne vous obtient. Je vous aime au-

tant qu'il peut vous aimer: c'est un aveu que je fais sans honte; mais son inclination a, de plus que la mienne, la force invincible de l'habitude; et peut-être aussi trouverai-je en moi-même des ressources qu'il n'a pas en lui. Ah! l'homme étonnant! s'écria Cléon en embrassant le philosophe; que vous dirai-je? Vous me confondez. Il n'y a pas de quoi, reprit humblement Ariste: votre générosité m'a donné l'exemple; je ne fais que vous imiter. Venez, mesdames, dit Clarice à Lucinde et à Doris qu'elle vit paroître, venez être témoins du triomphe de la philosophie. Ariste me cède à son rival, et sacrifie son amour pour moi, au bonheur d'un homme qu'il connoît à peine. L'étonnement et l'admiration furent joués d'après nature; et Ariste, prenant la main de Clarice qu'il mit dans celle de Cléon, savouroit à longs traits, avec une orgueilleuse modestie, les douceurs de l'adulation. Soyez heureux, leur dit-il, et cessez de vous étonner d'un effort qui, tout pénible qu'il est, a sa récompense en lui-même. Que seroit-ce donc qu'un philosophe,

si la vertu ne lui tenoit pas lieu de tout ? A ces mots, il se retira, comme pour se dérobei à sa gloire.

La présidente attendoit le philosophe. Ei est-ce fait ? lui demanda-t-elle. — Oui, ma dame, ils sont unis ; je suis à moi, et suis i vous ?—Ah ! je triomphe : vous êtes à moi venez donc que je vous enchaîne.—Ah ! ma dame, dit-il en tombant à ses genoux, que empire vous avez pris sur moi ! O Socrate ô Platon ! qu'est devenu votre disciple ! L reconnoissez-vous encore dans cet état d'avi lissement. Comme il parloit ainsi, la prési dente avoit pris un ruban couleur de rose qu'elle attachoit au cou du sage ; et imitan Lucinde de l'oracle, avec un air enfantin l plus plaisant du monde, elle l'appeloit du nor de Charmant. Juste ciel ! que deviendrois-je si quelqu'un savoit . . . : Ah ! madame, di soit-il, fuyons, éloignons-nous d'une sociét qui nous observe ; épargnez-moi l'humiliatior —Qu'appelez-vous humiliation ? Je veu: que vous fassiez gloire à leurs yeux d'être à moi, de porter ma chaîne. A ces mots, l

porte s'ouvre; la présidente se lève, tenant le philosophe en lesse. Le voilà, dit-elle à la compagnie qui l'environna tout à coup, le voilà cet homme si fier, qui soupire à mes genoux pour les beaux yeux de ma cassette: je vous le livre; mon rôle est joué. A ce tableau, le plafond retentit du nom de Charmant et de mille éclats de rire. Ariste, s'arrachant les cheveux et déchirant ses vêtemens de rage, se répandit en injures sur la perfidie des femmes, et alla composer un livre contre son siècle, où il déclara hautement qu'il n'y avoit de sage que lui.

LA BERGÈRE DES ALPES.

Dans les montagnes de Savoie, non loin de la route de Briançon à Modane, est une vallée solitaire, dont l'aspect inspire aux voyageurs une douce mélancolie. Trois collines en amphithéâtre, où sont répandues de loin en loin quelques cabanes de pasteurs, des torrens qui tombent des montagnes, des bosquets d'arbres plantés ça et là, des pâturages toujours verts, font l'ornement de ce lieu champêtre

La marquise de Fonrose retournoit de France en Italie avec son époux. L'essieu de leur voiture se rompit; et comme le jour étoit sur son déclin, il fallut chercher dans cette vallée un asile où passer la nuit. Comme ils avan-

çoient vers l'une des cabanes qu'ils avoient aperçues, ils virent un troupeau qui en prenoit la route, conduit par une bergère dont la démarche les étonna. Ils approchent encore, et ils entendent une voix céleste, dont les accens plaintifs et touchans faisoient gémir les échos.

" Que le soleil couchant brille d'une douce lumière! C'est ainsi (disoit-elle) qu'au terme d'une carrière pénible, l'âme épuisée va se rajeunir dans la source pure de l'immortalité. Mais, hélas! que le terme est loin, et que la vie est lente." En disant ces mots, la bergère s'éloignoit, la tête inclinée: mais la négligence de son attitude sembloit donner encore à sa taille et à sa démarche plus de noblesse et de majesté.

Frappés de ce qu'ils voyoient, et plus encore de ce qu'ils venoient d'entendre, le marquis et la marquise de Fonrose doublèrent le pas pour atteindre cette bergère qu'ils admiroient. Mais quelle fut leur surprise, lorsque, sous la coiffure la plus simple, sous les plus humbles vêtemens, ils virent toutes les grâces, toutes

les beautés réunies! ma fille lui dit la marquise en voyant qu'elle les évitoit, ne craignez rien; nous sommes des voyageurs qu'un accident oblige à chercher dans ces cabanes un refuge pour attendre le jour: voulez-vous bien nous servir de guide? Je vous plains, madame, lui dit la bergère en baissant les yeux et en rougissant; ces cabanes sont habitées par des malheureux, et vous y serez mal logée. Vous y logez sans doute vous-même, reprit la marquise; et je puis bien supporter une nuit les incommodités que vous souffrez toujours. Je suis faite pour cela, dit la bergère avec une modestie charmante. Non, certainement, dit M. de Fonrose, qui ne put dissimuler plus long-temps l'émotion qu'elle lui causoit; non, vous n'êtes pas faite pour souffrir; et la fortune est bien injuste! Est-il possible, aimable personne, que tant de charmes soient ensevelis dans ce désert, sous ces habits? La fortune, monsieur, reprit Adélaide (c'étoit le nom de la bergère) la fortune n'est cruelle que lorsqu'elle nous ôte ce qu'elle nous à donné. Mon état a ses

douceurs, pour qui n'en connoît pas d'autres ; et l'habitude vous fait des besoins que n'éprouvent pas les pasteurs. Cela peut-être, dit le marquis, pour ceux que le Ciel a fait naître dans cette condition obscure ; mais vous, fille étonnante, vous que j'admire, vous qui m'enchantez, vous n'êtes pas née ce que vous êtes : cet air, cette démarche, cette voix, ce langage, tout vous trahit. Deux mots que vous venez de dire annoncent un esprit cultivé, une âme noble. Achevez, apprenez-nous quel malheur a pu vous réduire à cet étrange abaissement. Pour un homme dans l'infortune, répondit Adélaide, il y a mille moyens d'en sortir ; pour une femme, vous le savez il n'y a de ressource honnête que dans la servitude : et dans le choix des maîtres, on fait bien, je crois, de préférer les bonnes gens. Vous allez voir les miens ; vous serez charmés de l'innocence de leur vie, de la candeur, de la simplicité, de l'honnêteté de leurs mœurs.

Comme elle parloit ainsi, on arrive à la cabane. Elle étoit séparée par une cloison de l'étable où l'inconnue fit entrer ses moutons, en les comptant avec l'attention la plus sé-

rieuse, et sans daigner s'occuper d'avantage des étrangers qui la contemploient. Un vieillard et sa femme, tels qu'on nous peint Philémon et Baucis, vinrent au-devant de leurs hôtes, avec cette honnêteté villageoise qui nous rappelle l'âge d'or. Nous n'avons à vous offrir, dit la bonne femme, que de la paille fraiche pour lit, du laitage, du fruit et du pain de seigle pour nourriture; mais le peu que le ciel nous donne, nous le partagerons avec vous de bon cœur. Les voyageurs, en entrant dans la cabane furent surpris de l'air d'arrangement que tout y respiroit. La table étoit d'une seule planche du noyer le plus poli; on se miroit dans l'émail des vases de terre destinés au laitage. Tout présentoit l'image d'une pauvreté riante, et des premiers besoins de la nature agréablement satisfaits. C'est notre chère fille, dit la bonne femme, qui prend soin du ménage. Le matin, avant que son troupeau s'éloigne dans la campagne et tandis qu'il commence à paître, autour de la maison, l'herbe couverte de rosée, elle lave, nettoie, arrange tout avec une adresse qui nous enchante. Quoi! dit la marquise, cette

bergère est votre fille? Ah! madame, plût au Ciel! s'écria la bonne vieille: c'est mon cœur qui la nomme ainsi, car j'ai pour elle l'amour d'une mère: mais je ne suis pas assez heureuse pour l'avoir portée dans mon sein; nous ne sommes pas dignes de l'avoir fait naître.—Qui est-elle donc? d'où vient elle? et quel malheur l'a réduite à la condition des bergères?—Tout cela nous est inconnu. Il y a quatre ans qu'elle vint, en habit de paysanne, s'offrir pour garder nos troupeaux: nous l'aurions prise pour rien, tant sa bonne mine et la douceur de sa parole nous gagnoient le cœur à l'un et à l'autre. Nous nous doutâmes qu'elle n'étoit pas une villageoise; mais nos questions l'affligeoient, et nous crûmes devoir nous en abstenir. Ce respect n'a fait qu'augmenter à mesure que nous avons mieux connu son âme: mais plus nous voulons nous abaisser devant elle, plus elle s'humilie devant nous. Jamais fille n'a eu pour ses père et mère des attentions plus soutenues, ni des empressemens plus tendres. Elle ne peut nous obéir, car nous n'avons

garde de lui commander : mais il semble qu' elle nous devine ; et tout ce que nous pou vons souhaiter, est fait avant que nous nou apercevions qu'elle y pense. C'est un ang descendu parmi nous pour consoler notr vieillesse. Et que fait-elle actuellement dan l'étable ? demanda la marquise.—Elle donn au troupeau une litière fraiche ; elle trait l lait des brebis et des chèvres, Il sembl que ce laitage, pressé de sa main, en devienn plus délicat : moi qui vais le vendre à la vill je ne puis suffire au débit : on le trouve dé licieux. Cette chère enfant s'occupe, e gardant son troupeau, à des ouvrages d paille et d'osier que tout le monde admir Je voudrois que vous vissiez avec quell adresse elle entrelace le jonc flexible. Tou devient précieux sous ses doigts. Vous voye madame, poursuivit la bonne vieille, vou voyez ici l'image d'une vie aisée et tranquille c'est elle qui nous la procure. Cette fil céleste n'est occupée qu'a nous rendre heu reux. Est-elle heureuse elle-même ? demand monsieur de Fonrose. Elle tâche de nous

persuader, reprit le vieillard : mais j'ai fait souvent apercevoir à ma femme, qu'en revenant du pâturage, elle avoit les yeux mouillés de larmes, et l'air du monde le plus affligé. Dès qu'elle nous voit, elle affecte de sourire; mais nous voyons bien qu'elle a quelque peine qui la consume : nous n'osons la lui demander. Ah! madame, dit la vieille femme, quelle pitié me fait cette enfant, lorqu'elle s'obstine à mener paître ses troupeaux, malgré la pluie et la gelée! Cent fois je me suis mise à genoux pour obtenir qu'elle me laissât prendre sa place : ma prière a été inutile. Elle s'en va au lever du soleil, et revient le soir, transie de froid. Jugez, me dit-elle avec tendresse, si je vous laissais quitter votre foyer et vous exposer, à votre âge, aux rigueurs de la saison. A peine y puis-je résister moi-même. Cependant elle apporte sous son bras le bois dont nous nous chauffons ; et quand je me plains de la fatigue qu'elle se donne : laissez, laissez, dit-elle, ma bonne mère ; c'est par l'exercice que je me garantis du froid : le travail est fait pour mon

âge. Enfin, madame, elle est bonne autant qu'elle est belle ; et mon mari et moi nous n'en parlons jamais que les larmes aux yeux. Et si on vous l'enlevoit ? demanda la marquise. Nous perdrions, interrompit le vieillard, tout ce que nous avons de plus cher au monde ; mais si elle devoit être heureuse, nous mourrions contens, avec cette consolation. Hélas! oui, reprit la vieille en versant des pleurs, que le ciel lui accorde une fortune digne d'elle, s'il est possible! Mon espérance étoit que cette main si chère me fermeroit les yeux ; mais je l'aime plus que ma vie. Son arrivée les interrompit.

Elle parut avec un seau de lait d'une main, de l'autre un panier de fruits ; et après les avoir salués avec une grâce charmante, elle se mit à vaquer au soin du ménage, comme si personne ne s'occupoit d'elle. Vous vous donnez bien de la peine, ma chère enfant, lui dit la marquise. Je tâche, madame, répondit-elle, de remplir l'intention de mes maîtres, qui désirent vous recevoir de leur mieux. Vous ferez, poursuivit-elle en déployant sur

la table un linge grossier, mais d'une extrême blancheur, vous ferez un repas frugal et champêtre. Ce pain n'est pas le plus beau du monde, mais il a beaucoup de saveur; les œufs sont frais, le laitage est bon, et les fruits que je viens de cueillir, sont tels que la saison les donne. La diligence, l'attention, les grâces nobles et décentes avec lesquelles cette bergère merveilleuse leur rendoit tous les devoirs de l'hospitalité, le respect qu'elle marquoit à ses maîtres, soit qu'elle leur adressât la parole, soit qu'elle cherchât à lire dans leurs yeux ce qu'ils désiroient qu'elle fit, tout cela pénétroit d'étonnement et d'admiration monsieur et madame de Fonrose. Dès qu'ils furent couchés sur le lit de paille fraîche qu'elle avoit préparé elle-même: Notre aventure tient du prodige, se dirent-ils l'un à l'autre; il faut éclaircir ce mystère; il faut emmener avec nous cette enfant.

Au point du jour, l'un des gens qui avoient passé la nuit à faire réparer leur voiture, vint les avertir qu'elle étoit en état. Madame de Fonrose, avant de partir, fit appeler la ber-

gère. Sans vouloir pénétrer, lui dit-elle, le secret de votre naissance et la cause de votre infortune ; tout ce que je vois, tout ce que j'entends m'intéresse à vous. Je vois que votre courage vous a élevée au dessus du malheur, et que vous vous êtes fait des sentimens conformes à votre condition présente : vos charmes et vos vertus la rendent respectable ; mais elle est indigne de vous. Je puis, aimable inconnue, vous faire un meilleur sort : les intentions de mon mari s'accordent parfaitement avec les miennes. Je tiens à Turin un état considérable ; il me manque une amie, et je croirai rapporter de ces lieux un trésor inestimable, si vous voulez m'accompagner. Ecartez de la proposition, de la prière que je vous fais toute idée de servitude : je ne vous crois pas faite pour cet état ; mais quand ma prévention me tromperoit, j'aime mieux vous élever au-dessus de votre naissance, que de vous laisser au-dessous. Je vous le répète c'est une amie que je veux m'attacher. Du reste, ne soyez pas en peine du sort de ces bonnes gens : il n'est rien que je ne fasse pour

les dédommager de votre perte: au moins auront-ils de quoi finir doucement leur vie dans l'aisance de leur état; et c'est de vos mains qu'ils recevront les bienfaits que je leur destine. Les vieillards, présens à ce discours, baisant les mains de la marquise et se prosternant à ses genoux, conjuroient la jeune inconnue d'accepter ces offres généreuses, lui représentoient, en versant des larmes, qu'ils étoient au bord du tombeau, qu'elle n'avoit d'autre consolation que de les rendre heureux dans leur vieillesse, et qu'à leur mort, livrée à elle-même, leur demeure deviendroit pour elle une effrayante solitude. La bergère en les embrassant mêla ses larmes avec les leurs: elle rendit grâces aux bontés de monsieur et de madame de Fonrose, avec une sensibilité qui l'embellissoit encore. Je ne puis, dit-elle, accepter vos bienfaits. Le ciel a marqué ma place, et sa volonté s'accomplit; mais vos bontés ont gravé dans mon âme des traits qui ne s'effaceront jamais. Le nom respectable de Fonrose sera sans cesse présent à mon esprit. Il ne me reste qu'une grâce à vous

demander, dit-elle en rougissant et en baissant les yeux : c'est de vouloir bien renfermer cette aventure dans un éternel silence, et laisser à jamais ignorer au monde le sort d'une inconnue qui veut vivre et mourir dans l'oubli. Monsieur et madame de Fonrose, attendris et affligés, redoublèrent mille fois leurs instances : elle fut inébranlable, et les vieillards, les voyageurs et la bergère se séparèrent les larmes aux yeux.

Pendant la route, monsieur et madame de Fonrose ne s'occupèrent que de cette aventure. Ils croyoient avoir fait un songe. L'imagination remplie de cette espèce de roman, ils arrivent à Turin. On se doute bien que le silence ne fut pas gardé ; et ce fut un sujet inépuisable de réflexions et de conjectures. Le jeune Fonrose, présent à ces entretiens, n'en perdit pas une circonstance. Il étoit dans l'âge où l'imagination est la plus vive, et le cœur le plus susceptible d'attendrissement ; mais c'étoit un de ces caractères dont la sensibilité ne se manifeste point au dehors, d'autant plus violemment agités, quand ils vien-

nent à l'être, que le sentiment qui les affecte ne s'affoiblit par aucune espèce de dissipation. Tout ce que Fonrose entend raconter des charmes, des vertus, et des malheurs de la Bergère de Savoie, allume dans son âme le plus ardent désir de la voir. Il s'en fait une image qui lui est sans cesse présente : il lui compare tout ce qu'il voit, et tout ce qu'il voit s'efface auprès d'elle. Mais plus son impatience redouble, plus il a soin de la dissimuler. Le séjour de Turin lui est odieux. La vallée qui cache au monde son plus bel ornement, attire son âme tout entière. C'est là que le bonheur l'attend. Mais si son projet est connu, il y voit les plus grands obstacles. On ne consentira jamais au voyage qu'il médite ; c'est une folie de jeune homme dont on appréhendera les conséquences ; la Bergère elle-même, effrayée de ses poursuites, ne manquera pas de s'y dérober ; il la perd s'il en est connu. D'après toutes ces réflexions, qui l'occupoient depuis trois mois, il prend la résolution de tout quitter pour elle, d'aller, sous l'habit de pasteur, la cher-

cher dans la solitude, d'y mourir, ou de l'en tirer.

Il disparoît : on ne le revoit point. Ses parens qui l'attendent, en ont d'abord de l'inquiétude : leur crainte augmente chaque jour. Leur attente trompée jette la désolation dans la famille ; l'inutilité des recherches met le comble à leur désespoir. Une querelle, un assassinat, tout ce qu'il y a de plus sinistre se présente à leur pensée ; et ces parens infortunés finissent par pleurer la mort de ce fils, leur unique espérance. Tandis que sa famille est dans le deuil, Fonrose, sous l'habit d'un pâtre, se présente aux habitans des hameaux voisins de la vallée qu'on ne lui avoit que trop bien décrite. Son ambition est remplie : on lui confie le soin d'un troupeau.

Les premiers jours, il le laisse errer à l'aventure, uniquement attentif à découvrir les lieux où la Bergère menoit le sien. Ménageons, disoit-il, la timidité de cette belle solitaire : si elle est malheureuse, son cœur a besoin de consolation ; si elle n'a que de l'éloignement pour le monde, et que le goût

d'une vie tranquille et innocente la retienne dans ses lieux, elle y doit éprouver des momens d'ennui, et désirer une société qui l'amuse ou qui la console : laissons-lui rechercher la mienne. Si je parviens à la lui rendre agréable, ce sera bientôt pour elle un besoin ; alors je prendrai conseil de la situation de son âme. Après tout, nous voilà seuls dans l'univers, et nous ferons tout l'un pour l'autre. De la confiance à l'amitié il n'y a pas loin, et de l'amitié à l'amour, le pas est encore plus glissant à notre âge. Et quel âge avoit Fonrose, quand il raisonnoit ainsi ? Fonrose avoit dix-huit ans ; mais trois mois de réflexions sur le même objet développent bien les idées.

Tandis qu'il se livroit à ses pensées, les yeux errans dans la campagne, il entend de loin cette voix dont on lui avoit vanté les charmes. L'émotion qu'elle lui causa fut aussi vive que si elle avoit été imprévue. « C'est ici, disoit la Bergère dans ses chants plaintifs, c'st ici que mon cœur jouit de l'unique bien qui lui reste. Ma douleur a des délices pour mon âme ; je préfère son amer-

tume aux douceurs trompeuses de la joie." Ces accens déchiroient le cœur sensible de Fonrose. Quelle peut-être, disoit-il, la cause du chagrin qui la consume ? qu'il seroit doux de la consoler ! Un espoir plus doux encore osoit à peine flatter ses désirs. Il craignit d'alarmer la Bergère s'il se livroit imprudemment à l'impatience de la voir de près ; et pour la première fois c'étoit assez de l'avoir entendue. Le lendemain, il se rendit au pâturage ; et après avoir observé la route qu'elle avoit prise, il fut se placer au pied d'un rocher, qui, le jour précédent, lui répétoit les sons de cette voix touchante. J'ai oublié de dire que Fonrose, à la plus jolie figure du monde, joignoit des talens que ne néglige pas la jeune noblesse d'Italie. Il jouoit du hautbois comme *Besuzzi*, dont il avoit pris les leçons, et qui faisoit alors les plaisirs de l'Europe. Adélaïde, plus profondément ensevelie dans ses affligeantes idées, n'avoit point encore fait entendre sa voix ; et les échos gardoient le silence. Tout à coup ce silence fut interrompu par les sons plaintifs du

hautbois de Fonrose. Ces sons inconnus excitèrent dans l'âme d'Adélaïde une surprise mêlée de trouble. Les gardiens des troupeaux errans sur ces collines ne lui avoient jamais fait entendre que les sons des trompes rustiques. Immobile et attentive, elle cherche des yeux qui peut former de si doux accords. Elle aperçoit de loin un jeune pâtre assis dans le creux d'un rocher, au pied duquel paissoit son troupeau. Elle approche, pour le mieux entendre. Voyez, dit-elle, ce que peut le seul instinct de la nature! L'oreille indique à ce berger toutes les finesses de l'art. Peut-on donner des sons plus purs? quelle délicatesse dans les inflexions! quelle variété dans les nuances! Que l'on dise, après cela, que le goût n'est pas un don naturel. Depuis qu'Adélaïde habitoit cette solitude, c'étoit la première fois que sa douleur, suspendue par une distraction agréable, livroit son âme à la douce émotion du plaisir. Fonrose, qui l'avoit vue s'approcher et s'asseoir auprès d'un saule pour l'entendre, n'avoit pas fait semblant de s'en apercevoir. Il saisit sans affec-

tation le moment de sa retraite, et mesura la marche de son troupeau, de manière à la rencontrer sur la pente de la colline où se croisoient leurs chemins. Il ne fit que jeter un regard sur elle, et continua sa route, comme n'étant occupé que du soin de son troupeau. Mais que de beautés ce regard avoit parcourues! quels yeux! quelle bouche divine! que ces traits, si nobles et si touchans dans leur langueur, seroient plus ravissans, si l'amour les animoit! On voyoit bien que la douleur seule avoit terni, dans leur printemps, les roses de ses belles joues ; mais de tant de charmes, celui qui l'avoit le plus vivement ému, étoit l'élégance noble de sa taille et de sa démarche: à la souplesse de ses mouvemens, on croyoit voir un jeune cèdre, dont la tige droite et flexible cède mollement aux zéphyrs. Cette image, que l'amour venoit de graver en traits de flamme dans sa mémoire, s'empara de tous ses esprits. Qu'ils me l'ont peinte foiblement, disoit-il, cette beauté inconnue à la terre, dont elle mérite les adorations! et c'est un désert qu'elle habite! et

c'est le chaume qui la couvre! Elle qui devroit voir les rois à ses genoux, s'occupe du soin d'un vil troupeau. Sous quels vêtemens s'est-elle offerte à ma vue! elle embellit tout, et rien ne la dépare. Cependant quel genre de vie pour un corps aussi délicat! des alimens grossiers, un climat sauvage, de la paille pour lit, grand Dieu! et pour qui sont faites les roses? Oui, je veux la tirer de cette condition trop malheureuse et trop indigne d'elle. Le sommeil interrompit ses réflexions, mais n'effaça point cette image.—Adélaïde, de son côté, sensiblement frappée de la jeunesse, de la beauté de Fonrose, ne cessoit d'admirer les caprices de la fortune. Où la nature va-t-elle rassembler, disoit-elle, tant de talens et tant de grâces! Mais, hélas! ces dons, qui ne lui sont qu'inutiles, feroient peut-être son malheur dans un état plus élevé. Quels maux la beauté ne cause-t-elle pas dans le monde! malheureuse! est-ce à moi d'y attacher quelque prix? La réflexion désolante vint empoisonner dans son âme le plaisir qu'elle avoit goûté: elle se

reprocha d'y avoir été sensible, et résolut de s'y refuser à l'avenir. Le lendemain, Fonrose crut s'aperçevoir qu'elle évitoit son approche. Il tomba dans une tristesse mortelle. Se douteroit-elle de mon déguisement? disoit-il: me serois-je trahi moi-même? Cette inquiétude l'occupa tout le long du jour, et son hautbois fut négligé. Adélaïde n'étoit pas si loin, qu'elle ne pût bien l'entendre; et son silence l'étonna. Elle se mit à chanter elle-même. "Il semble, disoit sa chanson, que tout ce qui m'environne partage mes ennuis: les oiseaux ne font entendre que de tristes accens, l'écho me répond par des plaintes, les zéphyrs gémissent parmi ces feuillages, le bruit des ruisseaux imite mes soupirs; on diroit qu'ils roulent des pleurs." Fonrose, attendri par ces chants, ne put s'empêcher d'y répondre. Jamais concert ne fut plus touchant que celui de son hautbois avec la voix d'Adélaïde. O ciel! dit-elle, est-ce un enchantement? je n'ose en croire mon oreille: ce n'est pas un berger, c'est un Dieu que je viens d'entendre. Le sentiment naturel de

l'harmonie peut-il inspirer ces accords ?—Comme elle parloit ainsi, une mélodie champêtre, ou plutôt céleste, fit retentir le vallon. Adélaïde crut voir réaliser les prodiges que la poésie attribue à la musique, sa brillante sœur. Confuse, interdite, elle ne savoit si elle devoit se dérober ou se livrer à cet enchantement. Mais elle aperçut le berger qu'elle venoit d'entendre, rassemblant son troupeau pour regagner sa cabane. Il ignore, dit-elle, le charme qu'il répand autour de lui ; son âme simple n'en est pas plus vaine ; il n'attend pas même les éloges que je lui dois. Tel est le pouvoir de la musique : c'est le seul des talens qui jouisse de lui-même ; tous les autres veulent des témoins. Ce don du ciel fut accordé à l'homme dans l'innocence : c'est le plus pur de tous les plaisirs. Hélas ! c'est le seul que je goûte encore ; et je regarde ce berger comme un nouvel écho qui vient répondre à ma douleur.

Les jours suivans, Fonrose affecta de s'éloigner à son tour. Le sort, dit-elle, sembloit m'avoir ménagé cette foible consolation, je

m'y suis livrée trop aisément ; et pour me punir, il m'en prive. Un jour enfin, qu'ils se rencontrèrent sur le penchant de la colline : berger, lui dit-elle, menez-vous bien loin vos troupeaux ? Ces premières paroles d'Adélaïde causèrent à Fonrose un saisissement qui lui ôta presque l'usage de la voix. Je ne sais, dit-il en hésitant ; ce n'est pas moi qui conduis mon troupeau ; c'est mon troupeau qui me conduit moi-même : ces lieux lui sont plus connus qu'à moi : je lui laisse le choix des meilleurs pâturages. D'où êtes-vous donc, lui demanda la bergère ? J'ai vu le jour au-delà des Alpes, répondit Fonrose. Etes-vous né parmi les pasteurs, poursuivit-elle ? Puisque je suis pasteur, dit-il en baissant les yeux, il faut bien que je sois né pour l'être. C'est de quoi je doute, reprit Adélaïde en l'observant avec attention. Vos talens, votre langage, votre air même, tout m'annonce que le sort vous avoit mieux placé. Vous êtes bien bonne, reprit Fonrose : mais est-ce à vous de croire que la nature refuse tout aux bergers ? Etes-vous née pour être reine ? Adélaïde

rougit à cette réponse; et changeant de propos: l'autre jour, dit-elle, au son du hautbois, vous avez accompagné mes chants avec un art qui seroit un prodige dans un simple gardien de troupeaux. C'est votre voix qui en est un, reprit Fonrose, dans une simple bergère. Mais personne ne vous a-t-il instruit? Je n'ai, comme vous, d'autres guides que mon cœur et mon oreille. Vous chantiez, j'étois attendri; ce que mon cœur sent, mon hautbois l'exprime: je lui inspire mon âme: voilà tout mon secret, rien au monde n'est plus facile. Cela est incroyable, dit Adélaïde. C'est ce que j'ai dit en vous écoutant, reprit Fonrose; cependant il a bien fallu croire. Que voulez-vous, la nature et l'amour se font un jeu quelquefois de réunir tout ce qu'ils ont de plus précieux dans la plus humble fortune, pour faire voir qu'il n'y a point d'état qu'ils ne puissent ennoblir.—Pendant cet entretien, ils avançoient dans la vallée; et Fonrose, qu'un rayon d'espérance animoit, se mit à faire éclater dans les airs les sons brillants que le plaisir inspire. Ah! de

grâce, dit Adélaïde, épargnez à mon âme l'image importune d'un sentiment qu'elle ne peut goûter. Cette solitude est consacrée à la douleur; ces échos ne sont point accoutumés à répéter les accens d'une joie profane: ici tout gémit avec moi. J'ai de quoi m'y plaindre, reprit le jeune homme; et ces mots, prononcés avec un soupir, furent suivis d'un long silence. Vous avez à vous plaindre! reprit Adélaïde: est-ce des hommes? est-ce du sort? Je ne sais, dit-il; mais je ne suis pas heureux; ne m'en demandez pas davantage. Ecoutez, dit Adélaïde: le ciel nous donne à l'un et à l'autre une consolation dans nos peines; les miennes sont comme un poids accablant dont mon cœur est oppressé. Qui que vous soyez, si vous connaissez le malheur, vous devez être compatissant, et je vous crois digne de ma confiance: mais promettez-moi qu'elle sera mutuelle. Hélas! dit Fonrose, mes maux sont tels que je serai peut-être condamné à ne les révéler jamais. Ce mystère ne fit que redoubler la curiosité d'Adélaïde. Rendez-vous demain, lui dit-

elle, au pied de cette colline, sous ce vieux chêne touffu où vous m'avez entendue gémir. Là, je vous apprendrai des choses qui exciteront votre pitié. Fonrose passa la nuit dans une agitation mortelle. Son sort dépendoit de ce qu'il alloit apprendre. Mille pensées effrayantes venoient l'agiter tour à tour. Il appréhendoit sur-tout la confidence désespérante d'un amour malheureux et fidèle. Si elle aime, dit-il, je suis perdu.

Il se rendit au lieu indiqué. Il vit arriver Adélaïde. Le jour étoit couvert de nuages, et la nature en deuil sembloit présager la tristesse de leur entretien. Dès qu'ils furent assis au pied du chêne, Adélaïde parla ainsi:—" Vous " voyez ces pierres que l'herbe commence à " couvrir; c'est le tombeau du plus tendre, " du plus vertueux des hommes, à qui mon " amour et mon imprudence ont coûté la vie. " Je suis Française, d'une famille distinguée, " et trop riche, pour mon malheur. Le Comte " d'Orestan conçut pour moi l'amour le plus " tendre; j'y fus sensible, je le fus à l'excès. " Mes parens s'opposèrent au penchant de nos

" cœurs ; et ma passion insensée me fit con-
" sentir à un hymen sacré pour les âmes ver-
" tueuses, mais désavoué par les lois. L'Ita-
" lie étoit alors le théâtre de la guerre. Mon
" époux y alloit joindre le corps qu'il devoit
" commander : je le suivis jusqu'à Briançon ;
" ma folle tendresse l'y retint deux jours mal-
" gré lui. Ce jeune homme plein d'honneur
" n'y prolongea son séjour qu'avec une ex-
" trême répugnance. Il me sacrifioit son
" devoir ; mais que ne lui avois-je pas sacri-
" fié moi-même ? En un mot, je l'exigeai ;
" il ne put résister à mes larmes. Il partit
" avec un pressentiment dont je fus moi-
" même effrayée. Je l'accompagnai jusques
" dans cette vallée, où je reçus ses adieux ;
" et pour attendre de ses nouvelles, je retour-
" nai à Briançon. Peu de jours après, se ré-
" pandit le bruit d'une bataille. Je doutois
" si d'Orestan s'y étoit trouvé ; je le sou-
" haitois pour sa gloire, je le craignois pour
" mon amour, quand je reçus de lui une let-
" tre que je croyois bien consolante. Je serai
" tel jour, à telle heure, me disoit-il, dans la

“ vallée et sous le chêne où nous nous som-
“ mes séparés : je m'y rendrai seul, je vous
“ conjure, d'aller m'y attendre seule : je ne vis
“ encore que pour vous. Quel étoit mon
“ égarement ! Je n'aperçus dans ce billet que
“ l'impatience de me revoir, et je m'applaudis
“ de cette impatience. Je me rendis donc
“ sous ce même chêne. D'Orestan arrive,
“ et après le plus tendre accueil : Vouz l'avez
“ voulu, ma chère Adélaïde, me dit-il ; j'ai
“ manqué à mon devoir dans le moment le
“ plus important de ma vie. Ce que je crai-
“ gnois est arrivé. La bataille s'est donnée ;
“ mon régiment a chargé ; il a fait des pro-
“ diges de valeur, et je n'y étois pas. Je
“ suis déshonoré, perdu sans ressource. Je
“ ne vous reproche pas mon malheur ; mais
“ je n'ai plus qu'un sacrifice à vous faire, et
“ mon cœur vient le consommer. A ce dis-
“ cours, pâle, tremblante, et respirant à peine,
“ je reçus mon époux dans mes bras. Je sen-
“ tis mon sang se glacer dans mes veines :
“ mes genoux ployèrent sous moi, et je tom-
“ bai sans connoissance. Il profita de mon

" évanouissement, pour s'arracher de mon
" sein ; et bientôt je fus rappelée à la vie par
" le bruit du coup qui lui donna la mort. Je
" ne vous peindrai point la situation où je me
" trouvai, elle est inexprimable : et les larmes
" que vous voyez couler, les sanglots qui
" étouffent ma voix, en sont une trop foible
" image. Après avoir passé une nuit entière
" auprès de ce corps sanglant, dans une dou-
" leur stupide, mon premier soin fut d'ense-
" velir avec lui ma honte : mes mains creu-
" sèrent son tombeau. Je ne cherche point
" à vous attendrir ; mais le moment où il fal-
" lut que la terre me séparât des tristes res-
" tes de mon époux, fut mille fois plus affreux
" pour moi que ne peut l'être celui qui sépa-
" rera mon corps de mon âme. Epuisée de
" douleur et privée de nourriture, mes défail-
" lantes mains employèrent deux jours à
" creuser ce tombeau, avec des peines incon-
" cevables. Quand mes forces m'abandon-
" noient je me reposois sur le sein livide et
" glacé de mon époux. Enfin je lui rendis
" les devoirs de la sépulture : et mon cœur

" lui promit d'attendre en ces lieux que le
" trépas nous réunît. Cependant la faim
" cruelle commençoit à dévorer mes entrailles
" desséchées. Je me fis un crime de refuser
" à la nature les soutiens d'une vie plus dou-
" loureuse que la mort. Je changeai mes
" vêtemens en un simple habit de bergère,
" et j'en embrassai l'état, comme mon unique
" refuge. Depuis ce temps, toute ma conso-
" lation est de venir pleurer sur ce tombeau,
" qui sera le mien. Vous voyez, poursuivit-
" elle, avec quelle sincérité je vous ouvre mon
" âme. Je puis avec vous désormais pleurer
" en liberté : c'est un soulagement dont j'a-
" vois besoin ; mais j'attends de vous la
" même confiance. Ne croyez pas m'avoir
" abusée. Je vois clairement que l'état de
" pasteur vous est aussi étranger et plus
" nouveau qu'à moi. Vous êtes jeune, peut-
" être sensible ; et; si j'en crois mes conjec-
" tures, nos malheurs ont eu la même source,
" comme moi vous avez aimé. Nous n'en
" serons que plus compatissans l'un pour
" l'autre. Je vous regarde comme un ami

" que le ciel, touché de mes maux, daigne
" m'envoyer dans ma solitude. Regardez-
" moi comme une amie capable de vous don-
" ner, sinon de conseils salutaires, au moins
" des exemples consolans."

Vous me pénétrez, lui dit Fonrose, accablé de ce qu'il venoit d'entendre; et quelque sensibilité que vous me supposiez, vous êtes bien loin d'imaginer l'impression que m'a faite le récit de vos malheurs. Hélas! que ne puis-je y répondre avec cette confiance que vous me témoignez, et dont vous êtes si digne! Mais je vous l'ai dit, je l'avois prévu: telle est la nature de mes peines, qu'un silence éternel doit les renfermer au fond de mon cœur. Vous êtes bien malheureuse! ajouta-t-il avec un profond soupir; je suis encore plus malheureux: c'est tout ce que je puis vous dire. Ne vous offensez pas de mon silence: il m'est affreux d'y être condamné. Compagnon assidu de tous vos pas, j'adoucirai vos travaux, je partagerai toutes vos peines; je vous verrai pleurer sur cette tombe; j'y mêlerai mes larmes à vos pleurs. Vous ne

vous repentirez point d'avoir déposé vos ennuis dans un cœur, hélas! trop sensible. Je m'en repens dès à présent, dit-elle avec confusion; et tous les deux, les yeux baissés, se retirèrent en silence. Adélaïde en quittant Fonrose, crut voir sur son visage l'empreinte d'une douleur profonde. J'ai renouvelé, disoit-elle, le sentiment de ses peines; et quelle en doit être l'horreur, puisqu'il se croit encore plus malheureux que moi!

Dès ce jour, plus de chant, plus d'entretien suivi entre Fonrose et Adélaide. Ils ne se cherchoient ni ne s'évitoient l'un l'autre: des regards où la consternation étoit peinte, faisoient presque leur unique langage. S'il la trouvoit pleurant sur le tombeau de son époux, le cœur saisi de pitié, de jalousie, et de douleur, il la contemploit en silence, et répondoit à ses sanglots par de profonds gémissemens.

Deux mois s'étoient écoulés dans cette situation pénible: et Adélaide voyoit la jeunesse de Fonrose se flétrir comme une fleur. Le chagrin qui le consumoit, l'affligeoit elle-

même d'autant plus vivement, que la cause lui en étoit inconnue. Elle étoit bien éloignée de soupçonner qu'elle en fût l'objet. Cependant, comme il est naturel que deux sentimens qui partagent une âme, s'affoiblissent l'un autre, les regrets d'Adélaide sur la mort de d'Orestan, devenoient moins vifs chaque jour, à mesure qu'elle se livroit d'avantage à la pitié que lui inspiroit Fonrose. Elle étoit bien sûre que cette pitié n'avoit rien que d'innocent: il ne lui vint pas même dans l'idée de s'en défendre; et l'objet de ce sentiment généreux, sans cesse présent à sa vue, le réveilloit à chaque instant. La langueur où étoit tombée ce jeune homme devint telle, qu'Adélaïde ne crut pas devoir le laisser plus long-temps livré à lui-même. Vous périssez, lui dit-elle, et vous ajoutez à mes douleurs celle de vous voir vous consumer d'ennui sous mes yeux, sans pouvoir y apporter remède. Si le récit des imprudences de ma jeunesse ne vous a pas inspiré pour moi du mépris, si l'amitié la plus pure et la plus tendre vous est chère, enfin si vous ne

voulez pas me rendre plus malheureuse que je ne l'étois avant de vous avoir connu, confiez-moi la cause de vos peines : vous n'avez que moi dans le monde pour vous aider à les soutenir. Votre secret, fût-il plus important que le mien, ne craignez point que je le répande. La mort de mon époux a mis un abîme entre le monde et moi ; et la confidence que j'exige sera bientôt ensevelie dans cette tombe, où la douleur me conduit à pas lents. J'espère vous y précéder, dit Fonrose en fondant en larmes. Laissez-moi finir ma déplorable vie, sans vous laisser après moi le reproche d'en avoir abrégé le cours.—O Ciel! qu'entends je? s'écria-t-elle éperdue. Qui, moi? j'aurois contribué aux maux qui vous accablent! Achevez, vous me percez le cœur. Qu'ai-je fait? Qu'ai-je dit? Hélas! je tremble! O Ciel, ne m'as-tu mise au monde que pour y faire des malheureux? Parlez, vous dis-je? il n'est plus temps de me cacher qui vous êtes : vous en avez trop dit, pour dissimuler plus long-temps.—Eh bien, je suis . . . . je suis Fonrose, le fils des voyageurs que vous

avez pénétrés d'admiration et de resp
Tout ce qu'ils ont raconté de vos vertu
de vos charmes, m'a inspiré le dessein fatal
venir vous voir sous ce déguisement.
laissé ma famille dans la désolation, croy
m'avoir perdu et pleurant mon trépas.
vous ai vue; je sais ce qui vous attache
ces lieux; je sais que le seul espoir qui
reste, est d'y mourir en vous adorant. Ep
gnez-moi des conseils inutiles et d'injus
reproches. Ma résolution est aussi fern
aussi inébranlable que la vôtre. Si, en tral
sant mon secret, vous troubliez les derni
momens d'une vie qui s'éteint, vous aur
inutilement un tort avec moi, qui n'en au
jamais avec vous.

Adélaïde confondue tâcha de calmer le
sespoir où ce jeune homme étoit plon
Rendons, dit-elle, à ses parens le service
le rappeler à la vie; sauvons leur uniq
espérance: le Ciel m'offre cette occasion
reconnoître leurs bontés. Ainsi, loin de l'
faroucher par une rigueur déplacée, tout
que la pitié a de plus tendre, tout ce q

l'amitié a de plus consolant fut mis en usage pour le calmer.

Ange du Ciel, s'écria Fonrose, je sens toute la répugnance que vous avez à faire un malheureux: votre cœur est à celui qui repose dans ce tombeau; je vois que rien ne peut vous en détacher; je vois combien votre vertu est ingénieuse à me cacher mon malheur; je le sens dans toute son étendue; j'en suis accablé; mais je vous le pardonne. Votre devoir est de ne m'aimer jamais. Le mien est de vous adorer toujours.

Impatiente d'exécuter le dessein qu'elle avoit conçu, Adélaïde arrive dans la cabane. Mon père, dit-elle à son vieux maître, vous sentez-vous la force de faire le voyage de Turin? J'ai besoin de quelqu'un de confiance pour donner à monsieur et à madame de Fonrose l'avis le plus intéressant. Le vieillard répondit que son zèle pour les servir lui en inspiroit le courage. Allez, reprit Adélaide, vous les trouverez pleurant la mort de leur fils unique; apprenez-leur qu'il est vivant, qu'il est en ces lieux, et que c'est moi qui veux le leur ren-

dre ; mais qu'il est d'une nécessité indispensable qu'ils viennent eux-mêmes le chercher.

Il part, il arrive à Turin, il se fait annoncer pour le vieillard de la vallée de Savoie. Ah ! s'écria madame de Fonrose, il est peut-être arrivé quelque malheur à notre bergère. Qu'il vienne, ajouta le marquis : il nous annoncera peut-être qu'elle consent à vivre auprès de nous. Après la perte de mon fils, dit la marquise, c'est la seule consolation que je puisse goûter au monde. Le vieillard est introduit. Il se prosterne, on le relève. Vous pleurez un fils, leur dit-il ; je viens vous dire qu'il est vivant : c'est notre chère enfant qui l'a découvert dans la vallée ; elle m'envoie pour vous en instruire ; mais vous seuls, dit-elle, pouvez le ramener. Comme il parloit ainsi, la surprise et la joie avoient ôté à madame de Fonrose l'usage de ses sens. Le marquis, éperdu, égaré, appelle au secours de sa femme, la rappelle à la vie, embrasse le vieillard, annonce à toute sa maison que leur fils leur est rendu. La marquise reprenant ses eprits : Que ferons-nous, dit-elle en sai-

sissant les mains du vieillard et les serrant avec tendresse, que ferons-nous pour reconnoître un bienfait qui nous rend la vie?

Tout est ordonné pour le départ. Ils se mettent en voyage ayec le bon homme; ils marchent nuit et jour; ils se rendent dans la vallée, où leur unique bien les attend. La bergère étoit au pâturage; la vieille femme les y conduit: ils approchent. Quelle est leur surprise! Leur fils, ce fils bien aimé est auprès d'elle, sous l'habit d'un simple pasteur: leurs cœurs, plutôt que leurs yeux, le reconnoissent. Ah! cruel enfant, s'écrie sa mère en se jetant dans ses bras, quel chagrin vous nous avez donné! Pourquoi vous dérober à notre tendresse? et que veniez-vous faire ici? Adorer, dit-il, ce que vous avez admiré vous-même. Pardon, madame, dit Adélaïde, tandis que Fonrose embrassoit les genoux de son père qui le relevoit avec bonté, pardon de vous avoir laissés si long-temps dans la douleur: si je l'avois connu plutôt, vous auriez été plutôt consolés. Après les premiers mouvemens de la nature, Fonrose étoit

retombé dans la plus profonde affliction. Allons, dit le marquis, allons nous reposer dans la cabane, et oublier tous les chagrins que nous a donnés ce jeune fou. Oui, monsieur, je l'ai été, dit Fonrose à son père qui le menoit par la main. Il ne falloit pas moins que l'égarement de ma raison pour suspendre dans mon cœur les mouvemens de la nature, pour me faire oublier les devoirs les plus sacrés, pour me détacher enfin de tout ce que j'avois de plus cher au monde; mais cette folie, vous l'avez fait naître, et j'en suis trop puni. J'aime, sans espoir, ce qu'il y a de plus accompli sur la terre. Vous ne voyez rien, vous ne connoissez rien de cette femme incomparable: c'est l'honnêteté, la sensibilité, la vertu même; je l'aime jusqu'à l'idolâtrie; je ne puis être heureux sans elle, et je sais qu'elle ne peut être à moi. Vous a-t-elle confié, demanda le marquis, le secret de sa naissance? J'en ai appris assez, dit Fonrose, pour vous assurer qu'elle ne le cède en rien à la mienne: elle a même renoncé à une fortune considérable, pour s'ensevelir dans ce

ert.—Et savez-vous ce qui l'y a engagée?
)ui, mon père ; mais c'est un secret qu'elle
le peut vous révéler.—Elle est mariée
t-être?—Elle est veuve; mais son cœur
ı est pas plus libre, ses liens n'en sont que
s forts. Ma fille, dit le marquis en entrant
s la cabane, vous voyez que vous faites
rner la tête à tout ce qui s'appelle Fonrose.
passion extravagante de ce jeune homme
peut être justifiée que par un objet aussi
digieux que vous. Tous les vœux de ma
ıme se bornoient à vous avoir pour com-
ne et pour amie; cet enfant ne veut plus
re, s'il ne vous obtient pour épouse, je ne
ire pas moins de vous avoir pour fille:
'ez combien de malheureux vous feriez
c un refus. Ah! monsieur, dit-elle, vos
ıtés me confondent: mais écoutez, et ju-
-moi. Alors, en présence du vieillard et
sa femme, Adélaïde leur fit le récit de sa
lorable aventure. Elle y ajouta le nom
sa famille, qui n'étoit pas inconnue à M.
Fonrose, et finit par le prendre à témoin
même de la fidélité inviolable qu'elle de-

voit à son époux. A ces mots, la consternation se répandit sur tous les visages. Le jeune Fonrose, que les sanglots étouffoient, se précipita dans un coin de la cabane, pour leur donner un libre cours. Le père attendri vola au secours de son enfant. Voyez, disoit-il, ma chère Adélaïde, dans quel état vous l'avez mis. Madame de Fonrose, qui étoit auprès d'Adélaïde, la pressoit dans ses bras en la baignant de ses larmes. Eh quoi! ma fille, lui disoit-elle, nous feriez-vous pleurer une seconde fois la mort de notre cher enfant? Le vieillard et sa femme les yeux remplis de pleurs, et attachés sur Adélaïde, attendoient qu'elle prît la parole. Le Ciel m'est témoin, dit Adélaïde en se levant, que je donnerois ma vie pour reconnoître tant de bontés. Ce seroit mettre le comble à mes malheurs que d'avoir à me reprocher le vôtre: mais je veux que Fonrose lui-même soit mon juge; laissez-moi de grâce lui parler un moment. Alors, se retirant seule avec lui: Ecoutez, lui dit-elle, Fonrose: vous savez quels liens sacrés me retiennent dans ces

lieux. Si je pouvois cesser de chérir et de pleurer un époux qui ne m'a que trop aimée, je serois la plus méprisable des femmes. L'estime, l'amitié, la reconnaissance sont des sentimens que je vous dois; mais rien de tout cela ne tient lieu d'amour: plus vous en avez conçu pour moi, plus vous avez droit d'en attendre: c'est l'impossibilité de remplir ce devoir, qui m'empêche de me l'imposer. Cependant je vous vois dans une situation qui attendriroit le cœur le moins sensible; il m'est affreux d'en être la cause; il me seroit plus affreux d'entendre vos parens m'accuser de vous avoir perdu. Je veux donc bien m'oublier dans ce moment, et vous laisser, autant qu'il est en moi, l'arbitre de notre destinée. C'est à vous de choisir celle des deux situations qui vous paroît la moins pénible: ou de renoncer à moi, de vous vaincre, et de m'oublier; ou de posséder une femme qui, le cœur plein d'un autre objet, ne pourroit vous accorder que des sentimens trop foibles pour remplir les vœux d'un amant. C'en est assez, s'écria Fonrose, et d'une âme comme la

vôtre, l'amitié doit tenir lieu d'amour.
serai jaloux sans doute des pleurs que v
donnerez à la mémoire d'un autre épou
mais la cause de cette jalousie, en vous r
dant plus respectable, vous rendra plus ch
à mes yeux.

Elle est à moi, dit-il en venant se je
dans les bras de ses parens : c'est à
respect pour vous, à vos bontés que je
dois ; et c'est vous devoir une seconde
Dès ce moment, leurs bras furent des chaî
dont Adélaïde ne put se dégager.

Ne céda-t-elle qu'à la pitié, à la reconn
sance? Je veux le croire pour l'admirer
core : Adélaïde le croyoit elle-même. Q
qu'il en soit, avant de partir, elle vou
revoir ce tombeau qu'elle ne quittoit
regret. O mon cher d'Orestan, dit-elle
du sein des morts tu peux lire au fond de
âme, ton ombre n'a point à murmurer du
crifice que je fais : je le dois aux sentim
généreux de cette vertueuse famille :
mon cœur te reste à jamais. Je vais tâc
de faire des heureux, sans aucun espoir d'

heureuse. On ne l'arracha de ce lieu qu'avec une espèce de violence; mais elle exigea qu'on y élevât un monument à la mémoire de son époux, et que la cabane de ses vieux maîtres, qui la suivirent à Turin, fût changée en une maison de campagne, aussi simple que solitaire, où elle se proposoit de venir quelquefois pleurer les égaremens et les malheurs de sa jeunesse. Le temps, les soins assidus de Fonrose, les fruits de son second hymen, ont depuis ouvert son âme aux impressions d'une nouvelle tendresse; et on la cite pour exemple d'une femme intéressante et respectable jusques dans son infidélité.

LES

MARIAGES SAMNITES,

ANECDOTE ANCIENNE.

Que tout législateur qui veut s'assurer cœur des hommes, commence par ranger femmes du parti des lois et des mœurs ; q mette la vertu et la gloire sous la garde d beauté, sous la tutelle de l'amour : sans accord, il n'est sûr de rien.

Telle fut la politique des Samnites, c république guerrière qui fit passer Rome s le joug, et qui fut long-temps sa rivale.[5] qui faisoit d'un Samnite un guerrier, un triote, un homme vertueux à toute épreu

c'étoit le soin qu'on avoit eu d'attacher à toutes ces qualités le plus digne prix de l'amour.

La cérémonie des mariages se célébroit tous les ans dans une place immense, destinée aux exercices militaires. Toute la jeunesse en état de donner des citoyens à la république, s'assembloit au jour solennel. Là, les garçons choisissoient leurs épouses selon le rang que leurs vertus et leurs exploits leur avoient donné dans les fastes de la patrie. On conçoit aisément quel triomphe ce devoit être pour celles qui avoient la gloire d'être choisies par les vainqueurs, et combien l'orgueil et l'amour, ces deux ressorts des passions humaines, donnoient de force à des vertus, d'où dépendoit tout leur succès. On attendoit tous les ans la cérémonie des mariages avec une timide impatience: jusques-là, les garçons et les filles Samnites ne se voyoient guère qu'au temple, sous les yeux des mères et des sages vieillards, avec une modestie également inviolable pour les deux sexes. A la vérité, cette gêne austère n'en étoit pas une pour les

désirs : les yeux et le cœur faisoient un choi
mais c'étoit pour les enfans un devoir re
gieux et sacré, de ne confier leur inclinati
qu'aux auteurs de leurs jours : un pareil s
cret divulgué étoit la honte d'une famil
Cette confidence intime du sentiment le pl
cher à leur âme, ce tendre épanchement qu
n'étoit permis de donner à ses désirs, à s
regrets, à son espoir, et à ses craintes, q
dans le sein respectable de la nature, rend
un père et une mère les amis, les conso
teurs, les soutiens de leurs enfans. La glo
des uns, le bonheur des autres joignoient to
les membres d'une famille par les plus v
intérêts du cœur humain : et cette société
plaisir et de peine, cimentée par l'habitude
consacrée par le devoir, se perpétuoit jusqu'
tombeau. Si le succès trompoit leurs vœu
une inclination, qui ne s'étoit point ma
festée, abandonnoit son objet d'autant pl
aisément, qu'elle se fût en vain obstinée à
poursuivre, et qu'il falloit qu'elle fît plac
l'objet d'un nouveau choix : car le maria
étoit un acte de citoyen.

Parmi les peuples belliqueux, la beauté dans le sexe même le plus foible, a quelque chose de fier et de noble, qui se ressent de leurs mœurs. La chasse étoit l'amusement le plus familier des filles Samnites: leur adresse à tirer de l'arc, leur légèreté à la course, sont des talens inconnus parmi nous. Ces exercices donnoient à leur taille une souplesse merveilleuse, et à leur action une liberté pleine de grâces. Désarmées, la modestie étoit peinte sur leur front: dès qu'elles attachoient leur carquois, leur tête se plaçoit avec une assurance guerrière, et le courage brilloit dans leurs yeux. La beauté des hommes avoit un caractère majestueux et sombre; et l'image des combats, sans cesse présente, donnoit à leurs regards une fierté grave, imposante, et farouche. Parmi cette jeunesse guerrière, on distinguoit, à la délicatesse de ses traits, à son air sensible et tendre, le fils du brave Télespon, l'un des vieux Samnites qui avoient le mieux combattu pour la liberté. Ce vieillard, en remettant ses armes aux mains du jeune homme, lui avoit dit;

mon fils, j'entends quelquefois nos vieillar
mauvais plaisans, me dire que je devrois v
habiller en femme, et que vous auriez fait
jolie chasseresse. Ces railleries affligent vo
père ; mais il s'en console, dans l'espoir qu
moins la nature ne se sera pas méprise
cœur qu'elle vous a donné. Rassurez-vo
mon père, lui répondit le jeune homme pi
d'émulation ; ces vieillards seront peut-ê
bien aises quelque jour que leurs enfans s
vent mon exemple : peu m'importe, du re
qu'on me prenne ici pour une fille : les
mains ne s'y tromperont pas. Agatis
parole à son père, et fit éclater, dans ses p
mières campagnes, une intrépidité, une ard
qui changea les railleries en éloges. Ses co
pagnons se disoient avec étonnement : (
croiroit que ce corps efféminé fût rempli d
si mâle courage ? Le froid, la faim, les f
gues, rien ne l'étonne : aveo son air touch
et modeste, il brave la mort tout com
nous.

Un jour, en présence de l'ennemi, Ag
voyant de sang froid tomber autour de

une grêle de flèches : Vous qui êtes si beau, comment êtes-vous si brave ? lui dit un de ses compagnons, remarquable par sa laideur. A ces mots, on donna le signal de l'attaque. Et vous, qui êtes si laid, répondit Agatis, voulez-vous voir qui de nous deux enlevera l'étendard du bataillon que nous allons charger ? Il dit : l'un et l'autre s'élancent ; et au milieu du carnage, Agatis paroît l'étendard à la main.

Cependant il approchoit de l'âge où il devoit être au nombre des époux ; et, par la qualité de père, obtenir celle de citoyen. Les jeunes filles, qui entendoient parler de sa valeur avec estime, et qui voyoient sa beauté avec une douce émotion, s'envioient mutuellement ses regards. Une seule enfin les attira : ce fut la belle Céphalide.

Elle réunissoit au plus haut point cette modestie et cette fierté, ces grâces nobles et touchantes qui caractérisoient les beautés Samnites. Les lois comme je l'ai dit, n'avoient pu défendre aux yeux de se parler ; et les yeux de l'amour son bien éloquens, lorsqu'il

n'a pas d'autre langage. Si vous avez quelquefois des amans contraints par la p sence d'un témoin sévère, n'admirez-vous avec quelle rapidité toute l'âme se dévelo dans l'éclair d'un coup-d'œil échappé? regard d'Agatis déclara son trouble, ses sirs, ses craintes, son espoir, et l'émulat de vertu et de gloire dont l'amour venoit d' flammer son cœur. Céphalide sembloit fendre à ses yeux de rencontrer ceux d'Agat mais ses yeux étoient quelquefois un lents à lui obéir, et ne se baissoient qu'ap leur réponse. Un jour sur-tout, et ce celui qui décida le triomphe de son ama un jour, ses regards attachés sur lui, ap avoir été quelque temps immobiles, se to nèrent vers le ciel avec l'expression la p tendre. Ah! j'entends ce vœu, dit le je homme en lui-même, je l'entends, et je l' complirai. Fille charmante, me suis-je t flatté? Vos yeux levés au ciel ne lui mandoient-ils pas de me rendre digne de v choisir? Eh bien, le ciel vous a écouté, le sens aux mouvemens de mon âme. M

hélas ! tous mes rivaux (et j'en aurai sans nombre) vont me disputer cette gloire : une action d'éclat dépend des circonstances : qu'un plus heureux que moi la saisisse, il a l'honneur du premier choix ; et le premier choix, belle Céphalide, ne peut manquer de tomber sur vous.

Ces idées l'occupoient sans cesse : elles occupoient aussi son amante. Si Agatis avoit à choisir, disoit-elle, il me nommeroit, j'ose le croire : je l'ai bien observé, j'ai bien lu dans son âme. Soit qu'il se présente à mes compagnes, soit qu'il leur adresse la parole, il n'a point avec elles cette complaisance, ce doux empressement qu'il témoigne à me voir. Je m'aperçois même que sa voix, naturellement douce et tendre, à quelque chose encore de plus sensible en me parlant. Ses yeux sur-tout . . . . oh ! ses yeux m'ont dit ce qu'ils ne disent à personne ; et plût aux Dieux qu'il fût le seul qui me distinguât de la foule ! Oui, mon cher Agatis, ce seroit un malheur d'être belle pour un autre que pour toi. Quelle comparaison avec toute

cette jeunesse, qui m'effraie en me cherchant des yeux! Leur fer meurtrier m'épouvante. Agatis est vaillant, mais il n'a rien de féroce: même sous les armes, on voit en lui je ne sais quoi d'attendrissant. Il fera des prodiges de valeur, j'en suis sûre; mais enfin si la fortune trahit l'amour, et si quelque autre a l'avantage .... Cette pensée me glace d'effroi.

Céphalide ne dissimula point ses alarmes à sa mère. Faites des vœux, lui dit-elle, faites des vœux pour la gloire d'Agatis; vous en ferez pour le bonheur de votre fille. Je crois, je suis sûre qu'il m'aime; et puis-je ne pas l'adorer? Vous savez qu'il a l'estime de nos vieillards; il est l'idole de toutes mes compagnes: je vois leur trouble, leur émotion à son approche: un mot de sa bouche les remplit d'orgueil. Eh bien, dit la mère, en souriant, s'il vous aime, il vous choisira.—Il me choisiroit sans doute, s'il avoit le droit de choisir; mais, ma mère ....—Mais, ma fille, il aura son tour.—Son tour, hélas! il sera bien temps! reprit Céphalide en baissant les yeux.—Comment, ma fille! il semble, à

vous entendre, que c'est à qui vous possédera! vous vous flattez un peu légèrement.—Je ne me flatte point, je tremble : heureuse si je n'ai su plaire qu'à celui que j'aimerai toujours!

Le jour du départ, selon l'usage, toute l'armée défila devant les jeunes filles rangées sur la place, pour animer les guerriers. Le bon vieillard Télespon marchoit à côté de son fils. Ah! ah! disoient les autres vieillards, voilà Télespon rajeuni : où va-t-il donc à son âge? A la noce, répondit le bon homme, à la noce. Agatis lui fit remarquer de loin Céphalide qui s'élevoit au-dessus de ses compagnes avec une grâce toute céleste. Son père, qui avoit les yeux sur lui, s'aperçut qu'en passant devant elle, ce visage doux et serein s'enflamma d'une ardeur guerrière, et devint terrible comme celui de Mars. Courage, mon fils, lui dit-il, sois amoureux, cela te sied bien.

Une partie de la campagne se passa, entre les Samnites et les Romains, à s'observer, sans en venir à une action décisive. Les forces des deux états consistoient dans leur armée ;

et les généraux, de part et d'autre, les ménageoient en habiles gens. Cependant les jeunes Samnites à marier, brûloient d'impatience d'en venir aux mains. Je n'ai rien fait encore, disoit l'un, qui mérite d'être inscrit dans les fastes de la République; j'aurai la honte de m'entendre nommer sans aucun éloge qui me distingue. Quel dommage, disoit l'autre, qu'on ne daigne pas nous offrir l'occasion de nous signaler! j'aurois fait des prodiges dans cette campagne. Notre général, disoit le plus grand nombre, veut nous déshonorer aux yeux de nos vieillards et de nos épouses. S'il nous ramène sans combattre, on aura lieu de croire qu'il s'est défié de notre valeur.

Mais le sage guerrier qui étoit à leur tête, les entendoit sans s'émouvoir. De sa lenteur et de ses délais il se promettoit deux avantages; l'un, de persuader à l'ennemi qu'il étoit foible ou timide, et de l'engager, dans cette confiance, à l'attaquer imprudemment; l'autre de laisser croître l'impatience de ses guerriers, et de porter leur ardeur à l'excès, avant de

risquer la bataille. L'un et l'autre lui réussit. Le général Romain, haranguant ses troupes, leur fit voir les Samnites chancelans, et tout prêts à fuir devant eux. Le génie de Rome l'emporte, leur dit-il; celui de nos ennemis tremble et n'en peut soutenir l'approche. Allons, braves Romains, si nous n'avons pas l'avantage du lieu, celui de la valeur y supplée; il est à nous: marchons. Les voilà, dit le général Samnite à sa jeunesse impatiente; laissons-les approcher jusqu'à la portée de l'arc, et vous aurez alors toute la liberté de mériter vos épouses.

Les Romains s'avancent, les Samnites les attendent de pied ferme. Fondons sur eux, dit le général Romain; un corps immobile ne peut soutenir l'impétuosité de celui qui le heurte. Tout à coup les Samnites s'élancent eux-mêmes avec la rapidité des coursiers, quand on leur ouvre la barrière. Les Romains s'arrêtent; ils reçoivent le choc sans se rompre et sans s'ébranler; et l'habileté de leur chef change tout à coup l'attaque en défense. On combattit long-temps avec une

opiniâtreté incroyable : pour le concevoir, il faut s'imaginer que des hommes, qui n'avoient d'autres passions que l'amour, la nature, la patrie, la liberté, la gloire défendoient, dans ces momens décisifs, tous ces intérêts à la fois. Dans l'une des attaques redoublées des Samnites, le vieux Télespon fut dangereusement blessé en combattant à côté de son fils. Cet enfant, plein d'amour pour son père, voyant les Romains plier de toutes parts, et croyant la bataille gagnée, suivit le mouvement invincible de la nature, et tirant son père de la mêlée, l'aida à se traîner à quelque distance du lieu du combat. Là, au pied d'un arbre, il pansoit en pleurant la profonde blessure de ce vénérable vieillard. Comme il en arrachoit le trait, il entendit près de lui le bruit d'une troupe de Samnites qu'on avoit repoussée. Où allez-vous, mes amis? leur dit-il en abandonnant son père : vous fuyez! voici votre chemin; et apercevant l'aîle gauche des Romains à découvert : Venez, dit-il, attaquons leur flanc : ils sont vaincus si vous voulez me suivre. Cette évo-

lution rapide jeta l'effroi dans cette aîle de l'armée romaine ; et Agatis la voyant en déroute : Poursuivez, dit-il, mes amis, le chemin est ouvert : je vous quitte un instant, pour aller secourir mon père. La victoire enfin se décida pour les Samnites ; et les Romains, trop affoiblis par leurs pertes, furent obligés de rentrer dans leurs murs.

Télespon s'étoit évanoui de douleur ; les soins de son fils le ranimèrent. Sont-ils battus ? demanda le vieillard. On achève, dit le jeune homme ; les choses sont en bon état. S'il est ainsi, dit le père en souriant, tâche de me rappeler à la vie : elle est douce pour les vainqueurs : et je veux te voir marier. Le bon homme n'eut de long-temps la force d'en dire davantage ; car le sang qui avoit coulé de sa plaie, l'avoit réduit à l'extrémité.

Les Samnites, après leur victoire, s'empressèrent toute la nuit à secourir les blessés : on n'épargna rien pour sauver le digne père d'Agatis ; et il se remit, quoiqu'avec peine, de son extrême épuisement.

Le retour de la campagne étoit le temps des

mariages, pour deux raisons : l'une, afin que la récompense des services rendus à la patrie, les suivît de près, et que l'exemple en eût plus de force ; l'autre, afin que pendant l'hiver les jeunes époux eussent le temps de donner la vie à de nouveaux citoyens, avant que d'aller exposer la leur. Comme les actions de cette ardente jeunesse avoient été plus brillantes que jamais, on crut devoir donner plus de pompe et de splendeur à la fête qui en devoit être le triomphe.

Il y avoit peu de filles dans la république qui n'eussent, comme Céphalide, quelque intelligence de sentimens et de désirs avec quelqu'un des jeunes gens : et chacune d'elles faisoit des vœux pour celui dont elle espéroit fixer le choix, s'il avoit à choisir.

Mais de tous les vœux formés dans ce grand jour, il n'y en eut point de plus ardens que ceux de la belle Céphalide. Puissent les dieux nous exaucer ! lui dit sa mère en l'embrassant. Mais, ma fille, attendez leur volonté avec la docilité d'un cœur humble : s'ils vous ont donné quelques charmes, ils savent quel

en doit être le prix. C'est à vous de couronner leurs dons par les graces de la modestie. Sans la modestie, la beauté peut éblouir, mais elle ne touchera jamais : c'est par là qu'elle inspire une tendre vénération, et qu'elle obtient une espèce de culte. Que cette modestie aimable serve de voile à des désirs qui, peut-être, doivent s'éteindre avant la fin du jour, et faire place à un nouveau penchant. Céphalide ne put soutenir cette idée, sans laisser échapper quelques larmes. Ces larmes, lui dit la mère, sont indignes d'une fille Samnite. Sachez que de tous les jeunes guerriers qui vont concourir, il n'en est aucun qui n'ait prodigué son sang pour notre défense et notre liberté ; qu'il n'en est aucun qui ne vous mérite, et envers lequel vous ne dussiez être glorieuse d'acquitter votre patrie. Occupez-vous de cette pensée, séchez vos pleurs, et suivez-moi.

De son côté, le bon homme Télespon conduisoit son fils à l'assemblée. Eh bien, lui dit-il, comment va le cœur ? J'ai été assez content de toi dans cette campagne, et j'es-

père qu'on en dira du bien. Hélas! dit tendre et modeste Agatis, je n'ai eu qu'ı moment pour moi. J'aurois peut-être fi quelque chose; mais vous étiez blessé, vous devois mes soins. Je ne me reprocl pas de vous avoir sacrifié ma gloire. Je s rois inconsolable d'avoir trahi ma patri mais je ne le serois pas moins d'avoir aba donné mon père. Grâce au Ciel, mes devoi n'ont pas été incompatibles; le reste est da la main des Dieux. J'admire comme on e religieux quand on a peur, dit le vieillard souriant: avoue que tu étois plus résolu allant charger les Romains. Mais pren courage, tout ira bien; je t'en promets u jolie.

Ils se rendent à l'assemblée, où plusieu générations de citoyens, rangées en ampl theâtre, formoient le coup-d'œil le plus in posant. L'enceinte s'arrondissoit en ovale.- On voyoit d'un côté les filles aux pieds d mères; de l'autre, les pères au-dessus d garçons; à l'un des bouts, le conseil des viei lards; à l'autre, la jeunesse qui n'étoit p

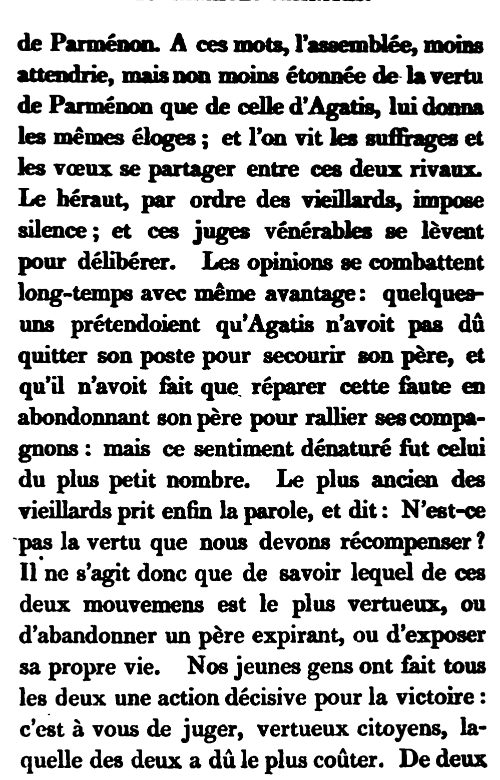
encore nubile, placée selon les degrés de l'âge. Les nouveaux mariés des années précédentes environnoient l'enceinte. Le respect, la modestie, et le silence régnoient par-tout. Ce silence fut tout à coup interrompu par le bruit des fanfares guerrières ; et l'on vit s'avancer le général samnite, environné des héros qui commandoient sous lui. Sa présence fit baisser les yeux à tous les concurrens. Il traverse l'enceinte, et va se placer, avec son cortége, au milieu des sages.

On ouvre les fastes de la république, et un héraut lit à haute voix, selon l'ordre des temps, le témoignage que les magistrats et les généraux ont rendu de la conduite des jeunes guerriers. Celui qui, par quelque lâcheté ou quelque bassesse, auroit imprimé une tache à son nom, étoit condamné, par les lois, à la peine infamante du célibat, jusqu'à ce qu'il eût racheté son honneur par quelque action généreuse : mais rien n'étoit plus rare que ces exemples. Une probité simple, une bravoure irréprochable étoit le moindre éloge qu'on pût donner à un jeune Samnite ; et c'é-

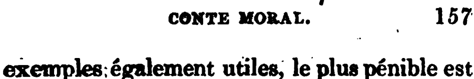
toit une espèce de honte que de n'avoir fait que son devoir. La plupart d'entre eux avoient donné des preuves d'un courage, d'une vertu, qui par-tout ailleurs seroient héroïques, et qui, dans les mœurs de ce peuple, se distinguoient à peine, tant ils étoient familiers. Quelques-uns s'élevoient au-dessus de leurs rivaux par des actions plus éclatantes; mais le jugement des spectateurs devénoit plus sévère, à mesure qu'ils entendoient publier des vertus plus dignes d'éloge; et celles qui les avoient d'abord frappés, rentroient dans la foule des choses louables, effacées par de plus beaux traits. Les premières campagnes d'Agatis étoient de ce nombre. Mais quand on en vint au récit de la dernière bataille, et qu'on raconta comment il avoit abandonné son père pour rallier ses compagnons et les ramener au combat, ce sacrifice de la nature à la patrie enleva tous les suffrages: les larmes coulèrent des yeux des vieillards; ceux qui environnoient Télespon, l'embrassoient de joie, les plus éloignés le félicitoient du geste et du regard: le bon homme rioit et fondoit

en larmes; les rivaux même de son fils le regardoient avec respect; et les mères, pressant leurs filles dans leurs bras, leur souhaitoient Agatis pour époux. Céphalide, pâle et tremblante, n'ose lever les yeux: son cœur, saisi de joie et de crainte, a suspendu son mouvement; sa mère, qui la soutient sur ses genoux, n'ose lui parler, de peur de la trahir, et croit voir tous les yeux attachés sur elle.

Dès que le murmure de l'applaudissement universel fut appaisé, le héraut nomme Parménon, et raconte de ce jeune homme, que, dans la dernière bataille, le coursier du général samnite s'étant abattu sous lui, percé d'une flèche mortelle, et le héros, dans sa chûte, s'étant trouvé un moment sans défense, un soldat Romain étoit prêt à le percer de son javelot; que Parménon, pour sauver la vie au chef, avoit exposé la sienne en se précipitant au devant du coup, dont il avoit reçu la profonde blessure. Il est certain, dit le général en prenant la parole, que ce généreux citoyen me fit un bouclier de son corps; et si mes jours sont utiles à la patrie, c'est un bienfait



de Parménon. A ces mots, l'assemblée, moins attendrie, mais non moins étonnée de la vertu de Parménon que de celle d'Agatis, lui donna les mêmes éloges ; et l'on vit les suffrages et les vœux se partager entre ces deux rivaux. Le héraut, par ordre des vieillards, impose silence ; et ces juges vénérables se lèvent pour délibérer. Les opinions se combattent long-temps avec même avantage : quelques-uns prétendoient qu'Agatis n'avoit pas dû quitter son poste pour secourir son père, et qu'il n'avoit fait que réparer cette faute en abondonnant son père pour rallier ses compagnons : mais ce sentiment dénaturé fut celui du plus petit nombre. Le plus ancien des vieillards prit enfin la parole, et dit : N'est-ce pas la vertu que nous devons récompenser ? Il ne s'agit donc que de savoir lequel de ces deux mouvemens est le plus vertueux, ou d'abandonner un père expirant, ou d'exposer sa propre vie. Nos jeunes gens ont fait tous les deux une action décisive pour la victoire : c'est à vous de juger, vertueux citoyens, laquelle des deux a dû le plus coûter. De deux



exemples : également utiles, le plus pénible est celui qu'il faut le plus encourager.

Le croira-t-on des mœurs de ce peuple ? Il fut décidé d'une voix, qu'il étoit plus généreux de s'arracher des bras d'un père expirant que l'on peut secourir, que de s'exposer soi-même à la mort, fût-elle inévitable ; et tous les suffrages se réunirent pour décerner à Agatis l'honneur du premier choix. Mais le combat qui va s'élever, paroîtra moins vraisemblable encore. On avoit délibéré à haute voix ; et Agatis avoit entendu que le principe de générosité avoit seul fait pencher la balance. Il s'éleva dans son âme un reproche qui le fit rougir. Non, dit-il en lui-même, c'est une surprise, je ne dois point en abuser. Il demande à parler : on lui prête silence. " Un triomphe que je n'aurois pas mérité, dit-il, feroit le supplice de ma vie ; et dans les bras de ma vertueuse épouse, mon bonheur seroit empoisonné par le crime de l'avoir obtenue injustement. Vous croyez couronner en moi celui qui a le plus fait pour sa patrie ; sages Samnites, je dois l'avouer, je n'ai pas

tout fait pour elle seule. J'aime, j'ai vo
mériter ce que j'aime; et s'il me revi
quelque gloire d'une conduite que vous d
gnez louer, l'amour la partage avec la ver
Que mon rival se juge lui-même et qu'il
çoive le prix que je lui cède, s'il a été p
généreux que moi." Comment exprimer l
motion que cet aveu, causa dans tous
cœurs? D'un côté il ternissoit l'éclat des
tions de ce jeune homme; et de l'autre,
donnoit au caractère de sa vertu quel
chose de plus héroïque, de plus étonnant,
plus rare, que le dévouement le plus gén
reux. Ce trait de franchise et de candeur p
duisit sur ces jeunes rivaux deux effets t
opposés. Les uns, l'admirant avec une j
ouverte, sembloient témoigner, par une no
assurance, que cet exemple les élevoit au-d
sus d'eux-mêmes; les autres, interdits et c
fus, paroissoient en être accablés comme d
poids au dessus de leurs forces. Les mè
et les filles donnoient toutes en secret le p
de la vertu à celui qui avoit eu la magna
mité de déclarer qu'il n'en étoit pas digne

ces vieillards avoient les yeux attachés sur Parménon, qui, d'un visage tranquille attendoit qu'on daignât l'entendre. "Je ne sais, dit-il enfin, en s'adressant à Agatis, je ne sais à quel degré les actions des hommes doivent être désintéressées, pour être vertueuses. Il n'est rien, à le bien prendre, que l'on ne fasse pour sa propre satisfaction; mais ce que je n'aurois pas fait pour la mienne, c'est l'aveu que je viens d'entendre; et quand il y auroit eu jusqu'ici, dans ma conduite, quelque chose de plus généreux que dans la vôtre, ce qui n'est pas bien décidé, la sévérité avec laquelle vous venez de vous juger, vous élève au dessus de moi."

Ce fut alors que les vieillards confondus ne surent plus quel parti prendre: on n'alla pas même aux voix pour délibérer à qui donner le prix. Il fut décidé, par acclamation, que tous les deux le méritoient, et que l'honneur du second choix n'étoit plus digne de l'un ni de l'autre. Le plus ancien des juges reprit la parole: Pourquoi retarder, dit-il, par nos irrésolutions, le bonheur de ces jeunes

gens ? Leur choix est fait au fond de leur cœur ; qu'on leur permette de se communiquer l'un à l'autre le secret de leurs désirs ; si l'objet en est différent, chacun d'eux, sans primauté obtiendra l'épouse qu'il aime : s'il arrive qu'ils soient rivaux, la loi du sort en décidera ; et il n'est point de fille Samnite qui ne fasse gloire de consoler le moins heureux de ces deux guerriers. Ainsi parla le vénérable Androgée, et toute l'assemblée applaudit.

On fait avancer Agatis et Parménon au milieu de l'enceinte. Ils commencent par s'embrasser, et tous les yeux se mouillent de larmes. Tremblans l'un et l'autre, ils hésitent, ils n'osent nommer l'épouse qu'ils ont désirée ; aucun d'eux ne croit possible que l'autre ait fait un choix différent du sien. J'aime, dit Parménon, ce que le Ciel a formé de plus accompli ; c'est la grâce, la beauté même. Hélas ! répondit Agatis, vous aimez celle que j'adore ; c'est la nommer que de la peindre ainsi : la noblesse de ses traits, la douce fierté de ses regards, je ne sais quoi de

divin dans sa taille et dans sa démarche, la distinguent assez de la foule des filles Samnites. Que l'un de nous sera malheureux, d'être réduit à un autre choix! Vous dites vrai, reprit Parménon; il n'est point de bonheur sans Eliane. Sans Eliane, dites-vous? Quoi! s'écria Agatis, c'est la fille du sage Androgée, Eliane, que vous aimez! Et qui donc aimerois-je? dit Parménon étonné de la joie de son rival. C'est Eliane! ce n'est pas Céphalide! reprit Agatis avec transport. Ah! s'il est ainsi, nous sommes heureux: embrassez-moi, vous me rendez la vie.

A leurs embrassemens redoublés, l'on jugea sans peine que l'amour les avoit mis d'accord. Les vieillards leur ordonnèrent d'approcher, et si leur choix n'étoit pas le même, de le déclarer à haute voix. Au nom d'Eliane et de Céphalide, tout retentit d'applaudissemens. Androgée et Télespon, le brave Eumène, père de Céphalide, celui de Parménon, appelé Mélante, se félicitoient l'un et l'autre, avec cet attendrissement qui se mêle à la joie des vieillards. Mes amis, dit Télespon, nous

avons là de braves enfans. Quand j'y pense, je crois être encore à la fleur de mon âge. Foiblesse paternelle à part, le jour des mariages est ma fête à moi : il me semble que c'est moi qui épouse toutes les filles de la république. En parlant ainsi, le bon homme sautoit d'allégresse ; et comme il étoit veuf, on lui conseilloit de se remettre sur les rangs. Ne plaisantez pas, disoit-il ; si tous les jours j'étois aussi jeune, je pourrois bien faire parler de moi.

On se rendit au temple, pour consacrer au pied des autels la cérémonie des mariages.— Parménon et Agatis furent conduits chez eux en triomphe ; et l'on ordonna un sacrifice solennel, pour rendre grâces aux Dieux d'avoir donné à la république deux si vertueux citoyens.

FIN.

NOTES.

(1) PAGE 1.

Watelet, receveur général des finances, né à Paris, en 1718, y mourut le 13 Janvier 1786. Il cultiva de bonne heure les lettres et les arts avec avantage ; et jouit pendant plusieurs années d'une assez grande fortune. Le jardin charmant de Moulin-Joli, situé sur les bords de la Seine, et qu'il dessina lui-même, est un témoignage de son goût, et le Quatrain suivant, qu'on remarque parmi les inscriptions dont il orna ce beau paysage, peint à plusieurs égards l'esprit et le cœur de Watelet :

Consacrer dans l'obscurité
Ses loisirs à l'étude, à l'amitié sa vie ;
Voilà les jours dignes d'envie :
Etre chéri vaut mieux que d'être aimé.

On a de lui un Poème sur l'art de peindre ; un Essai sur les Jardins, &c. Mais le plus utile des ouvrages de Watelet, a été un Dictionnaire de Peinture, de Sculpture et de Gravure, imprimé dans l'Encyclopédie méthodique.

(2) PAGE 35.

Marmontel donne ici une idée trop favorable du caractère de Mézence. Ce monstre qui régnait à Tyrenne lorsqu' Enée se rendit en Italie, était renommée pour ses cruautés envers ses sujets, et surtout pour celle qu'il avait de faire attacher à un corps mort un homme encore en vie, et de le laisser périr ainsi du plus affreux supplice. Mézence, dit un ancien historien, força ses

sujets de lui payer un tribut des prémices de leurs v
leurs troupeaux. Ces offrandes avaient jusqu'alors été
aux Dieux, et c'est sans doute pour cette raison que V
à ce tyran le nom d'Athée. *Contemtor Divûm.* (Æn
648.)

(3) PAGE 35.

Préneste était située sur une hauteur, à peu près à
Rome. Cette ville était autrefois très forte, et on y
un temple, consacré à la fortune, et qui paraissait é
d'où vint le nom qu'on lui donna de *Prenestinæ son*
oracle très fameux. Préneste était autrefois si puiss
avait huit villes sous sa dépendance. (Liv. *VI.* 29.)

(4) PAGE 43.

Dans ces combats, si fameux chez les Anciens, les b
se battaient entre elles, ou contre des hommes qu'
bestiarii. Les uns y étaient contraints par jugement
auquel furent souvent condamnés les premiers chrétien
embrassaient cette profession, soit par un instinct natu
cité, soit seulement pour gagner un salaire. On condui
de toutes les parties de la terre, et avec des dépenses é
immense quantité d'animaux de diverses espèces, po
sirs du peuple. Pompée, dans son second consulat,
à-la-fois cinq cents lions, qui, ainsi que dix-huit élépl
tués en cinq jours.

(5) PAGE 136.

Les Samnites étaient un peuple qui, au comme
l'empire des Romains, se distinguèrent par leur haine
contre ces derniers ; haine qui dura jusqu'à ce qu'ils
fin exterminés vers l'année 273, A. C., après une guerr

FIN DES NOTES.

De l'Imprimerie de C. Richards, 100, *St. Martin's-lane,* (.



A. Brouet del. Romney fc.

L'EMPEREUR, EN VOYANT CE VIEILLARD VÉNÉRABLE DANS L'ÉTAT OÙ ON L'AVAIT MIS, FUT PÉNÉTRÉ DE HONTE, ET DE [illegible].

LONDRES,
[illegible] Treuttel & Würtz, Treuttel Fils & Richter, Soho Sq.
[illegible]

BÉLISAIRE.



Gravé par [illegible]

J.-F. MARMONTEL.

LONDRES,
[illegible] LOW, LAMB'S CONDUIT STREET,
[illegible] TREUTTEL, WURTZ, TREUTTEL FILS, & RICHTER,
SOHO SQUARE.
18[illegible]5

✓

2

BÉLISAIRE,

PAR

J. F. MARMONTEL.

NOUVELLE ÉDITION :

Revue, corrigée et suivie de Notes instructives,

PAR

L. T. VENTOUILLAC.

LONDRES :

S. LOW, LAMB'S CONDUIT STREET;

TREUTTEL, WURTZ, TREUTTEL FILS ET RICHTER,

SOHO SQUARE.

1825.

1?

BÉLISAIRE.

CHAPITRE PREMIER.

DANS la vieillesse de Justinien, l'empire, épuisé par de longs efforts, approchoit de sa décadence. Toutes les parties de l'administration étoient négligées: les lois étoient en oubli, les finances au pillage, la discipline militaire à l'abandon. L'empereur, lassé de la guerre, achetoit de tous côtés la paix au prix de l'or, et laissoit dans l'inaction le peu de troupes qui lui restoient, comme inutiles et à charge à l'état. Les chefs de ces troupes délaissés se dissipoient dans les plaisirs; et la chasse, qui leur retraçoit la guerre, charmoit l'ennui de leur oisiveté.(1)

Un soir, après cet exercice, quelques-uns d'entre eux soupoient ensemble dans un château de la Thrace, lorsqu'on vint leur dire

qu'un vieillard aveugle, conduit par un enfant, demandoit l'hospitalité. La jeunesse est compatissante; ils firent entrer le vieillard. On étoit en automne, et le froid, qui déjà se faisoit sentir, l'avoit saisi: on le fit asseoir près du feu.

Le souper continue; les esprits s'animent; on commence à parler des malheurs de l'état. Ce fut un champ vaste pour la censure; et la vanité mécontente se donna toute liberté. Chacun exagéroit ce qu'il avoit fait, et ce qu'il auroit fait encore, si l'on n'eût pas mis en oubli ses services et ses talents. Tous les malheurs de l'empire venoient, à les en croire, de ce qu'on n'avoit pas su employer des hommes comme eux. Ils gouvernoient le monde en buvant, et chaque nouvelle coupe de vin rendoit leurs vues plus infaillibles.

Le vieillard, assis au coin du feu, les écoutoit et sourioit avec pitié. L'un d'eux s'en aperçut et lui dit: Bon homme, vous avez l'air de trouver plaisant ce que nous disons là? Plaisant; non, dit le vieillard, mais un peu léger, comme il est naturel à votre âge. Cette réponse les interdit. Vous croyez avoir à vous plaindre, poursuivit-il, et je crois, comme vous,

qu'on a tort de vous négliger; mais c'est le plus petit mal du monde. Plaignez-vous de ce que l'empire n'a plus sa force et sa splendeur, de ce qu'un prince consumé de soins, de veilles et d'années, est obligé, pour voir et pour agir, d'employer des yeux et des mains infidèles. Mais, dans cette calamité générale, c'est bien la peine de penser à vous! Dans votre temps, reprit l'un des convives, ce n'étoit donc pas l'usage de penser à soi? Hé bien, la mode en est venue, et l'on ne fait plus que cela. Tant pis, dit le vieillard, et s'il en est ainsi, en vous négligeant on vous rend justice. Est-ce pour insulter les gens, lui dit le même, qu'on leur demande l'hospitalité? Je ne vous insulte point, dit le vieillard; je vous parle en ami, et je paie mon asile en vous disant la vérité.

Le jeune Tibère, qui depuis fut un empereur vertueux, étoit du nombre des chasseurs. Il fut frappé de l'air vénérable de cet aveugle à cheveux blancs. Vous nous parlez, lui dit-il, avec sagesse, mais avec un peu de rigueur; et ce dévouement que vous exigez est une vertu, mais non pas un devoir. C'est un devoir de votre état, reprit l'aveugle avec fermeté, ou

plutôt c'est la base de vos devoirs et de toute vertu militaire. Celui qui se dévoue pour sa patrie doit la supposer insolvable : car ce qu'il expose pour elle est sans prix. Il doit même s'attendre à la trouver ingrate : car si le sacrifice qu'il lui fait n'étoit pas généreux, il seroit insensé. Il n'y a que l'amour de la gloire, l'enthousiasme de la vertu, qui soient dignes de vous conduire. Et alors, que vous importe comment vos services seront reçus ? La récompense est indépendante des caprices d'un ministre et du discernement d'un souverain. Que le soldat soit attiré par le vil appât du butin ; qu'il s'expose à mourir pour avoir de quoi vivre, je le conçois. Mais vous qui, nés dans l'abondance, n'avez qu'à vivre pour jouir, en renonçant aux délices d'une molle oisiveté, pour aller essuyer tant de fatigues et affronter tant de périls, estimez-vous assez peu ce noble dévouement pour exiger qu'on vous le paie ? Ne croyez-vous pas que c'est l'avilir ? Quiconque s'attend à un salaire est esclave : la grandeur du prix n'y fait rien ; et l'âme qui s'apprécie un talent, est aussi vénale que celle qui se donne pour une obole. Ce que je dis

de l'intérêt, je le dis de l'ambition; car les honneurs, les titres, le crédit, la faveur du prince, tout cela est une solde, et qui l'exige se fait payer. Il faut se donner ou se vendre; il n'y a point de milieu. L'un est un acte de liberté, l'autre un acte de servitude: c'est à vous de choisir celui qui vous convient. Ainsi, bon homme, vous mettez, lui dit-on, les souverains bien à leur aise! Si je parlois aux souverains, reprit l'aveugle, je leur dirois que si votre devoir est d'être généreux, le leur est d'être justes.—Vous avouez donc qu'il est juste de récompenser les services? — Oui; mais c'est à celui qui les a reçus d'y penser: tant pis pour lui s'il les oublie. Et puis, qui de nous est sûr, en pesant les siens, de tenir la balance égale? Par exemple, dans votre état, pour que tout le monde se crût placé et fût content, il faudroit que chacun commandât et que personne n'obéît; or cela n'est guère possible. Croyez-moi, le gouvernement peut quelquefois manquer de lumières et d'équité; mais il est encore plus juste et plus éclairé dans ses choix que si chacun de vous étoit cru sur l'opinion qu'il a de lui-même. Et qui êtes-

vous, pour nous parler ainsi? lui dit, en haussant le ton, le jeune maître du château. Je suis Bélisaire, répondit le vieillard. [2]

Qu'on s'imagine, au nom de Bélisaire, au nom de ce héros tant de fois vainqueur dans les trois parties du monde, quels furent l'étonnement et la confusion de ces jeunes gens. L'immobilité, le silence exprimèrent d'abord le respect dont ils étoient frappés; et, oubliant que Bélisaire étoit aveugle, aucun d'eux n'osoit lever les yeux sur lui. O grand homme! lui dit enfin Tibère, que la fortune est injuste et cruelle! quoi! vous à qui l'empire a dû pendant trente ans sa gloire et ses prospérités, c'est vous que l'on ose accuser de révolte et de trahison, vous qu'on a traîné dans les fers, qu'on a privé de la lumière! et c'est vous qui venez nous donner des leçons de dévouement et de zèle! Et qui voulez-vous donc qui vous en donne? dit Bélisaire. Les esclaves de la faveur? Ah! quelle honte! quel excès d'ingratitude! poursuivit Tibère. L'avenir ne le croira jamais. Il est vrai, dit Bélisaire, qu'on m'a un peu surpris: je ne croyois pas être si maltraité. Mais je comptois mourir en servant l'état; et

mort ou aveugle, cela revient au même. Quand je me suis dévoué à ma patrie, je n'ai pas excepté mes yeux. Ce qui m'est plus cher que la lumière et que la vie, ma renommée, et surtout ma vertu, n'est pas au pouvoir de mes persécuteurs. Ce que j'ai fait peut être effacé de la mémoire de la cour; il ne le sera point de la mémoire des hommes; et, quand il le seroit, je m'en souviens et c'est assez.

Les convives, pénétrés d'admiration, pressèrent le héros de se mettre à table. Non, leur dit-il, à mon âge, la bonne place est le coin du feu. On voulut lui faire accepter le meilleur lit du château, il ne voulut que de la paille. J'ai couché plus mal quelquefois, dit-il: ayez seulement soin de cet enfant qui me conduit, et qui est plus délicat que moi.

Le lendemain Bélisaire partit dès que le jour put éclairer son guide et avant le réveil de ses hôtes, que la chasse avoit fatigués. Instruits de son départ, ils vouloient le suivre et lui offrir un char commode, avec tous les secours dont il auroit besoin. Cela est inutile, dit le jeune Tibère; il ne nous estime pas assez pour daigner accepter nos dons.

C'étoit sur l'âme de ce jeune homme que l'extrême vertu, dans l'extrême malheur, avoit fait le plus d'impression. Non, dit-il à l'un de ses amis qui approchoit de l'empereur, non, jamais ce tableau, jamais les paroles de ce vieillard ne s'effaceront de mon âme. En m'humiliant, il m'a fait sentir combien il me restoit à faire si je voulois jamais être un homme. Ce récit vint à l'oreille de Justinien, qui voulut parler à Tibère.

Tibère, après avoir rendu fidèlement ce qui s'étoit passé : Il est impossible, ajouta-t-il, seigneur, qu'une si grande âme ait trempé dans le complot dont on l'accuse, et j'en répondrois sur ma vie, si ma vie étoit digne d'être garant de sa vertu. Je veux le voir et l'entendre, dit Justinien, sans être reconnu ; et, dans l'état où il est réduit, cela n'est que trop facile. Depuis qu'il est sorti de sa prison, il ne peut pas être bien loin ; suivez ses traces, tâchez de l'attirer dans votre maison de campagne ; je m'y rendrai secrètement. Tibère reçut cet ordre avec transport, et dès le lendemain il prit la route que Bélisaire avoit suivie.

CHAPITRE II.

Cependant Bélisaire s'acheminoit, en mendiant, vers un vieux château en ruine où sa famille l'attendoit. Il avoit défendu à son conducteur de le nommer sur la route; mais l'air de noblesse répandu sur son visage et dans toute sa personne, suffisoit pour intéresser. Arrivé le soir dans un village, son guide s'arrêta devant une maison qui, quoique simple, avoit quelque apparence.

Le maître du logis rentroit avec sa bêche à la main. Le port, les traits de ce vieillard fixèrent son attention. Il lui demanda ce qu'il étoit. Je suis un vieux soldat, répondit Bélisaire. Un soldat! dit le villageois; et voilà votre récompense! C'est le plus grand malheur d'un souverain, dit Bélisaire, de ne pouvoir payer tout le sang qu'on répand pour lui. Cette réponse émut le cœur du villageois; il offrit l'asile au vieillard.

Je vous présente, dit-il à sa femme, un brave homme, qui soutient courageusement la plus dure épreuve de la vertu. Mon camarade, ajouta-t-il, n'ayez pas de honte de l'état où vous êtes devant une famille qui connoît le malheur. Reposez-vous ; nous allons souper. En attendant, dites-moi, je vous prie, dans quelles guerres vous avez servi. J'ai fait la guerre d'Italie contre les Goths, dit Bélisaire, celle d'Asie contre les Perses, celle d'Afrique contre les Vandales et les Maures.

A ces derniers mots, le villageois ne put retenir un profond soupir. Ainsi, dit-il, vous avez fait toutes les campagnes de Bélisaire !—Nous ne nous sommes point quittés.—L'excellent homme! quelle égalité d'âme ! quelle droiture ! quelle élévation ! Est-il vivant ? car, dans ma solitude, il y a plus de vingt-cinq ans que je n'entends parler de rien.—Il est vivant.—Ah ! que le ciel bénisse et prolonge ses jours !—S'il vous entendoit, il seroit bien touché des vœux que vous faites pour lui.—Et comment dit-on qu'il est à la cour ? tout puissant ! adoré sans doute ?—Hélas ! vous savez que l'envie s'attache à la prospérité.—Ah!

que l'empereur se garde bien d'écouter les ennemis de ce grand homme. C'est le génie tutélaire et le vengeur de son empire. — Il est bien vieux!—N'importe ; il sera dans les conseils ce qu'il étoit dans les armées ; et sa sagesse, si on l'écoute, sera peut-être encore plus utile que ne l'a été sa valeur.—D'où vous est-il connu ? demanda Bélisaire attendri. Mettons-nous à table, dit le villageois, ce que vous demandez nous mèneroit trop loin.

Bélisaire ne douta point que son hôte ne fût quelque officier de ses armées qui avoit eu à se louer de lui. Celui-ci, pendant le souper, lui demanda des détails sur les guerres d'Italie et d'Orient, sans lui parler de celle d'Afrique. Bélisaire, par des réponses simples, le satisfit pleinement. Buvons, lui dit son hôte vers la fin du repas, buvons à la santé de votre général ; et puisse le ciel lui faire autant de bien qu'il m'a fait de mal en sa vie !—Lui ! reprit Bélisaire, il vous a fait du mal !—Il a fait son devoir, et je n'ai pas à m'en plaindre. Mais, mon ami, vous allez voir que j'ai dû apprendre à compatir au sort des malheureux. Puisque vous avez fait les campa-

gnes d'Afrique, vous avez vu le roi des Vandales, l'infortuné Gélimer, mené par Bélisaire en triomphe à Constantinople avec sa femme et ses enfants; c'est ce Gélimer qui vous donne l'asile, et avec qui vous avez soupé. Vous Gélimer! s'écria Bélisaire, et l'empereur ne vous a pas fait un état plus digne de vous! il l'avoit promis.—Il a tenu parole; il m'a offert des dignités;[3] mais je n'en ai pas voulu. Quand on a été roi et qu'on cesse de l'être, il n'y a de dédommagement que le repos et l'obscurité.—Vous Gélimer!—Oui! c'est moi-même qu'on assiégea, s'il vous en souvient, sur la montagne de *Papua*. J'y souffris des maux inouïs. L'hiver, la famine, le spectacle effroyable de tout un peuple réduit au désespoir et prêt à devorer ses enfants et ses femmes, l'infatigable vigilance du bon Pharas, qui, en m'assiégeant, ne cessoit de me conjurer d'avoir pitié de moi-même et des miens; enfin ma juste confiance en la vertu de votre général me firent lui rendre les armes. Avec quel air simple et modeste il me reçut! quels devoirs il me fit rendre! quels ménagements, quels respects il eut lui-même pour mon mal-

heur! Il y a bientôt six lustres que je vis dans cette solitude; il ne s'est pas écoulé un jour que je n'aie fait des vœux pour lui.

Je reconnois bien là, dit Bélisaire, cette philosophie qui, sur la montagne où vous aviez tant à souffrir, vous faisoit chanter vos malheurs, qui vous fit sourire avec dédain en paroissant devant Bélisaire, et qui, le jour de son triomphe, vous fit garder ce front inaltérable dont l'empereur fut étonné. Mon camarade, reprit Gélimer, la force et la foiblesse d'esprit tiennent beaucoup à la manière de voir les choses. Je ne me suis senti du courage et de la constance que du moment que j'ai regardé tout ceci comme un jeu du sort. J'ai été le plus voluptueux des rois de la terre; et du fond de mon palais, où je nageois dans les délices, des bras du luxe et de la mollesse, j'ai passé tout à coup dans les cavernes du Maure où, couché sur la paille, je vivois d'orge grossièrement pilé et à demicuit sous la cendre, réduit à un tel excès de misère, qu'un pain que l'ennemi m'envoya par pitié fut un présent inestimable. De là je tombai dans les fers et fut promené en triomphe.

Après cela, vous m'avouerez qu'il faut mourir de douleur ou s'élever au-dessus des caprices de la fortune.

Vous avez dans votre sagesse, lui dit Bélisaire, bien des motifs de consolation : mais je vous en promets un nouveau avant de nous séparer.

Chacun d'eux, après cet entretien, alla se livrer au sommeil.

Gélimer, dès le point du jour, avant d'aller cultiver son jardin, vint voir si le vieillard avoit bien reposé. Il le trouva debout, son bâton à la main, prêt à se remettre en voyage. Quoi! lui dit-il, vous ne voulez pas donner quelque jours à vos hôtes? Cela m'est impossible, répondit Bélisaire : j'ai une femme et une fille qui gémissent de mon absence. Adieu, ne faites point d'éclat sur ce qui me reste à vous dire : ce pauvre aveugle, ce vieux soldat, Bélisaire enfin, n'oubliera jamais l'accueil qu'il a reçu de vous.—Que dites-vous ? Qui! Bélisaire ?—C'est Bélisaire qui vous embrasse !—O juste ciel! s'écrioit Gélimer éperdu et hors de lui-même; Bélisaire dans sa vieillesse, Bélisaire aveugle est abandonné! On a fait,

pis, dit le vieillard: en le livrant à la pitié des hommes, on a commencé par lui crever les yeux. Ah! dit Gélimer, avec un cri de douleur et d'effroi, est-il possible? Et quels sont les monstres?...Les envieux, dit Bélisaire: ils m'ont accusé d'aspirer au trône; quand je ne pensois qu'au tombeau. On les a crus, on m'a mis dans les fers. Le peuple enfin s'est révolté et a demandé ma délivrance. Il a fallu céder au peuple; mais en me rendant la liberté, on m'a privé de la lumière.—Et Justinien l'avoit ordonné!—C'est là ce qui m'a été sensible. Vous savez avec quel zèle et quel amour je l'ai servi. Je l'aime encore, et je le plains d'être assiégé par des mechants qui déshonorent sa vieillesse. Mais toute ma constance m'a abandonné quand j'ai appris qu'il avoit lui-même prononcé l'arrêt. Ceux qui devoient l'exécuter n'en avoient pas le courage; mes bourreaux tomboient à mes pieds. C'en est fait, je n'ai plus, grâce au ciel, que quelques moments à être aveugle et pauvre. Daignez, dit Gélimer, les passer avec moi, ces derniers moments d'une si belle vie. Ce seroit pour moi, dit Bélisaire, une douce

consolation ; mais je me dois à ma famille, et je vais mourir dans ses bras. Adieu.

Gélimer l'embrassoit, l'arrosoit de ses larmes, et ne pouvoit se détacher de lui. Il fallut enfin le laisser partir ; et Gélimer le suivant des yeux : O prospérité ! disoit-il, ô prospérité ! qui peut donc se fier à toi ? Le héros, le juste, le sage Bélisaire !...Ah ! c'est pour le coup qu'il faut se croire heureux en bêchant son jardin. Et tout en disant ces mots, le roi des Vandales reprit sa bêche.

CHAPITRE III.

Bélisaire approchoit de l'asile où sa femme l'attendoit, lorsqu'un incident nouveau lui fit craindre d'en être éloigné pour jamais. Les peuples voisins de la Thrace ne cessoient d'y faire des courses ; un parti de Bulgares venoit d'y pénétrer, lorsque le bruit se répandit que Bélisaíre, privé de la vue, étoit sorti de sa prison, et qu'il s'en alloit, en mendiant, joindre sa famille exilée. Le prince des Bulgares sentit tout l'avantage d'avoir ce grand homme avec lui, ne doutant pas que, dans sa douleur, il ne saisît avidement tous les moyens de se venger. Il sut la route qu'il avoit prise ; il le fit suivre par quelques-uns des siens ; et, vers le déclin du jour, Bélisaire fut enlevé. Il fallut céder à la violence, et monter un coursier superbe qu'on avoit amené pour lui. Deux des Bulgares le conduisoient ; et l'un d'eux avoit pris

son jeune guide en croupe. Tu peux te fier à nous, lui dirent-lis. Le vaillant prince qui nous envoie honore tes vertus et plaint ton infortune. Et que veut-il de moi? demanda Bélisaire. Il veut, lui dirent les barbares, t'abreuver du sang de tes ennemis. Ah! qu'il me laisse sans vengeance, dit le vieillard, sa pitié m'est cruelle. Je ne veux que mourir en paix au sein de ma famille, et vous m'en éloignez. Où me conduisez-vous? Je suis épuisé de fatigue, et j'ai besoin de repos. Aussi vas-tu, lui dit-on, te reposer tout à ton aise, à moins que le maître du château voisin ne soit sur ses gardes, et ne soit le plus fort.

Ce château étoit la maison de plaisance d'un vieux courtisan appelé Bessas, qui, après avoir commandé dans Rome assiégée, et y avoir exercé les plus horribles concussions, s'étoit retiré avec dix mille talents.[4] Bélisaire avoit demandé qu'il fût puni selon les lois; mais, ayant pour lui à la cour tous ceux qui n'aiment pas qu'on examine de si près les choses, Bessas ne fut point poursuivi; et

il en étoit quitte pour vivre dans ses terres, au sein de l'opulence et de l'oisiveté.

Deux Bulgares qu'on avoit envoyés reconnoître les lieux, vinrent dire à leur chef que dans ce château ce n'étoient que festins et que réjouissances; qu'on n'y parloit que de l'infortune de Bélisaire; et que Bessas avoit voulu qu'on la célébrât par une fête comme une vengeance du ciel. Oh! le lâche! s'écrièrent les Bulgares; il n'aura pas longtemps à se réjouir de ton malheur.

Bessas, au moment de leur arrivée, étoit à table, environné de ses complaisans; et l'un d'eux, chantant ses louanges, disoit dans ses vers que le ciel avoit pris soin de le justifier, en condamnant son accusateur à ne voir jamais la lumière. Quel prodige plus éclatant, ajoutoit le flatteur, et quel triomphe pour l'innocence! Le ciel est juste, disoit Bessas, et tôt ou tard les méchants sont punis. Il disoit vrai. A l'instant même les Bulgares, l'épée à la main, entrent dans la cour du château, laissant quelques soldats autour de Bélisaire, et pénètrent avec des cris terribles jusqu'à la

salle du festin. Bessas pâlit, se trouble, s'épouvante; et comme lui tous ses convives sont frappés d'un mortel effroi. Au lieu de se mettre en défense, ils tombent à genoux et demandent la vie. On les saisit, on les fait traîner dans le lieu où étoit Bélisaire. Bessas à la clarté des flambeaux, voit à cheval un vieillard aveugle; il le reconnoît, il lui tend les bras, il lui crie grâce et pitié. Le vieillard attendri conjure les Bulgares de l'épargner lui et les siens. Point de grâce pour les méchants, lui répondit le chef: ce fut le signal du carnage; Bessas et ses convives furent tous égorgés. Aussitôt se faisant amener leurs valets, qui croyoient aller au supplice: Vivez, leur dit le même, et venez nous servir, car c'est nous qui sommes vos maîtres. Alors la troupe se mit à table, et fit asseoir Bélisaire à la place de Bessas.

Bélisaire ne cessoit d'admirer les révolutions de la fortune. Mais ce qui venoit d'arriver l'affligeoit. Compagnons, dit-il aux Bulgares, vous me donnez un chagrin mortel, en faisant couler autour de moi le sang de mes compatriotes. Bessas étoit un avare

inhumain : je l'ai vu dans Rome affamer le peuple, et vendre le pain au poids de l'or, sans pitié pour les malheureux qui n'avoient pas de quoi payer leur vie. Le ciel l'a puni ; je ne le plains que d'avoir mérité son sort. Mais ce carnage, fait en mon nom, est une tache pour ma gloire. Ou faites-moi mourir, ou daignez me promettre que rien de pareil n'arrivera tant que je serai parmi vous. Ils lui promirent de se borner au soin de leur propre défense ; mais le château de Bessas fut pillé, et après y avoir passé la nuit, les Bulgares, chargés de butin, se mirent en marche avec Bélisaire.

Leur général comblé de joie de le voir arriver dans son camp, vint au-devant de lui ; et le recevant dans ses bras : Viens, mon père, lui dit-il, viens voir si c'est nous qui sommes les barbares. Tout t'abandonne dans ta patrie ; mais tu trouveras parmi nous des amis et des vengeurs. En disant ces mots, il le conduisit par la main dans sa tente, l'invita à s'y reposer, et ordonna qu'autour de lui tout respectât son sommeil. Le soir, après un souper splendide, où le nom de Bélisaire fut

[redacted]

célébré par tous les chefs du camp barbare, le roi s'étant enfermé avec lui : Je n'ai pas besoin, lui dit-il, de te faire sentir l'atrocité de l'injure que tu as reçue. Le crime est horrible ; le châtiment doit l'être. C'est sous les ruines du trône et du palais de votre vieux tyran, sous les débris de sa ville embrasée, qu'il faut l'ensevelir avec tous ses complices. Sois mon guide, apprends-moi, magnanime vieillard, à les vaincre et à te venger. Ils ne t'ont pas ôté la lumière de l'âme, les yeux de la sagesse ; tu sais les moyens de les surprendre et de les forcer dans leurs murs. Reculons au-delà des mers les bornes de leur empire ; et si, dans celui que nous allons fonder, c'est peu pour toi du second rang, partage avec moi, j'y consens, tous les honneurs du rang suprême ; et que le tyran de Bysance, avant d'expirer sous nos coups, t'y voie encore une fois entrer sur un char de triomphe. Vous voulez donc, lui répondit Bélisaire, après un silence, qu'il ait eu raison de me faire crever les yeux? Il y a long-temps, seigneur, que Bélisaire a refusé des couronnes. Carthage et l'Italie m'en ont offert. J'étois

dans l'âge de l'ambition; je me voyois déjà persécuté; je n'en restai pas moins fidèle à mon prince et à ma patrie. Le même devoir qui me lioit, subsiste, et rien n'a pu m'en dégager. En donnant ma foi à l'empereur, j'espérois bien qu'il seroit juste: mais je ne me réservai, s'il ne l'étoit pas, ni le droit de me défendre, ni celui de me venger. N'attendez de moi contre lui ni révolte ni trahison. Et que vous serviroit-il de me rendre parjure? De quel secours vous seroit un vieillard privé de la lumière, et dont l'âme même a perdu sa force et son activité? Votre entreprise est au-dessus de moi, peut-être au-dessus de vous-même. Dans le relâchement des ressorts de l'empire, il vous paroît foible; il n'est que l'anguissant; et pour le relever, pour ranimer ses forces, il seroit peut-être à souhaiter pour lui qu'on entreprît ce que vous méditez. Cette ville, que vous croyez facile à surprendre, est pleine d'un peuple aguerri; et quels hommes encore il auroit à sa tête! Si le vieux Bélisaire est au rang des morts, Narsès est vivant; Narsès a pour rivaux de gloire Mundas, Hermès, Salomon, et tant

d'autres qui ne respirent que les combats. Non, croyez-moi, n'attendez que du temps la ruine de cet empire. Vous y ferez quelques ravages; mais c'est la guerre des brigands; et votre âme est digne de concevoir une ambition plus noble et plus juste: Justinien ne demande plus que des alliés et des amis; il n'est point de rois que ces titres ne doivent honorer, et il dépend de vous.... Non, reprit le Bulgare, je ne serai jamais l'ami ni l'allié d'un homme qui te doit tout, et qui t'a fait crever les yeux. Veux-tu régner avec moi, être l'âme de mes conseils et le génie de mes armées? Voilà de quoi il s'agit entre nous. Ma vie est en vos mains, dit Bélisaire; mais rien ne peut me détacher de mon souverain légitime; et si, dans l'état où je suis, je pouvois lui être utile, fût-ce contre vous-même, il seroit aussi sûr de moi que dans le temps de mes prospérités. Voilà une étrange vertu, dit le Bulgare. Malheur au peuple à qui elle paroît étrange! dit Bélisaire. Et ne voyez-vous pas qu'elle est le fondement de toute discipline; que nul homme, dans un état, n'est juge et vengeur de lui-

même ; et que, si chacun se rendoit arbitre dans sa propre cause, il y auroit autant de rebelles qu'il y auroit de mécontents ? Vous qui m'invitez à punir mon souverain d'avoir été injuste, donneriez-vous à vos soldats le droit que vous m'attribuez ? Le leur donner ! dit le Bulgare : ils l'ont sans que je le leur donne : mais c'est la crainte qui les retient. Et nous, seigneur, c'est la vertu, dit Bélisaire ; et tel est l'avantage des mœurs d'un peuple civilisé sur les mœurs d'un peuple qui ne l'est pas. Je vais vous parler avec la franchise d'un homme qui n'espere et qui ne craint plus rien. A quels sujets commandez-vous ? Leur seule ressource est la guerre ; et cette guerre où ils sont nourris leur fait négliger tous les biens de la paix, abandonner toutes les richesses du travail et de l'industrie, fouler aux pieds toutes les lois de la nature et de l'équité, et chercher dans la destruction une subsistance incertaine. Pensez avec effroi, seigneur, que, pour ravager nos campagnes, il faut laisser les vôtres sans laboureurs et sans moissons ; que, pour nourrir une portion de l'humanité, il faut en égorger une autre ;

et que votre peuple lui-même arrose de
sang les pays qu'il vient désoler. Eh c
la guerre, dit le Bulgare, n'est-elle pas
vous la même? Non, dit Bélisaire, et le
de nos armes, c'est la paix après la vict
et la félicité pour gage de la paix. I
aisé, dit le Bulgare, d'être généreux q
on est le plus fort. N'en parlons plus.
nore en toi, illustre et malheureux vieil
cette fidélité digne d'un autre prix. Re
près de moi cette nuit dans ma tente.
diras demain où tu veux que je te fasse
mener. Où l'on m'a pris, dit Bélisaire;
dormit tranquillement.

Le lendemain le roi des Bulgares, en
nant congé du héros, voulut le comble
présents. C'est la dépouille de ma p
que vous m'offrez, lui dit Bélisaire :
rougiriez pour moi de m'en voir revêtu.
n'accepta que de quoi se nourrir lui et
guide sur la route; et la même escorte l
mit où elle l'avoit rencontré.

CHAPITRE IV.

IL n'étoit plus qu'à douze milles du château où sa famille s'étoit retirée; mais, fatigué d'une longue course, il demanda à son jeune guide s'il ne voyoit pas devant lui quelque village où se reposer. J'en vois un, lui dit celui-ci; mais il est éloigné: faites-vous-y conduire. Non, dit le héros, je l'exposerois à être pillé par ces gens-là; et il renvoya son escorte.

Arrivé au village, il fut surpris d'entendre: *Le voilà, c'est lui, c'est lui-même*. Qu'est-ce? demanda-t-il. C'est toute une famille qui vient au-devant de vous, lui répondit son conducteur. Dans ce moment un vieillard s'avance. Seigneur, dit-il à Bélisaire en l'abordant, pouvons-nous savoir qui vous êtes? Vous voyez bien, répondit Bélisaire, que je suis un pauvre, et non pas un seigneur. Un

pauvre, hélas ! c'est ce qui nous confond, reprit le paysan, s'il est vrai, comme on nous l'a dit, que vous soyez Bélisaire. Mon ami, lui dit le héros, parlez plus bas ; et si ma misère vous touche, donnez-moi l'hospitalité. A peine il achevoit ces mots, qu'il se sentit embrasser les genoux ; mais il releva bien vite le bon homme, et se fit conduire sous son humble toit.

Mes enfants, dit le paysan à ses deux filles et à son fils, tombez aux pieds de ce héros. C'est lui qui nous a sauvés du ravage des Huns. Sans lui, le toit que nous habitons auroit été réduit en cendre ; sans lui, vous auriez vu votre pére égorgé et vos enfants menés en esclavage ; sans lui, mes filles, vous n'auriez peut-être jamais osé lever les yeux : vous lui devez plus que la vie. Respectez-le encore davantage dans l'état où vous le voyez; pleurez sur votre patrie.

Bélisaire, ému jusqu'au fond de l'âme d'entendre autour de lui cette famille reconnoissante le combler de bénédictions, ne répondoit à ces transports qu'en pressant tour à tour dans ses bras le père et les enfants. Seigneur,

lui dirent les deux femmes, recevez aussi dans votre sein ces deux innocents dont vous êtes le second père. Nous leur rapellerons sans cesse le bonheur qu'ils auront eu de baiser leur libérateur et de recevoir ses caresses. A ces mots, l'une et l'autre mère lui présenta son fils, le mit sur ses genoux ; et ces deux enfants, souriant au héros, et lui tendant leurs foibles mains, sembloient aussi lui rendre grâces. Ah ! dit Bélisaire à ces bonnes gens, me trouvez-vous encore à plaindre, et croyez-vous qu'il y ait au monde en ce moment un mortel plus heureux que moi ? Mais, dites-moi, qui m'a fait connoître ? Hier, lui dit le père de famille, un jeune seigneur nous demanda si nous n'avions pas vu passer un vieillard qu'il nous dépeignit. Nous lui répondîmes que non. Hé bien, nous dit-il, veillez à son passage, et dites-lui qu'un ami l'attend dans le lieu où il doit se rendre. Il manque de tout ; ayez soin, je vous prie, de pourvoir à tous ses besoins. A mon retour, je reconnoîtrai ce que vous aurez fait pour lui. Nous répondîmes que chacun de nous étoit occupé, ou du travail des champs, ou des soins du

[redacted]

ménage, et que nous n'avions pas le loisir de prendre garde aux passants. Quittez tout plutôt, nous dit-il, que de manquer de rendre à ce vieillard ce que vous lui devez. C'est votre défenseur, votre libérateur, c'est Bélisaire enfin que je vous recommande; et il nous conta vos malheurs. A ce nom, qui nous est si cher, jugez de notre impatience. Mon fils a veillé toute la nuit à attendre son général, car il a eu l'honneur de servir sous vos drapeaux quand vous avez délivré la Thrace; mes filles, dès le point du jour, ont été sur le seuil de la porte. A la fin nous vous possédons. Disposez de nous, de nos biens; ils sont à vous. Le jeune seigneur qui vous attend vous en offrira davantage, mais non pas de meilleur cœur que nous le peu que nous avons.

Tandis que le père lui tenoit ce langage, le fils, debout devant le héros, le regardoit d'un air pensif, les mains jointes, la tête baissée, la consternation, la pitié, et le respect sur le visage.

Mon ami, dit Bélisaire au vieillard, je vous rends grâce de votre bonne volonté. J'ai de

quoi me conduire jusqu'à mon asile. Mais dites-moi si vous êtes aussi heureux que bienfaisant. Votre fils a servi sous moi : je m'intéresse à lui. Est-il sage ? est-il laborieux ? est-il bon mari et bon père ? Il fait, répondit le vieillard attendri, ma consolation et ma joie. Il s'est retiré du service à la mort de son frère aîné, couvert de blessures honorables ; il me soulage dans mes travaux ; il est l'appui de ma vieillesse ; il a épousé la fille de mon ami ; le ciel a béni cette union. Il est vif, mais sa femme est douce. Ma fille, que voilà, n'est pas moins heureuse. Je lui ai donné un mari jeune, sage et homme de bien, qu'elle aime et dont elle est aimée. Tout cela travaille à l'envi et me fait de petits-neveux dans les quels je me vois revivre. J'approche de ma tombe avec moins de regret, en songeant qu'ils m'aimeront encore et qu'ils me béniront quand je ne serai plus. Ah ! mon ami, lui dit Bélisaire, que je vous porte envie ! J'avois deux fils, ma plus belle espérance ; je les ai vus mourir à mes côtés. Dans ma vieillesse, il ne me reste qu'une fille, hélas ! trop sensible pour son malheur et pour le mien. Mais le

ciel soit loué ! mes deux enfants sont m
en combattant pour la patrie. Ces derni
paroles du héros achevèrent de déchirer l'
du jeune nomme qui l'écoutoit.

On servit un repas champêtre : Bélisai
répandit la joie, en faisant sentir à ces bo
gens le prix de leur obscurité tranqu
C'est, disoit-il, l'état le plus heureux,
pourtant le moins envié, tant les vrais b
sont peu connus des hommes.

Pendant ce repas, le fils de la mai
muet, rêveur, préoccupé, avoit les yeux f
sur Bélisaire ; et plus il l'observoit, plus
air devenoit sombre et son regard farou
Voilà mon fils, disoit le vieux bon hon
qui se rappelle vos campagnes. Il vous
garde avec des yeux ardents. Il a d
peine, dit le héros, a reconnoître son gén
On a bien fait ce qu'on a pu, dit le j
homme, pour le rendre méconnoissable ;
ses soldats l'ont trop présent pour le mé
noître jamais.

Quand Bélisaire prit congé de ses hô
Mon général, lui dit le même, permettez
de vous accompagner à quelques pas c

Et dès qu'ils furent en chemin : Souffrez, lui dit-il, que votre guide nous devance, j'ai à vous parler sans témoin. Je suis indigné, mon général, du misérable état où l'on vous a réduit. C'est un exemple effroyable d'ingratitude et de l'âcheté. Il me fait prendre ma patrie en horreur ; et autant j'étois fier, autant je suis honteux d'avoir versé mon sang pour elle. Je hais les lieux où je suis né, et je regarde avec pitié les enfants que j'ai mis au monde. Hé ! mon ami, lui dit le héros, dans quel pays ne voit-on jamais les gens de bien victimes des méchants ? Non, dit le villageois, ceci n'a point d'exemple. Il y a dans votre malheur quelque chose d'inconcevable. Dites-moi quel en est l'auteur. J'ai une femme et des enfants ; mais je les recommande à Dieu et à mon père, et je vais arracher le cœur au traître qui. . . Ah ! mon enfant, s'écria Bélisaire, en le serrant dans ses bras, la pitié t'aveugle et t'égare. Moi, je ferois d'un brave homme un perfide ! d'un bon soldat, un assassin ! d'un père, d'un époux, d'un fils vertueux et sensible, un scélérat, un forcené ! C'est alors que je serois digne

de tous les maux que l'on m'a faits. Pour soulager ton père et nourrir tes enfans, tu as abandonné la défense de ta patrie ; et pour un vieillard expirant, à qui ton zèle est inutile, tu veux abandonner ton père et tes enfans ! Dis-moi, crois-tu qu'en me baignant dans le sang de mes ennemis, cela me rendît la jeunesse et la vue ? En serois-je moins malheureux, quand tu serois criminel ?—Non : mais du moins, dit le jeune homme, la mort terrible d'un méchant effraiera ceux qui lui ressemblent ; car je le prendrai, s'il le faut, au pied du trône ou des autels, et en lui enfonçant le poignard dans le sein, je crierai : *C'est Bélisaire que je venge.*—Et de quel droit me vengerois-tu ? dit le vieillard, d'un ton plus imposant. Est-ce moi qui te l'ai donné, ce droit que je n'ai pas moi-même ? Veux-tu l'usurper sur les lois ?— Qu'elles l'exercent, dit le jeune homme ; on s'en reposera sur elles. Mais, puisqu'elles abandonnent l'homme innocent et vertueux, qu'elles ménagent le coupable, et laissent le crime impuni, il faut les abjurer ; il faut rompre avec elles, et rentrer dans nos premiers

droits.—Mom ami, reprit Bélisaire, voilà l'excuse des brigands. Un homme juste, un honnête homme gémit de voir les lois fléchir; mais il gémiroit encore plus de les voir violer avec pleine licence. Leur foiblesse est un mal, mais un mal passager; leur destruction seroit une calamité durable. Tu veux effrayer les méchants, et tu vas leur donner l'exemple! Ah! bon jeune homme, veux-tu rendre odieux le noble sentiment que j'ai su t'inspirer? Feras-tu détester cette pitié si tendre? Au nom de la vertu que tu chéris, je te conjure de ne pas la déshonorer. Qu'il ne soit pas dit que son zèle ait armé et conduit la main d'un furieux.

Si c'étoit moi, dit le soldat, qu'on eût traité si cruellement, je me sentirois peut-être le courage de le souffrir; mais un grand homme! mais Bélisaire! .... Non, je ne puis le pardonner.—Je le pardonne bien, moi, dit le héros. Quel autre intérêt que le mien peut t'animer à ma vengeance? Et si j'y renonce, est-ce à toi d'aller plus loin que je ne veux? Apprends que si j'avois voulu laver dans le sang mon injure, des peuples se seroient ar-

més pour servir mon ressentiment. J
à ma destinée ; imite-moi : ne crois pa
voir mieux que Bélisaire ce qui est ho
et légitime ; et si tu te sens le coura
braver la mort, garde cette vertu pour
au besoin ton prince et ton pays.

A ces mots, l'ardeur du jeune homme
ba comme étouffée par l'étonnement et
miration. Pardonnez-moi, lui dit-il,
général, un emportement dont je r
L'excès de vos malheurs a révolté mon
En condamnant mon zèle, vous devez
cuser.—Je fais plus, reprit Bélisaire, je
time, comme l'effet d'une âme fo
généreuse. Permets-moi de le diriger.
famille a besoin de toi ; je veux que tu
pour elle. Mais c'est à tes enfans qu'i
recommander les ennemis de Bélisa
Nommez-les moi, dit le jeune homme
ardeur ; je vous réponds que mes enfa
haïront dès le berceau.—Mes ennemi
le héros, sont les Scythes, les Huns, les
gares, les Esclavons, les Perses, tou
ennemis de l'état.---Homme étonnant
cria le villageois, en se prosternant

pieds.---Adieu, mon ami, lui dit Bélisaire en l'embrassant : il y a des maux inévitables, et tout ce que peut l'homme juste, c'est de ne pas mériter les siens. Si jamais l'abus du pouvoir, l'oubli des lois, la prospérité des méchans t'irrite, pense à Bélisaire. Adieu.

CHAPITRE V.

SA constance alloit être mise à une épr
bien plus pénible, et il est temps de di
qui s'étoit passé depuis son emprisonnen

La nuit qu'il fut enlevé et traîné dan
fers, comme un criminel d'état, l'épouv
et la désolation se répandirent dans son
lais. Le réveil d'Antonine sa femm
d'Eudoxe sa fille unique, fut le tableau le
touchant de la douleur et de l'effroi. A
nine enfin, revenue de son égarement, e
rappelant les bontés dont l'honoroit l'imp
trice, se reprocha comme une foibless
frayeur qu'elle avoit montrée. Admise
familiarité la plus intime de Théodore, c
pagne de tous ses plaisirs, elle étoit sûr
son appui, ou plutôt elle croyoit l'être.
se rendit donc à son lever; et en présenc
toute la cour: Madame, lui dit-elle, e

jetant à ses genoux, si Bélisaire a eu plus d'une fois le bonheur de sauver l'empire, il demande pour récompense que le crime qu'on lui impute lui soit déclaré hautement, et qu'on oblige ses ennemis à l'accuser en face, au tribunal de l'empereur. La liberté de les confondre est la seule grâce qui soit digne de lui. Théodore lui fit signe de se lever, et lui répondit, avec un front de glace: Si Bélisaire est innocent, il n'a rien à craindre; s'il est coupable, il connoît assez la clémence de son maître, pour savoir comment le fléchir. Allez, madame, je n'oublierai point que vous avez eu part à mes bontés. Ce froid accueil, ce congé brusque avait accablé Antonine: pâle et tremblante, elle s'éloigna sans que personne osât lever les yeux sur elle; et Barsamès, qu'elle rencontra, passoit lui-même sans la voir, si elle ne l'eût abordé. C'étoit l'intendant des finances, le favori de Théodore. Antonine le supplia de vouloir bien lui dire quel étoit le crime dont on accusoit Bélisaire. Moi, Madame! lui dit-il; je ne sais rien, je ne puis rien, je ne me mêle de rien, que de mon devoir. Si chacun en

faisoit autant, tout le monde seroit tranquille.

Ah! le complot est formé, dit-elle, et Bélisaire est perdu. Plus loin elle rencontra un homme qui lui devoit sa fortune, et qui la veille lui étoit tout dévoué. Elle veut lui parler; mais, sans daigner l'entendre: Je sais vos malheurs, lui dit-il, et j'en suis désolé; mais, pardon: j'ai une grâce à solliciter; je n'ai pas un moment à perdre. Adieu, madame, personne au monde ne vous est plus attaché que moi. Elle alla retrouver sa fille; et une heure après on lui annonça qu'il falloit sortir de la ville, et se rendre à ce vieux château qui fut marqué pour leur exil.

La vue de ce château solitaire et ruiné, où Antonine se voyoit comme ensevelie, acheva de la désoler. Elle y tomba malade en arrivant, et l'âme sensible d'Eudoxe fut déchirée entre un père accusé, détenu dans les fers, livré en proie à ses ennemis, et une mère dont la vie, empoisonnée par le chagrin, n'annonçoit plus qu'une mort lente. Les jours, les plus beaux jours de cette aimable fille étoient remplis par les tendres soins qu'elle rendoit à sa

mère ; ses nuits se passoient dans les larmes ; et les moments que la nature en déroboit à la douleur pour les donner au sommeil étoient troublés par d'effroyables songes. L'image de son père au fond d'un cachot, courbé sous le poids de ses fers, la poursuivoit sans cesse ; et les funestes pressentiments de sa mère redoubloient encore sa frayeur.

La connoissance profonde et terrible qu'Antonine avoit de la cour lui faisoit voir la haîne et la rage déchaînées contre son époux. Quel triomphe, disoit-elle, pour tous ces lâches envieux, que, depuis tant d'années, le bonheur d'un homme vertueux humilie et tourmente ! quel triomphe pour eux de le voir accablé ! Je me peins le sourire de la malignité, l'air mystérieux de la calomnie, qui feint de ne pas dire tout ce qu'elle sait et semble vouloir ménager l'infortuné qu'elle assassine. Ces vils flatteurs, ces complaisants si bas, je les vois tous, je les entends insulter à notre ruine. O ma fille ! dans ton malheur tu as du moins la consolation de n'avoir point de reproche à te faire ; et moi j'ai à rougir de mon bonheur passé, plus que de mes calami-

tés présentes. Les sages leçons de ton père m'importunoient : il avoit beau me recommander de fuir les pièges de la cour, de mettre ma gloire et ma dignité dans des mœurs simples et modestes, de chercher la paix et le bonheur dans l'intérieur de ma maison, et de renoncer à un esclavage dont la honte seroit le prix ; j'appelois humeur sa triste prévoyance, je m'en plaignois à ses ennemis. Quel égarement ! quel affreux retour ! C'est un coup de foudre qui m'éclaire ; je ne vois l'abîme qu'en y tombant. Si tu savois, ma fille, avec quelle froideur l'impératrice m'a renvoyée, elle à qui mon âme étoit asservie, elle dont les fantaisies étoient mes seules volontés ? Et cette cour, qui la veille me sourioit d'un air si complaisant !.... Ames cruelles et perfides !...Aucun, dès qu'on m'a vue sortir les yeux baissés et pleins de larmes, aucun n'a daigné m'aborder. Le malheur est pour eux comme une peste qui les fait reculer d'effroi.

Telles étoient les réflexions de cette femme, que sa chute, en la détrompant de la cour, n'en avoit pas détachée, et qui aimoit encore ce qu'elle méprisoit.

Un an écoulé, rien ne transpiroit du procès de Bélisaire. On avoit découvert une conspiration ; on l'accusoit de l'avoir tramée ; et la voix de ses ennemis, qu'on appeloit la voix publique, le chargeoit de cet attentat. Les chefs obstinés au silence avoient péri dans les supplices sans nommer l'auteur du complot ; c'étoit la seule présomption que l'on eût contre Bélisaire : aussi, manque de preuve, le laissoit-on languir ; et l'on espéroit que sa mort dispenseroit de le convaincre. Cependant ceux de ses vieux soldats qui étoient répandus parmi le peuple redemandoient leur général, et répondoient de son innocence. Ils soulevèrent la multitude et menacèrent de forcer les prisons, s'il n'étoit mis en liberté. Ce soulèvement irrita l'empereur ; et Théodore ayant saisi l'instant où la colère le rendoit injuste : Eh bien, dit-elle, qu'on le leur rende, mais hors d'état de les commander. Ce conseil affreux prévalut : ce fut l'arrêt de Bélisaire.

Dès que le peuple le vit sortir de sa prison les yeux crevés, ce ne fut qu'un cri de douleur et de rage. Mais Bélisaire l'apaisa. Mes

enfants, leur dit-il, l'empereur a été tro
tout homme est sujet à l'être : il faut le
dre et le servir. Mon innocence est l
bien qui me reste ; laissez-la-moi. Vot
volte ne me rendrait point ce qui me co
de cette perte. Ces mots calmèrent les es
Le peuple offrit à Bélisaire tout ce qu'i
sédoit ; Bélisaire lui rendit grâce. Do
moi seulement, dit-il, un de vos enfants
me conduire où ma famille m'attend.

Son aventure avec les Bulgares l'ayai
tourné de sa route, Tibère l'avoit dev
Le bruit d'un char dans la cour du ch
avoit fait tressaillir Antonine et Eudoxe :
ci avoit accouru, le cœur saisi et palpi
mais, hélas ! au lieu de son père, ne v
qu'un jeune inconnu, elle retourne ve
mère. Ce n'est pas lui, dit-elle en soup

Un vieux domestique de la maison, a
Anselme, ayant abordé Tibère, Tibère l
mande si ce n'est point là que Bélisai
retiré. C'est ici que sa femme et sa fill
tendent, répondit le fidèle Anselme, mai
espérance est tous les jours trompée.
plût au ciel moi-même être à sa place,

savoir en liberté! Il est en liberté, lui dit Tibère; il vient, vous l'allez bientôt voir; il devroit même être arrivé.—Ah! venez donc, venez donner cette bonne nouvelle à sa famille. Je vais vous annoncer. Madame, s'écria-t-il en courant vers Antonine, réjouissez-vous. Mon bon maître est vivant; il est libre; il vous est rendu. Un jeune homme est là qui l'assure, et qui croyoit le trouver ici. A ces mots, toutes les forces d'Antonine se ranimèrent. Où est-il cet étranger, ce mortel généreux qui s'intéresse à nos malheurs? Qu'il vienne, ah! qu'il vienne, dit-elle; non, plus de malheurs, s'écria Eudoxe, en se jetant sur le lit de sa mère, et en la pressant dans ses bras. Mon père est vivant; il est en liberté; nous l'allons revoir. Ah! ma mère! oublions nos peines! Le ciel nous aime; il nous réunit.

Me rendez-vous la vie, demanda Antonine à Tibère? Est-il bien vrai que mon époux triomphe de ses ennemis? Le jeune homme, pénétré de douleur de n'avoir à leur donner qu'une fausse joie, répondit qu'en effet Bélisaire étoit libre, qu'il l'avoit vu, qu'il lui avoit

parlé; et que, le croyant rendu auprès de sa famille, il venoit lui offrir les services d'un bon voisin.

Eudoxe, qui avoit les yeux attachés sur Tibère, fut frappée de l'air de tristesse qu'il tâchoit de dissimuler. Vous portez, lui dit-elle, dans notre exil la plus douce consolation; et, loin de jouir du bien que vous nous faites, vous semblez renfermer quelque chagrin profond! Est-ce notre misère qui vous afflige? Ah! que mon père arrive, qu'il rende la santé à cette moitié de lui-même; et vous verrez si l'on a besoin de richesses pour être heureux.

La nature dans ces moments est si touchante par elle-même, qu'Eudoxe n'eut besoin que de ses sentiments pour attendrir et pour charmer Tibère. Il ne vit point si elle étoit belle; il ne vit qu'une fille vertueuse et tendre, que son courage, sa piété, son amour pour son père élevoient au-dessus du malheur. Ne prenez point, madame, lui dit-il, ce sentiment que je ne puis cacher, pour une pitié offensante. Dans quelque état que Bélisaire et sa famille soient réduits, leur infortune même

sera digne d'envie. Que parlez-vous d'infortune? reprit la mère. Si on a rendu à mon époux la liberté, on a reconnu son innocence; il faut donc qu'il soit rétabli dans ses honneurs et dans ses biens.

Madame, lui dit Tibère, ce seroit vous préparer une surprise trop cruelle que de vous flatter sur sa situation. Il n'a dû sa délivrance qu'à l'amour du peuple. C'est à la crainte d'un soulèvement qu'on a cédé; mais en y cédant, on a renvoyé Bélisaire aussi malheureux qu'il étoit possible.

N'importe, ma mère, il est vivant, reprit la sensible Eudoxe; et pourvu qu'on nous laisse ici un peu de terre à cultiver, nous ne serons pas plus à plaindre que tous ces villageois que je vois dans les champs. O ciel! la fille de Bélisaire, s'écria le jeune homme, seroit réduite à cet indigne état! Indigne! et pourquoi! lui dit-elle. Il n'étoit pas indigne des héros de Rome vertueuse et libre. Bélisaire ne rougira point d'être l'égal de Régulus. Ma mère et moi, depuis notre exil, nous avons appris les détails et les petits travaux du ménage; mon illustre père sera revêtu d'un habit filé de ma main.

Tibère ne pouvoit retenir ses larmes, en voyant la joie vertueuse et pure qui remplissoit le cœur de cette aimable fille. Hélas ! disoit-il en lui-même, quel coup terrible va la tirer de cette douce illusion ! et, les yeux baissés, il restoit devant elle dans le silence de la douleur.

CHAPITRE VI.

Bélisaire en ce moment même entroit dans la cour du château. Le fidèle Anselme le voit, s'avance, reconnoît son maître, et, transporté de joie, court au-devant de lui. Mais tout-à-coup s'apercevant qu'il est aveugle : O ciel ! dit-il, ô mon bon maître ! est-ce pour vous revoir dans cet état que le pauvre Anselme a vécu ? A ces paroles entrecoupées de sanglots, Bélisaire reconnoît Anselme, qui, prosterné, embrasse ses genoux. Il le relève ; il l'exhorte à modérer sa douleur, et se fait conduire vers sa femme et sa fille.

Eudoxe en le voyant ne fait qu'un cri, et tombe évanouie. Antonine, qu'une fièvre lente consumoit, comme je l'ai dit, fut tout à coup saisie du plus violent transport. Elle s'élance de son lit avec les forces que donnent

la rage, et s'arrachant des bras de Tibère et de la femme qui la gardoit, elle veut se précipiter. Eudoxe, ranimée à la voix de sa mère, accourt, la saisit et l'embrasse: Ma mère, ditelle, ah! ma mère, ayez pitié de moi. Laissez-moi mourir, s'écrioit cette femme égarée. Je ne vivrois que pour le venger, que pour leur aller arracher le cœur. Les monstres! voilà sa récompense! Sans lui, vingt fois ils auroient été ensevelis sous les cendres de leurs palais. Son crime est d'avoir prolongé leur odieuse tyrannie... Il en est puni; les peuples sont vengés... Quelle férocité! quelle horrible bassesse!... Leur appui! leur libérateur!... Cour atroce! conseil de tigres!... O ciel! est-ce ainsi que tu es juste? Vois qui tu permets qu'on opprime; vois qui tu laisses prospérer.

Antonine, dans ses transports, tantôt s'arrachoit les cheveux et se déchiroit le visage; tantôt, ouvrant ses bras tremblants, elle couroit vers son époux, le pressoit sur son sein, l'inondoit de ses larmes; et tantôt repoussant sa fille avec effroi: Meurs, lui disoit-elle; il

n'y a dans la vie de succès que pour les méchants, de bonheur que pour les infâmes.

De cet accès elle tomba dans un abattement mortel, et ces violents efforts de la nature ayant achevé de l'affoiblir, elle expira quelques heures après.

Un vieillard aveugle, une femme morte, une fille au désespoir, des larmes, des cris, des gémissements, et, pour comble de maux, l'abandon, la solitude et l'indigence, tel est l'état où la fortune présente aux yeux de Tibère une maison trente ans comblée de gloire et de prospérité! Ah! dit-il, en se rappelant les paroles d'un sage, voilà donc le spectacle auquel Dieu se complaît, l'homme juste luttant contre l'adversité et la domptant par son courage.

Bélisaire laissa un libre cours à la douleur de sa fille, et lui-même s'abandonna à toute son affliction; mais, après avoir payé à la nature le tribut d'une âme sensible, il se releva de son accablement avec la force d'un héros.

Eudoxe étouffoit ses sanglots, de peur de redoubler la douleur de son père. Mais le

vieillard, qui l'embrassoit, se sentoit baigné de ses pleurs. Tu te désoles, lui dit-il, ma fille, de ce qui doit nous affermir et nous élever au-dessus des disgrâces. Après avoir expié les erreurs de sa vie, ta mère jouit d'une éternelle paix; et c'est elle à présent qui nous plaint d'être obligés de lui survivre. Cette froide immobilité où elle laisse sa dépouille annonce le calme où elle est plongée. Vois comme tous les maux d'ici-bas sont vains; un souffle, un instant les dissipe. La cour et l'empire ont disparu aux yeux de ta mère; et, du sein de son Dieu, elle ne voit ce monde que comme un point dans l'immensité. Voilà ce qui fait, dans le malheur, la consolation et la force du sage.—Ah! donnez-moi cette force que la nature me refuse pour résister à tant de maux. J'aurois supporté la misère; mais voir une mère adorée mourir de douleur dans mes bras! vous voir, mon père, dans l'horrible état où la cruauté des hommes vous a mis!... Ma fille, lui dit le héros, en me privant des yeux, ils n'ont fait que ce que la vieillesse ou la mort alloit faire; et quant à ma fortune, tu en aurois mal joui,

si tu ne sais pas t'en passer. Ah! le ciel m'est témoin, dit-elle, que ce n'est pas sa perte qui m'afflige Ne t'afflige donc plus de rien, lui dit son père; et de sa main il essuya ses pleurs.

Bélisaire, instruit qu'un jeune inconnu attendoit le moment de lui parler, le fit venir, et lui demanda ce qui l'amenoit. Ce n'est pas le moment, lui dit Tibère, de vous offrir des consolations. Illustre et malheureux vieillard, je respecte votre douleur, je la partage, et je demande au ciel qu'il me permette de l'adoucir. Jusque-là je n'ai qu'à mêler mes larmes à celles que je vous vois répandre.

Bientôt vint le moment de rendre à Antonine les devoirs de la sépulture; et Bélisaire, appuyé sur sa fille, accompagna le corps de sa femme au tombeau. La douleur du héros étoit celle d'un sage: elle étoit profonde, mais sans éclat, et soutenue de majesté. Sur son visage étoit peint le deuil, mais un deuil silencieux et grave. Son front élevé, sans défier le sort, sembloit s'exposer à ses coups.

Tibère lui-même assista à cette triste cérémonie. Il fut témoin des regrets touchants

qu'Eudoxe donnoit à sa mère, et il en revint pénétré.

Bélisaire alors s'adressant à lui : Brave jeune homme, lui dit-il, c'est vous je le vois, qui avez pris soin de me recommander sur la route ; apprenez-moi qui vous êtes, et ce qui peut m'attirer cet empressement généreux. Je m'appelle Tibère, répondit le jeune homme ; j'ai servi sous Narsès en Italie ; j'ai fait depuis la guerre de Colchide. Je suis l'un de ces chasseurs à qui vous avez demandé l'asile, et dont vous avez si bien réprimé l'imprudence. Je n'ai pas eu de paix avec moi-même que je ne sois venu vous demander pardon, et une grâce encore plus chère. Je suis riche : c'est un malheur peut-être ; mais si vous vouliez, ce seroit un bien. J'ai près d'ici une maison de campagne ; et toute mon ambition seroit de la consacrer, en en faisant l'asile d'un héros. Ma tendre vénération pour vous est un titre si simple, que je n'oserois m'en prévaloir : il suffit d'aimer la patrie pour partager la disgrâce de Bélisaire, et pour chercher à l'adoucir. Mais un intérêt digne de vous toucher, c'est le mien, c'est celui d'un jeune homme

qui désire passionnément d'être admis dans l'intimité d'un héros, et de puiser dans son âme, comme à la source de la sagesse, de la gloire et de la vertu.

Vous honorez trop ma vieillesse, lui répondit Bélisaire; mais je reconnois une belle âme à la sensibilité que vous témoignez pour le malheur. Dans ce moment je désire d'être seul avec moi-même : mon âme ébranlée a besoin de se raffermir en silence. Mais, pour l'avenir, j'accepte une partie de ce que vous me proposez, le plaisir de vivre en bons voisins et de communiquer ensemble. J'aime la jeunesse : l'âme encore neuve dans cet âge heureux est susceptible des impressions du bien; elle s'enflamme et s'élève au grand; et rien encore ne la retient captive. Venez me voir, je serai bien aise de converser avec vous.

Si vous me croyez digne de ce commerce, reprit Tibère, pourquoi ne le serois-je pas de vous posséder tout-à-fait? Mes aïeux seront honorés de voir leur héritage devenir votre bien, et leur demeure votre asile. Vous y serez révéré, servi avec un saint respect par tout ce qui m'environne; et c'est à mon ex-

emple qu'on s'empressera de remplir ce pieux devoir.

Jeune homme, lui dit Bélisaire, vous êtes bon ; mais ne faisons point d'imprudence. Dites-moi, car il y a dix ans que je vis éloigné du monde, quel est l'état de votre père, et quelles vues il a sur vous. Nous sommes issus, lui dit Tibère, de l'une de ces familles que Constantin appela de Rome et qu'il combla de bienfaits. Mon père a servi sous le règne de Justin avec assez de distinction. Il étoit estimé et chéri de son maître. Sous le nouveau règne, on obtint sur lui des préférences qu'il croyoit injustes ; il se retira ; il s'en est repenti : et il a pour moi l'ambition qu'il n'eut pas assez pour lui-même. Il suffit, lui dit Bélisaire ; je ne veux mettre aucun obstacle à l'avancement de son fils. En suivant le mouvement de votre cœur, vous ne sentez que le plaisir d'être généreux ; et en effet c'est une douce chose. Mais je vois pour vous le danger de vous envelopper dans la disgrâce d'un proscrit. Mon ami, que la cour ait raison, ou qu'elle ait tort, elle ne revient pas. Elle oublie un coupable qu'elle a puni ; mais elle

hait toujours un innocent qu'elle a sacrifié; car son nom seul est un reproche, et son existence pèse, comme un remords, à ses persécuteurs.

Je me charge, dit le jeune homme, de justifier ma conduite. L'empereur a pu se laisser tromper; mais il suffira qu'on l'éclaire.

Il ne faut pas même y penser, dit le héros; le mal est fait: puisse-t-il l'oublier pour le repos de sa vieillesse!

Eh bien donc, insista Tibère, soyez encore plus généreux, épargnez-lui le reproche éternel de vous avoir laissé languir dans la misère. L'indigne état où je vous vois est un spectacle déshonorant pour l'humanité, honteux pour le trône, révoltant pour les gens de bien, décourageant pour vos pareils.

Ceux qu'il découragera, reprit Bélisaire, ne seront point mes pareils. Je crois au surplus, comme vous, que mon état peut inspirer l'indignation avec la pitié. Un pauvre aveugle ne fait point d'ombrage et peut faire compassion. Aussi mon dessein est-il de me cacher; et si je me suis fait connoître à vos compagnons, c'est un mouvement d'impatience con-

tre de jeunes étourdis qui m'a fait commettre cette imprudence. Ce sera la dernière de ma vie ; et mon asile sera mon tombeau Adieu. L'empereur peut ne pas savoir que les Bulgares sont dans la Thrace ; ne négligez pas de l'en faire avertir.

Le jeune homme se retira bien affligé de n'avoir pas mieux réussi ; et il rendit à l'empereur ce que lui avoit dit Bélisaire. Justinien fit marcher quelques troupes ; et peu de jours après on l'assura que les Bulgares avoient été chassés. A présent, dit-il à Tibère, nous pouvons aller sans danger voir ce malheureux vieillard. Je passerai pour votre père, et vous aurez soin de ne rien dire qui puisse le désabuser. Une maison de plaisance, à moitié chemin de la retraite de Bélisaire, fut le lieu où l'empereur, se dérobant aux yeux de sa cour, alla le voir le lendemain.

CHAPITRE VII.

---

rLA donc où habite celui qui m'a rendu
: de fois vainqueur ! dit Justinien en avan-
t sous un vieux portique en ruine. Béli-
e, à leur arrivée, se leva pour les recevoir.
npereur, en voyant ce vieillard vénérable
s l'état où on l'avoit mis, fut pénétré de honte
e remords. Il jeta un cri de douleur, et,
puyant sur Tibère, il se couvrit les yeux
: ses mains, comme indigne de voir le
: que Bélisaire ne voyoit plus. . Quel cri
is-je d'entendre ? demanda le vieillard.
it mon père que je vous amène, dit Ti-
:, et que votre malheur touche sensible-
it. Où est-il ? reprit Bélisaire en tendant
mains. Qu'il approche, et que je l'em-
ise ; car il a un fils vertueux. Justinien
obligé de recevoir les embrassements de

Bélisaire; et se sentant pressé contre son sein, il fut si violemment ému, qu'il ne put retenir ses sanglots et ses larmes. Modérez, lut dit le héros, cet excès de compassion: je ne suis peut-être pas aussi malheureux qu'il vous semble. Parlons de vous et de ce jeune homme, qui vous donnera de la consolation dans vos vieux ans. Oui, dit l'empereur, en s'interrompant à chaque mot, oui.... si vous daignez me permettre.. .qu'il vienne recueillir le fruit de vos leçons. Et que lui apprendrois-je, dit le vieillard, qu'un père sage et homme de bien n'ait pu lui apprendre avant moi? Ce que peut-être je connois le moins, dit l'empereur, c'est la cour, c'est le pays où il doit vivre, et depuis long-temps j'ai si peu communiqué avec des hommes, que le monde est pour moi presque aussi nouveau que pour lui. Mais vous qui avez vu les choses sous tant de faces diverses, de quel secours ne lui serez-vous pas, si vous voulez bien l'éclairer! S'il vouloit apprendre à fixer la fortune, dit Bélisaire, il s'adresseroit mal, comme vous voyez; mais s'il ne veut être qu'un homme de bien, à ses périls et risques, je puis lui être de

quelque inutilé. Il est bien né, c'est l'essentiel. Il est vrai, dit Justinien, que sa noblesse est ancienne.—Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire; mais cela même est un avantage, pourvu qu'on n'en abuse pas. Savez-vous, jeune homme, poursuivit Bélisaire, ce que c'est que la noblesse ? Ce sont des avances que la patrie vous fait, sur la parole de vos ancêtres, en attendant que vous soyez en état de faire honneur à vos garants. Et ces avances, dit l'empereur, sont quelquefois bien hasardées. N'importe, reprit le vieillard, ce n'en est pas moins une très-belle institution. Je crois voir, lorsqu'un enfant de noble origine vient au monde, foible, nu, indigent, imbécile, comme le fils d'un laboureur, je crois voir la patrie qui va le recevoir, et qui lui dit : Enfant, je vous salue, vous qui me serez dévoué, vous qui serez vaillant, généreux, magnanime comme vos pères. Ils vous ont laissé leur exemple ; j'y joins leurs titres et leur rang, double raison pour vous d'acquérir leurs vertus. Avouez, continua le vieillard, que parmi les actes les plus solemnels il n'y a rien de plus magnifique. Cela l'est trop, dit Justinien. Quand

on veut élever les âmes, dit Bélisaire, il faut en agir grandement. Et puis croyez-vous qu'il n'y ait pas de l'économie dans cette magnificence ? Ah ! quand elle ne produiroit que deux ou trois grands hommes par génération, l'état n'auroit pas à se plaindre : il seroit bien dédommagé. Mon ami, dit-il au jeune homme, il faut que vous soyez un de ceux qui le dédommagent. Là, s'adressant à l'empereur : Vous m'avez permis, lui dit-il, de lui parler en père ? Ah ! je vous en conjure, lui dit Justinien. Eh bien ! mon fils, commencez donc par vous persuader que la noblesse est comme la flamme qui se communique, mais qui s'éteint dès qu'elle manque d'aliment. Souvenez-vous de votre naissance, puisqu'elle impose des devoirs ; souvenez-vous de vos aïeux, puisqu'ils sont pour vous des exemples ; mais gardez-vous de croire que la nature vous ait transmis leur gloire comme un héritage dont vous n'ayez plus qu'à jouir ; gardez-vous de cet orgueil impatient et jaloux, qui, sur la foi d'un nom, prétend que tout lui cède, et s'indigne des préférences que le mérite obtient sur lui. Comme l'ambition a un faux air de

noblesse, elle se glisse aisément dans le cœur d'un homme bien né ; mais cette passion, dans ses excès, a sa bassesse tout comme une autre. Elle se croit haute, parce qu'elle range au-dessous d'elle tous les devoirs de l'honnête homme ; et si vous voulez savoir ce qu'elle en fait, regardez un oiseau de proie planer le matin sur la campagne, et choisir d'un œil avide, entre mille animaux tremblants, celui dont il lui plaira faire sa pâture : c'est ainsi que l'ambition délibère à son réveil, pour savoir de quelle vertu elle fera sa victime. Ah ! mon ami, la personnalité, ce sentiment si naturel, devient atroce dans un homme public, sitôt qu'elle est passionnée. J'ai vu des hommes qui, pour s'avancer, auroient jeté au hasard le salut d'une armée et le sort d'un empire. Envieux des succès qui ne leur sont pas dus, ils ont toujours peur qu'on ne leur enlève l'honneur d'une action d'éclat : s'ils osoient même, ils feroient échouer celles dont ils n'ont pas la gloire : le bien public est un malheur pour eux, s'il ne leur est pas attribué. Voilà l'espèce d'hommes la plus dangereuse, soit dans les conseils, soit dans les armées.

L'homme de bien fait son devoir sans regarder autour de lui. Dieu et son âme sont des témoins dont il va mériter l'aveu. Une bonne volonté franche, un courage délibéré, un zèle prompt à concourir au bien ; voilà les signes d'une grande âme. L'envie, la vanité, l'orgueil, tout cela est petit et lâche. C'est peu même de ne pas prétendre à ce que vous ne méritez pas ; il faut savoir renoncer d'avance à ce que vous mériterez ; il faut supposer votre souverain sujet à se tromper, car il est homme ; regarder comme très-possible que votre patrie et votre siècle vous jugent aussi mal que lui, et que l'avenir ne soit pas plus juste. Alors il faut vous consulter, et vous demander à vous-même : Si j'étois réduit au sort de Bélisaire, m'en consolerois-je avec mon innocence et le souvenir d'avoir fait mon devoir ? Si vous n'avez pas cette résolution bien décidée et bien affermie, vivez obscur, vous n'avez pas de quoi soutenir votre nom.

Ah ! c'est trop exiger des hommes, reprit Justinien avec un profond soupir ; et votre exemple est effrayant. Il est effrayant au premier coup-d'œil, dit le vieillard, mais beau-

coup moins quand on y pense. Car enfin supposons que la guerre, la maladie ou la vieillesse m'eût privé de la vue ; ce seroit un accident tout naturel, dont vous ne seriez point frappé. Hé quoi ! les vices de l'humanité ne sont-ils pas dans l'ordre des choses, comme la peste qui a désolé l'empire ? Qu'importe l'instrument que la nature emploie à nous détruire ? La colère d'un empereur, la flèche d'un ennemi, un grain de sable, tout est égal. En s'exposant sur la scène du monde, il faut s'attendre à ses révolutions. Vous-même, en destinant votre fils au métier des armes, n'avez-vous pas prévu pour lui mille événements périlleux ? Eh bien, comtez-y les assauts de l'envie, les embûches de la trahison, les traits de l'imposture et de la calomnie : et si votre fils arrive à mon âge sans avoir succombé, vous trouverez qu'il a eu du bonheur. Tout est compensé dans la vie. Vous ne me voyez qu'aveugle et pauvre, et retiré dans une masure ; mais rappelez-vous trente ans de victoires et de prospérités, et vous souhaiterez à votre fils le destin de Bélisaire. Allons, mon voisin, un peu de fermeté : vous avez les

alarmes d'un père ; mais je me flatte que votre fils me fait encore l'honneur de me porter envie. Assurément ! s'écria Tibère. Mais c'est bien moins à vos prospérités, dit l'empereur, qu'il doit porter envie, qu'à ce courage avec lequel vous soutenez l'adversité. Du courage, il en faut sans doute, dit Bélisaire, et il ne suffit pas d'avoir celui d'affronter la mort : c'est la bravoure d'un soldat. Le courage d'un chef consiste à s'élever au-dessus de tous les événements. Savez-vous quel est pour moi le plus courageux des hommes ? Celui qui persiste à faire son devoir, même aux périls, aux dépens de sa gloire ; ce sage et ferme Fabius qui laisse parler avec mépris de sa lenteur, et ne change point de conduite ; et non ce foible et vain Pompée qui aime mieux hasarder le sort de Rome et de l'univers que d'essuyer une raillerie. Dans mes premières campagnes contre les Perses, les mauvais propos des étourdis de mon armée me firent donner une bataille que je ne devois ni ne voulois risquer. Je la perdis. Je ne me le pardonnerai jamais. Celui qui fait dépendre sa conduite de l'opinion n'est jamais sûr de lui-même. Et où en serions-

nous si, pour être honnêtes gens, il falloit attendre un siècle impartial et un prince infaillible? Allez donc ferme devant vous. La calomnie et l'ingratitude vous attendent peut-être au bout de la carrière; mais la gloire y est avec elles; et si elle n'y est pas, la vertu la vaut bien: n'ayez pas peur que celle-ci vous manque: dans le sein même de la misère et de l'humiliation, elle vous suivra; eh! mon ami, si vous saviez combien un sourire de la vertu est plus touchant que toutes les caresses de la fortune!

Vous me pénétrez, dit Justinien attendri et confondu. Que mon fils est heureux de pouvoir de bonne heure recueillir ces hautes leçons! Ah! pourquoi cette école n'est-elle pas celle des souverains! Laissons les souverains, dit Bélisaire; ils sont plus à plaindre que nous. Ils ne sont à plaindre, dit Justinien, que parce qu'ils n'ont point d'amis, ou qu'ils n'en ont pas d'assez courageux pour leur servir de guides. Mon fils est né pour vivre à la cour: peut-être un jour, admis dans les conseils, ou dans l'intimité du prince, aura-t-il lieu de faire usage de vos leçons pour le

bonheur du monde. Ne dédaignez pas d'agrandir son âme en l'élevant à la connoissance de l'art sublime de régner. Instruisez-le, comme vous voudriez que fût instruit l'ami d'un monarque. Justinien va descendre au tombeau; mais son successeur, plus heureux que lui, aura peut-être pour ami le disciple de Bélisaire. Hélas! dit le vieillard, que ne puis-je encore une fois être, avant de mourir, utile à ma patrie! Mais ce que l'expérience et la réflexion m'ont fait voir seroit pris pour les songes de la vieillesse. Et en effet, dans la spéculation, tout s'arrange le mieux du monde: les difficultés s'aplanissent; les circonstances naissent à propos et se combinent à souhait: on fait tout ce qu'on veut des hommes et des choses; soi-même on se suppose exempt de passions et de foiblesses, toujours éclairé, toujours sage, aussi ferme que modéré. Douce et trompeuse illusion, qu'une légère épreuve auroit bientôt détruite, si l'on tenoit en main les rênes d'un état. Cette illusion même a son utilité, dit le jeune homme; car la chimère du mieux possible devient le modèle du bien. Je le souhaite, dit Bélisaire, mais je n'ose

l'espérer. Le plus mauvais état des choses trouve partout des partisans intéressés à le maintenir. Et moi je vous réponds, dit l'empereur, que les fruits de votre sagesse ne seront point perdus, si vous les confiez au zèle de mon fils. Vous méritez, dit le héros, que je vous parle à cœur ouvert. Mais j'exige votre parole de ne rien divulguer sous ce règne de mes entretiens avec vous. Pourquoi? demanda Justinien. Pour ne pas affliger de mes tristes réflexions, dit Bélisaire, un vieillard qui ne sent que trop les maux qu'il ne peut réparer. Tel fut leur premier entretien.

Quelle honte pour moi, disoit l'empereur en s'en allant, d'avoir méconnu un tel homme!—Mon cher Tibère, voilà comme on nous trompe, comme on nous rend injustes malgré nous.

La nuit, le jour suivant, il ne vit dans sa cour que l'image de Bélisaire; et vers le soir, à la même heure, il revint nourrir sa douleur.

CHAPITRE VIII.

Bélisaire se promenoit avec son guide sur la route. Dès que l'empereur l'aperçut, il descendit de son char ; et en l'abordant : Vous nous trouvez plongés, lui dit-il, dans de sérieuses réflexions. Frappé de l'injustice que l'on a fait commettre au malheureux vieillard qui vous a condamné, je méditois avec mon fils sur les dangers du rang suprême, et je lui disois qu'il étoit bien étrange qu'une multitude d'hommes libres eût jamais pu s'accorder à remettre son sort dans les mains d'un seul homme, d'un homme foible et fragile comme eux, facile à surprendre, sujet à se tromper, et en qui l'erreur d'un moment pouvoit devenir si funeste ! Et croyez-vous, dit Bélisaire, qu'un sénat, qu'un peuple assemblé soit plus juste et plus infaillible ? Est-ce sous le règne d'un seul que les Camille, les Thémistocle, les

Aristide ont été proscrits ? Multiplier les ressorts du gouvernement, c'est en multiplier les vices ; car chacun y apporte les siens. Ce n'est donc pas sans raison qu'on a préféré le plus simple ; et soit que les états aient été conquis ou fondés, qu'ils aient mis leur espoir dans la bonté des lois, ou dans la force des armes, il est naturel que l'homme le plus sage, le plus vaillant, le plus habile, ait obtenu la confiance, et réuni les vœux du plus grand nombre. Ce qui m'étonne, ce n'est donc pas qu'une multitude assemblée ait voulu confier à un seul le soin de commander à tous ; mais qu'un seul ait jamais voulu se charger de ce soin pénible. Voilà, lui dit Tibère, ce que je n'entends pas. Pour l'entendre, dit le vieillard, mettez-vous à la place et du peuple et du prince dans cette première élection.

Que risquons-nous en nous donnant un roi ? Du bien de tous nous faisons le sien ; des forces de l'état nous faisons ses forces ; nous attachons sa gloire à nos prospérités ; comme souverain, il n'existera qu'avec nous et par nous ; il n'a donc qu'à s'aimer pour aimer ses peuples, et qu'à sentir ses intérêts pour être

juste et bienfaisant. Telle a été leur bo
foi. Ils n'ont pas calculé, dit Justinien,
passions et les erreurs qui assiégeroient l'
d'un prince. Ils n'ont vu, reprit Bélis
que l'indivisible unité d'intérêt entre le
narque et la nation : ils ont regardé con
impossible que l'un fût jamais de plein gr
de sang froid l'ennemi de l'autre. La tyra
leur a paru une espèce de suicide qui ne p
voit être que l'effet du délire et de l'ég
ment ; et au cas qu'un prince fût frappé d
dangereux vertige, ils se sont munis d
volonté réfléchie et sage du législateur p
l'opposer à la volonté aveugle et passion
de l'homme ennemi de lui-même. Ils
bien prévu qu'ils auroient à craindre une f
de gens intéressés au mal ; mais ils n'ont
douté que cette ligue, qui ne fait jamais
le petit nombre, ne fût aisément réprimée
l'imposante multitude de gens intéresse
bien, à la tête desquels seroit toujour
prince. Et en effet, avant l'épreuve, qu
mais auroit pu prévoir qu'il y auroit des
verains assez insensés pour faire divorce
leur peuple et cause commune avec ses e

mis ? C'est un renversement si inconcevable de la nature et de la raison, qu'il faut l'avoir vu pour le croire. Pour moi, je trouve tout simple qu'on ne s'y soit pas attendu.

Mais à qui l'élection d'un seul, pour dominer sur tous, a dû inspirer de la crainte, c'est à celui qu'on avoit élu. Un père de famille, qui a cinq ou six enfants à élever, à établir, à rendre heureux dans leur état, a tant de peine à dormir tranquille ! Que sera-ce du chef d'une famille qui se compte par millions ?

Je m'engage, a-t-il dû se dire, à ne vivre que pour mon peuple ; j'immole mon repos à sa tranquillité ; je fais vœu de ne lui donner que des lois utiles et justes, de n'avoir plus de volonté qui ne soit conforme à ces lois. Plus il me rend puissant, moins il me laisse libre. Plus il se livre à moi, plus il m'attache à lui. Je lui dois compte de mes foiblesses, de mes passions, de mes erreurs ; je lui donne des droits sur tout ce que je suis : enfin je renonce à moi-même, dès que je consens à régner ; et l'homme privé s'anéantit, pour céder au roi son âme toute entière. Connoissez-vous de dévouement plus généreux, plus

absolu ? Voilà pourtant comme pensoie
Antonin, un Marc-Aurèle. *Je n'ai plu
en propre,* disoit l'un ; *mon palais mêm
pas à moi,* disoit l'autre ; et leurs parei
pensé comme eux.

La vanité du vulgaire ne voit dans l
prême rang que les petites jouissances
flatteroient, et qui lui font envie, des
une cour, des hommages, et cette p
qu'on a cru devoir attacher à l'autorité
la rendre plus imposante. Mais au mili
tout cela il ne reste le plus souven
l'homme accablé de soins et consumé
quiétude, victime de ses devoirs, s'il les
plit fidèlement ; exposé au mépris, s
néglige, et à la haine, s'il les trahit ;
contrarié sans cesse dans le bien comm
le mal ; ayant, d'un côté, les soucis dév
et les veilles cruelles ; de l'autre, l'en
lui-même et le dégoût de tous les biens
quelle est sa condition. L'on a bien
qu'on a pu pour égaler ses plaisirs
peines : mais ses peines sont infinies,
plaisirs sont bornés au cercle étroit
besoins. Toute l'industrie du luxe ne

lui donner de nouveaux sens: et, tandis que les jouissances le sollicitent de tous côtés, la nature les lui interdit, et sa foiblesse s'y refuse. Ainsi tout le surplus qui l'environne est perdu pour lui; un palais vaste n'est qu'un vide immense où il n'occupe jamais qu'un point; sous des rideaux de pourpre et des lambris dorés, il cherche en vain le doux sommeil du laboureur sous le chaume; et à sa table le monarque s'ennuie dès que l'homme est rassassié.

Je sens, dit Tibère, que l'homme est trop foible pour jouir de tout, quand il a tout en abondance; mais n'est-ce rien que d'avoir à choisir?

Ah! jeune homme, jeune homme, s'écria Bélisaire; vous ne connoissez pas la maladie de la satiété. C'est la plus funeste langueur où jamais puisse tomber une âme. Et savez-vous quelle en est la cause? La facilité à jouir de tout, qui fait qu'on n'est ému de rien. Ou le désir n'a pas le temps de naître, ou en naissant il est étouffé par l'affluence des biens qui l'excèdent. L'art s'épuise en raffinements pour ranimer des goûts éteints; mais la sen-

sibilité de l'âme est émoussée, et, n'ayant plus l'aiguillon du besoin, elle ne connoît ni l'attrait ni le prix de la jouissance. Malheur à l'homme qui a tout à souhait! l'habitude, qui rend si cruel le sentiment de la privation, réduit à l'insipidité la douceur des biens qu'on possède.

Vous m'avouerez cependant, reprit Tibère, qu'il est pour un prince des jouissances délicates et sensibles que le dégoût ne suit jamais. Par exemple? demanda le vieillard? Mais, par exemple, la gloire, dit le jeune homme.—Et laquelle?—Mais toute espèce de gloire, celle des armes, en premier lieu.—Fort bien. Vous croyez donc que la victoire est un plaisir bien doux? Ah! quand on a laissé sur la poussière des milliers d'hommes égorgés, peut-on se livrer à la joie? Je pardonne à ceux qui ont couru les dangers d'une bataille de se réjouir d'en être échappés; mais pour un prince né sensible, un jour qui a fait couler des flots de sang et qui fera verser des ruisseaux de larmes, ne sera jamais un beau jour. Je me suis promené quelquefois à travers un champ de bataille: j'aurois voulu

voir à ma place un Néron ; il auroit pleuré. Je sais qu'il est des princes qui se donnent le plaisir de la guerre, comme ils se donneroient le plaisir de la chasse, et qui exposent leurs peuples comme ils lanceroient leurs chiens : mais la manie de conquérir est une espèce d'avarice qui les tourmente, et qui ne s'assouvit jamais. La province qu'on vient d'envahir est voisine d'une province qu'on n'a pas encore envahie ; de proche en proche l'ambition s'irrite ; tôt ou tard survient un revers qui afflige plus que tous les succès n'ont flatté ; et, en supposant même que tout réussisse, on va comme Alexandre, jusques au bout du monde, et comme lui on revient ennuyé de l'univers et de soi-même, ne sachant que faire de ces pays immenses, dont un arpent suffit pour nourrir le vainqueur, et une toise pour l'enterrer. J'ai vu dans ma jeunesse le tombeau de Cyrus ; il étoit écrit sur la pierre : " Je suis Cyrus ; celui qui conquit l'empire des Perses. Homme, qui que tu sois, d'où que tu viennes, je te supplie de ne pas m'envier ce peu de terre qui couvre ma pauvre

cendre." Hélas! dis-je en détournant les
c'est bien la peine d'être conquérant!

Est-ce Bélisaire que j'entends? dit le
homme avec surprise. Bélisaire sait i
qu'un autre, dit le héros, que l'amour
guerre est le monstre le plus féroce que
orgueil ait engendré. Il est, reprit T
une gloire plus douce dont un monarqu
jouir, celle qui naît de ses bienfaits, et
revient en échange de la félicité pub
Ah! dit Bélisaire, si en montant sur le
on étoit sûr de faire des heureux, ce
sans doute un beau privilège que de
dans ses mains la destinée d'un empire,
ne m'étonnerois pas qu'une âme gén
immolât son repos à cette noble aml
Mais demandez à l'auguste vieillard qu
gouverne s'il est aisé de la remplir.
possible, dit l'empereur, de persuade
peuples qu'on a fait de son mieux pour
cir leur sort, pour soulager leurs pei
pour mériter leur amour.

Quelques bons princes, dit Bélisair
obtenu ce témoignage pendant leur vie;
fait leur récompense et leur plus douc

solation. Mais, à moins de quelque événement singulier qui fasse éclater l'amour des peuples, et rende solennel cet hommage des cœurs, quel prince osera se flatter qu'il est sincère et unanime ? Ses courtisans lui en répondent ; mais qui lui répond de ses courtisans ? Tandis que son palais retentit des chants d'allégresse, qui l'assure qu'au fond de ses provinces le vestibule d'un proconsul et la cabane d'un laboureur ne retentissent pas de gémissements ? Ses fêtes publiques sont des scènes jouées, ses éloges sont commandés ; il voit avant lui les plus vils des humains honorés de l'apothéose ; et tandis qu'un tyran, plongé dans la mollesse, s'enivre de l'encens de ses adulateurs, l'homme vertueux qui sur le trône a passé sa vie à faire au monde le peu de bien qui dépendoit de lui, meurt à la peine, sans avoir jamais su s'il avoit un ami sincère. J'ai le cœur navré quand je pense que Justinien va descendre au tombeau, persuadé que je l'ai trahi et que je ne l'ai point aimé.

Non, s'écria l'empereur avec transport (et s'interrompant tout à coup,) non, dit-il avec moins de chaleur, un souverain n'est pas as-

sez malheureux pour ne jamais savoir si on l'aime.

Hé bien, dit Bélisaire, il le sait; et ce bonheur qui seroit si doux est encore mêlé d'amertume. Car plus un prince est aimé de ses peuples, plus leur bonheur lui devient cher; et alors le bien qu'il leur fait, et les maux dont il les soulage, lui semblent si peu de chose dans la masse commune des biens et des maux, qu'arrivé au terme d'une longue vie, il se demande encore, Qu'ai-je fait? obligé de lutter sans cesse contre le torrent des adversités, voyez quelle douleur ce doit être pour lui de ne pouvoir jamais le vaincre, et de se sentir entraîné par le cours des événements. Qui méritoit mieux que Marc-Aurèle de voir le monde heureux sous ses lois? Toutes les calamités, tous les fléaux se réunirent sous son règne. On eût dit que la nature entière s'étoit soulevée pour rendre inutiles tous les efforts de sa sagesse et de sa bonté; et celui des monarques qui le premier fit élever un temple à la bienfaisance est peut-être celui de tous qui a vu le plus de malheureux. Mais, sans aller chercher d'exem-

ple loin de nous, quel règne plus laborieux et plus prospère en apparence que celui de Justinien ? Trente ans de guerres et de victoires dans les trois parties du monde ; toutes les pertes que l'empire avoit faites depuis un siècle réparées par des succès ; les peuples du nord et du couchant repoussés au-delà du Danube et des Alpes ; le calme rendu aux provinces d'Asie ; des rois vaincus et menés en triomphe ; les ravages de la peste, des incursions, des tremblements de terre, comme effacés de l'univers par une main bienfaisante ; des forteresses et des temples sans nombre, les uns élevés de nouveau, les autres établis avec plus de splendeur : quoi de plus imposant et de plus magnifique ! et voir après cela dans sa vieillesse, son empire accablé pencher vers sa ruine, sans que ses mains victorieuses aient jamais pu le raffermir : voilà le terme de ses travaux et tout le fruit de ses longues veilles. Apprenez donc, mon cher Tibère, à plaindre le sort des souverains, à les juger avec indulgence, et surtout à ne point haïr l'auguste vieillard qui vous gouverne, pour le mal qui lui est échappé, ou pour le bien qu'il n'a pas fait.

Vous me consternez, dit Tibère ; et le premier conseil que je donnerois à mon ami, chargé d'une couronne, ce seroit de la déposer. De la déposer ! reprit le héros. Non, mon ami, vous avez trop de courage pour conseiller une lâcheté. Les fatigues et les dangers vous ont-ils fait quitter les armes ? l'épée ou le sceptre, cela est égal. Il faut remplir avec constance sa destinée et ses devoirs. Ne cachez point à votre ami qu'il sera victime des siens ; mais dites-lui en même temps que ce sacrifice a des charmes ; et s'il veut en être payé, qu'il se pénètre, qu'il s'enivre de l'enthousiasme du bien public, qu'il s'abandonne sans réserve à ce sentiment courageux, et qu'il attende de sa vertu le dédommagement et le prix de ses peines. Et où est-il donc ce prix ? demanda le jeune homme. Il est, dit le vieillard, il est dans le sentiment pur et intime de la bonté, dans le plaisir de s'éprouver humain, sensible, généreux, digne enfin de l'amour des hommes et des regards de l'Eternel. Croyez-vous qu'un bon roi calcule le matin le salaire de sa journée ? Eveille-toi, se dit-il à lui-même, et que ton réveil soit

celui de la justice et de la bienfaisance. Laisse les petits intérêts de ton repos et de ta vie: ce n'est pas pour toi que tu vis. Ton âme est celle d'un grand peuple; ta volonté n'est que le vœu public; la loi l'exprime et le consacre. Règne avec elle et souviens-toi que ton affaire est le bonheur du monde. Vous êtes ému, mon cher Tibère; et je sens votre main qui tremble dans la mienne. Ah! soyez sûr que la vertu, même dans les afflictions, a des jouissances célestes. Elle n'assure point le bonheur sans mélange; mais en est-il de tel au monde? Est-ce à l'homme inutile, au méchant, au lâche qu'il est réservé? Un bon prince donne des larmes aux maux qu'il ne peut soulager; mais ces larmes, les croyez-vous amères, comme celles de l'envie, de la honte ou du remords? Ce sont les larmes de Titus qui pleure un jour qu'il a perdu. Elles sont pures comme leur source. Annoncez à votre ami, avec la même autorité que si un Dieu parloit par votre bouche, annoncez-lui que, s'il est vertueux, dans quelque état pénible où le sort le réduise, il ne lui arrivera jamais de regarder d'un œil d'envie le plus

fortuné des méchants. Mais cette confiance, l'appui de la vertu, ne s'établit pas d'elle-même : il faut y disposer l'âme d'un jeune prince ; et demain nous verrons ensemble les moyens de l'y préparer.

Il fait ce qu'il veut de mon âme, dit Tibère à Justinien : il l'élève, l'abat, la relève à son gré. Il déchire la mienne, dit l'empereur ; et ces mots, échappés avec un soupir, furent suivis d'un long silence. Sa cour essaya, mais en vain, de le tirer de sa tristesse ; il fut importuné des soins qu'on prenoit pour la dissiper ; et le lendemain, ayant annoncé qu'il vouloit se promener seul, il s'enfonça dans la forêt voisine. Tibère l'y attendoit ; ils partirent ensemble, et vinrent trouver le héros. Le jeune homme ne manqua point de lui rappeler sa promesse ; et Bélisaire reprit ainsi.

CHAPITRE IX.

On demande s'il est possible d'aimer la vertu pour elle-même. C'est peut-être le sublime instinct de quelques âmes privilégiées ; mais toutes les fois que l'amour de la vertu est réfléchi, il est intéressé. Ne croyez pas que cet aveu soit humiliant pour la nature ; vous allez voir que l'intérêt de la vertu s'épure et s'ennoblit comme celui de l'amitié ; l'un servira d'exemple à l'autre.

D'abord l'amitié n'est produite que par des vues de convenance, d'agrément et d'utilité. Insensiblement l'effet se dégage de la cause ; les motifs s'évanouissent ; le sentiment reste ; on y trouve un charme inconnu ; on y attache par habitude la douceur de son existence ; dès lors les peines ont beau prendre la place des plaisirs que l'on attendoit, on sacrifie à l'amitié tous les biens qu'on espéroit d'elle ;

et ce sentiment, conçu dans la joie, se nourrit et s'accroit au milieu des douleurs. Il en est de même de la vertu. Pour attirer les cœurs, il faut qu'elle présente l'attrait de l'agrément ou de l'utilité : car avant de l'aimer on s'aime ; et avant d'en avoir joui, on cherche en elle un autre bien. Quand Régulus, dans sa jeunesse, la vit pour la première fois, elle étoit triomphante et couronnée de gloire ; il se passionna pour elle : et vous savez s'il l'abandonna, lorsqu'elle lui montra des fers, des tortures et des bûchers.

Commencez donc par étudier ce qui flatte le plus les vœux d'un jeune prince. Ce sera vraisemblablement d'être libre, puissant et riche, obéi de son peuple, estimé de son siècle et honoré dans l'avenir ; eh bien ! répondez-lui que c'est de la vertu que dépendent ces avantages, et vous ne le tromperez pas.

Un secret que l'on cache aux monarques superbes, et qu'un bon prince est digne de savoir, c'est qu'il n'y a d'absolu que le pouvoir des lois, et que celui qui veut régner arbitrairement est esclave. La loi est l'accord de toutes les volontés réunies en une seule : sa puissance est donc le concours de toutes les

forces de l'état. Au lieu que la volonté d'un seul, dès qu'elle est injuste, a contre elle ces mêmes forces, qu'il faut diviser, enchaîner, détruire ou combattre. Alors les tyrans ont recours, tantôt à des fourbes qui en imposent aux peuples, les étonnent, les épouvantent et leur ordonnent de fléchir ; tantôt à de vils satellites qui vendent le sang de la patrie, et qui vont, le glaive à la main, tranchant les têtes qui s'élèvent au-dessus du joug, et osent réclamer les droits de la nature. De là ces guerres domestiques, où le frère dit à son frère : Meurs, ou obéis au tyran qui me paie pour t'égorger. Fier de régner par la force des armes, ou par les effrayants prestiges de la superstition, le tyran s'applaudit ; mais qu'il tremble, s'il cesse un moment de flatter l'orgueil, ou d'autoriser la licence de ces partisans dangereux. En le servant, ils le menacent ; et pour prix de l'obéissance, ils exigent l'impunité. Ainsi, pour être l'oppresseur d'une partie de sa nation, il se rend esclave de l'autre, bas et lâche avec ses complices, autant qu'il est superbe et dur pour le reste de ses sujets ! Qu'il se garde bien de gêner ou de tromper dans leur attente les passions qui le

secondent; il sait combien elles sont atroces, puisqu'elles ont pour lui rompu tous les liens de la nature et de l'humanité. Les tigres que l'homme élève pour la chasse dévorent leur maître, s'il oublie de leur donner part à la proie. Tel est le pacte des tyrans.

A mesure donc que l'autorité penche vers la tyrannie, elle s'affoiblit et se rend dépendante de ses suppôts. Elle doit s'en apercevoir aux déférences, aux égards, à la tolérance servile dont il faut qu'elle use envers eux, à la mollesse de sa police, aux priviléges insensés qu'elle accorde à ses partisans, à tout ce qu'elle est obligée de céder, de dissimuler, de souffrir de peur qu'ils ne l'abandonnent.

Mais que l'autorité soit conforme aux lois, c'est aux lois seules qu'elle est soumise. Elle est fondée sur la volonté et sur la force de tout un peuple. Elle n'a plus pour ennemis les méchans, les ennemis communs. Quiconque est intéressé au maintien de l'ordre et du repos public est le défenseur né de la puissance qui les protége; et chaque citoyen dans l'ennemi du prince voit son ennemi personnel. Dès lors il n'y a plus au-dedans deux intérêts qui se combattent; et le souverain, ligué avec son peuple,

est riche et fort de toutes les richesses et de toutes les forces de l'état. C'est alors qu'il est libre et qu'il peut-être juste, sans avoir de rivaux à craindre ni de partis à ménager. Sa puissance, affermie au-dedans, en est d'autant plus imposante et plus respectable au-dehors ; et comme l'ambition, l'orgueil, ni le caprice ne lui mettent jamais les armes à la main, ses forces, qu'il ménage, ont toute leur vigueur quand il s'agit de protéger son peuple contre l'oppresseur domestique ou l'usurpateur étranger. O mon ami ! si la justice est la base du pouvoir suprême, la reconnoissance en est l'âme et le ressort le plus actif. L'esclave combat à regret pour sa prison et pour sa chaîne ; le citoyen libre et content, qui aime son prince et qui en est aimé, défend le sceptre comme son appui, le trône comme son asile ; et, en marchant pour la patrie, il y voit partout ses foyers.

Ah ! vos leçons, lui dit Tibère, se gravent dans mon cœur avec des traits de flamme. Que ne suis-je digne moi-même d'en pénétrer l'âme des rois !

Vous voyez donc bien, reprit Bélisaire, que leur grandeur, que leur puissance est fondée

sur la justice, que la bonté y ajoute encore, et que le plus absolu des monarques est celui qui est le plus aimé. Je vois, dit le jeune homme, que la saine politique n'est que la saine raison, et que l'art de régner consiste à suivre les mouvements d'un esprit juste et d'un bon cœur. C'est ce qu'il y a de plus simple, dit Bélisaire, de plus facile et de plus sûr. Un bon paysan d'Illyrie, Justin, a fait chérir son règne. Etoit-ce un politique habile? Non ; mais le ciel l'avoit doué d'un sens droit et d'une belle âme. Si j'étois roi, ce seroit lui que je tâcherois d'imiter. Une prudence oblique et tortueuse a pour elle quelque succès ; mais elle ne va qu'à travers les écueils et les précipices ; et un souverain qui s'oublieroit lui-même pour ne s'occuper que du bonheur du monde s'exposeroit mille fois moins que le plus inquiet, le plus soupçonneux et le plus adroit des tyrans. Mais on l'intimide, on l'effraie, on lui fait regarder son peuple comme un ennemi qu'il doit craindre ; et cette crainte réalise le danger qu'on lui fait prévoir; car elle produit la défiance, qui suit de près l'inimitié.

Vous avez vu que dans un souverain les

besoins de l'homme isolé se réduisent à peu de chose, qu'il peut jouir à peu de frais de tous les vrais biens de la vie, que le cercle lui en est prescrit, et qu'au-delà ce n'est que vanité, fantaisie et illusion. Mais tandis que la nature lui fait une loi d'être modéré, tout ce qui l'environne le presse d'être avide. D'intelligence avec son peuple, il n'auroit pas d'autre intérêt, d'autre parti que celui de l'état; on sème entre eux la défiance; on persuade au prince de se tenir en garde contre une multitude indocile, remuante et séditieuse: on lui fait croire qu'il doit avoir des forces à lui opposer. Il s'arme donc contre son peuple: à la tête de son parti marchent l'ambition et la cupidité ; et c'est pour assouvir cettre hydre insatiable qu'il croit devoir se réserver des moyens qui ne soient qu'à lui. Telle est la cause de ce partage que nous avons vu dans l'empire, entre les provinces du peuple et les provinces de César, entre le bien public et le bien du monarque. Or, dès qu'un souverain se frappe de l'idée de propriété, et qu'il y attache la sûreté de sa couronne et de sa vie, il est naturel qu'il devienne avare de ce qu'il appelle son bien, qu'il croie s'enrichir aux dépens de

ses peuples, et gagner ce qu'il leur ravit; qu'il trouve même à les affoiblir l'avantage de les réduire; et de là les ruses et les surprises qu'il emploie à les dépouiller; de là leurs plaintes et leurs murmures : de là cette guerre intestine et sourde qui, comme un feu caché, couve au sein de l'état, et se déclare çà et là par des éruptions soudaines. Le prince alors sent le besoin des secours qu'il s'est ménagés: il croit avoit été prudent; il ne voit pas qu'en étant juste il se seroit mis au-dessus de ces précautions timides, et que les passions serviles et cruelles qu'il soudoie et tient à ses gages lui seroient inutiles, s'il avoit des vertus. C'est là, Tibère, ce qu'un jeune prince doit entendre de votre bouche. Une fois bien persuadé que l'état et lui ne font qu'un, que cette unité fait sa force, qu'elle est la base de sa grandeur, de son repos et de sa gloire, il regardera la propriété comme un titre indigne de la couronne; et, ne comptant pour ses vrais biens que ceux qu'il assure à son peuple, il sera juste par intérêt, modéré par ambition, et bienfaisant par amour de soi-même. Voilà dans quel sens, mes amis, la vérité est la mère de la vertu. Il faut du courage sans doute

pour débuter par elle avec les souverains ; et quand de lâches complaisants leur ont persuadé qu'ils règnent pour eux-mêmes, que leur indépendance consiste à vouloir tout ce qui leur plaît, que leurs caprices sont des lois sous lesqulles tout doit fléchir, un ami sincère et courageux est mal reçu d'abord à détruire ce faux système. Mais si une fois on l'écoute, on n'écoutera plus que lui : la première vérité reçue, toutes les autres n'ont qu'à venir en foule, elles auront un libre accès ; et le prince, loin de les fuir, ira lui-même au-devant d'elles.

La vérité lui aura fait aimer la vertu ; la vertu à son tour lui rendra la vérité chère ; car le penchant au bien que l'on ne connoit pas, n'est qu'un instinct confus et vague ; et désirer d'être au monde, c'est désirer d'être éclairé. Or, la vérité que doit chercher un prince est la connoissance des rapports qui intéressent l'humanité. Pour lui le vrai, c'est le juste et l'utile, c'est dans la société le cercle des besoins, la chaîne des devoirs, l'accord des intérêts, l'échange des secours, et le partage le plus équitable du bien public entre ceux qui l'opèrent. Voilà ce qui doit l'occu-

per tonte sa vie. S'étudier soi-même, étudier les hommes, tâcher de démêler en eux le fond du naturel, le pli de l'habitude, la trempe du caractère, l'influence de l'opinion, le fort et le foible de l'esprit et de l'âme; s'instruire, non pas avec une curiosité frivole et passagère, mais avec une volonté fixe et imposante pour les flatteurs, des mœurs, des facultés, des moyens de ses peuples, et de la conduite de ceux qu'il charge de les gouverner ; pour être mieux instruit, donner de toutes parts un libre accès à la lumière ; en détestant une délation sourde, encourager, protéger ceux qui lui dénoncent hautement les abus commis en son nom : voilà ce que j'appelle aimer la vérité ; et c'est ainsi que l'aimera, dit-il, s'adressant à Tibère, un prince bien persuadé qu'il ne peut être grand qu'autant qu'il sera juste. Vous lui aurez appris à se rendre indépendant et libre au milieu de la cour ; c'est à présent de sa liberté même qu'il doit savoir se défier ; c'est avec elle que je vous mets aux prises, et c'est encore ici que votre zèle a besoin d'être courageux. Il le sera, dit le jeune homme, et vous n'avez qu'à l'éclairer. A ces mots ils se séparèrent.

C'est une chose étrange, dit l'empereur, que partout et dans tous les temps les amis du peuple aient été haïs de ceux qui par état sont les pères du peuple. Le seul crime de ce héros est d'avoir été populaire; c'est par-là qu'il a donné prise aux calomnies de ma cour, et peut-être à ma jalousie. Hélas! on me le faisoit craindre! j'aurois mieux fait de l'imiter.

CHAPITRE X.

Le lendemain, à la même heure, Bélisaire les attendoit sur le chemin, au pied d'un chêne antique, où la veille ils s'étoient assis, et se disoit à lui-même : Je suis bien heureux dans mon malheur d'avoir trouvé des hommes vertueux, qui daignent venir me distraire et s'occuper avec moi des grands objets de l'humanité ! Que ces intérêts sont puissants sur une âme ! Ils me font oublier mes maux. La seule idée de pouvoir influer sur le destin des nations me fait exister hors de moi, m'élever au-dessus de moi-même ; et je conçois comment la bienfaisance, exercée sur tout un peuple, rapproche l'homme de la Divinité.

Justinien et Tibère, qui s'avançoient, entendirent ces derniers mots. Vous faites l'éloge de la bienfaisance, dit l'empereur : et en effet, de toutes les vertus, il n'en est point qui ait plus de charmes. Heureux qui peut en li-

berté se livrer à ce doux penchant! Encore, hélas! faut-il le modérer, dit le héros, et s'il n'est éclairé, s'il n'est réglé par la justice, il dégénère insensiblement en un vice tout opposé. Ecoutez-moi, jeune homme, ajouta-t'il en adressant la parole à Tibère.

Dans un souverain, le plus doux exercice du pouvoir suprême, c'est de disposer à son gré les distinctions et les grâces. Le penchant qui l'y porte a d'autant plus d'attraits, qu'il ressemble à la bienfaisance; et le meilleur prince y seroit trompé, s'il ne se tenoit en garde contre la séduction. Il ne voit que ce qui l'approche, et tout ce qui l'approche lui repète sans cesse que sa grandeur réside dans sa cour, que sa majesté tire tout son éclat du faste qui l'environne, et qu'il ne jouit de ses droits et du plus beau de ses priviléges que par les grâces qu'il répand et qu'on appelle ses bienfaits.... Ses bienfaits, juste ciel! la substance du peuple! la dépouille de l'indigent!.... voilà ce qu'on lui dissimule. L'adulation, la complaisance, l'illusion, l'environnent; l'asiduité, l'habitude, le gagnent comme à son insu; il ne voit point les larmes, il n'entend point les cris du pauvre qui gémit

de sa magnificence ; il voit la joie ; il entend les vœux du courtisan qui la bénit ; il s'accoutume à croire qu'elle est une vertu ; et sans remonter à la source des richesses dont il est prodigue, il les répand comme son bien. Ah ! s'il savoit ce qu'il lui en coûta, et combien de malheureux il fait, pour un petit nombre d'ingrats ! Il le saura, mon cher Tibère, s'il a jamais un véritable ami ; il apprendra que sa bienfaisance consiste moins à répandre qu'à ménager ; que tout ce qu'il donne à la faveur, il le dérobe au mérite, et qu'elle est la source des plus grands maux dont un état soit affligé.

Vous voyez la faveur d'un œil un peu sévère, dit le jeune homme. Je la vois telle qu'elle est, dit le vieillard, comme une prédilection personnelle, qui, dans le choix et l'emploi des hommes, renverse l'ordre de la justice, de la nature et du bon sens. Et en effet, la justice attribue les honneurs à la vertu, les récompenses aux services ; la nature destine les grandes places aux grands talents ; et le bon sens veut qu'on fasse des hommes le meilleur usage possible. La faveur accorde au vice aimable ce qui appartient à la vertu ;

elle préfère la complaisance au zèle, l'adulation à la vérité, la bassesse à l'élévation d'âme; et comme si le don de plaire étoit l'équivalent ou le gage de tous les dons, celui qui le possède peut aspirer à tout. Ainsi la faveur est toujours le présage d'un mauvais règne; et le prince qui livre à ses favoris le soin de sa gloire et le sort de ses peuples fait croire de deux choses l'une, ou qu'il fait peu de cas de ce qu'il leur confie, ou qu'il attribue à son choix la vertu de transformer les âmes, et de faire un sage ou un héros d'un vieil esclave ou d'un jeune étourdi.

Ce seroit une pretension insensée, dit Tibère; mais il y a dans l'état mille emplois que tout le monde peut remplir.

Il n'y en a pas un, dit Bélisaire, qui ne demande, sinon l'homme habile, du moins l'honnête homme; et la faveur recherche aussi peu l'un que l'autre. C'est peu même de les négliger elle les rebute, et par-là elle détruit jusques aux germes des talents et des vertus. L'émulation leur donne la vie, la faveur leur donne la mort. Un état où elle domine ressemble à ces campagnes désolées où quelques plantes utiles, qui naissent d'elles-mêmes, sont

étouffées par les ronces : et je n'en dis pas assez ; car ici ce sont les ronces que l'on cultive, et les plantes salutaires qu'on arrache et qu'on foule aux pieds.

Vous supposez, insiste Tibère, que la faveur n'est jamais éclairée et ne fait jamais de bons choix.

Très-rarement, dit Bélisaire ; et en tirant au sort les hommes qu'on élève, on se tromperoit beaucoup moins. La faveur ne s'attache qu'à celui qui la brigue ; et le mérite dédaigne de la briguer. Elle est donc sûre d'oublier l'homme utile qui la néglige, et de préférer constamment l'ambitieux qui la poursuit. Et quel accès le sage ou le héros peut-il avoir auprès d'elle ? Est-il capable des souplesses qu'elle exige de ses esclaves ? Son âme ferme se pliera-t-elle aux manéges de la cour ? Si sa naissance le place auprès du prince et dans le cercle de ses favoris, quel rôle y jouera sa franchise, sa droiture, sa probité ? Est-ce lui qui trompe et qui flatte le mieux ? qui étudie avec le plus de soin les foiblesses et les dégouts du maître ? qui sait feindre et dissimuler avec le plus d'adresse ? taire et déguiser ce qui offense, et ne dire que

ce qui plait ? Il y a mille à parler contre un qu'un favori n'est pas digne de l'être.

Le favori d'un prince éclairé, juste et sage, dit l'empereur, est toujours un homme de bien.

Un prince éclairé, juste et sage, dit Bélisaire, n'a point de favori. Il est digne d'avoir des amis, et il en a; mais sa faveur ne fait rien pour eux. Ils rougiroient de rien obtenir d'elle. Trajan avoit dans Longin un digne ami, s'il en fut jamais. Cet ami fut pris par les Daces ; et leur roi fit dire à l'empereur que, s'il refusoit de souscrire à la paix qu'il lui proposoit, il feroit mourir son captif. Savez-vous quelle fut la réponse de Trajan ? Il fit à Longin l'honneur de prononcer pour lui comme Régulus avoit prononcé pour lui-même. Voilà de mes hommes, et c'est d'un tel prince qu'il est glorieux d'être l'ami. Aussi le brave Longin s'empoisonna-t-il bien vîte, pour ne laisser aucun retour à la pitié de l'empereur.

Vous m'accablez, lui dit Tibère. Oui, je sens que le bien public, dès qu'il est compromis, ne permet rien aux affections d'un prince, mais il peut avoir quelquefois des prédi-

lections personnelles qui n'intéressent que lui seul.

Il n'en peut témoigner aucune, dit Bélisaire, qui n'intéresse l'état. Rien de lui n'est sans conséquence ; et il doit savoir distribuer jusques aux grâces de son accueil. On, se persuade que la faveur n'est qu'un petit mal dans les petites choses ; mais la liberté de répandre des grâces a tant d'attraits, et l'habitude en est si douce, qu'on ne se retient plus après s'y être livré. Le cercle de la faveur s'étend, l'espoir d'y pénétrer donne lieu à l'intrigue, et la digue une fois rompue, le moyen que l'âme d'un prince résiste au choc des passions et des intérêts de sa cour? Cette digue, mon cher Tibère, qu'il ne faut jamais que l'intrigue perce, c'est la volonté du bien. Un prince, qui dans le choix des hommes n'a pour règle que l'équité, ne laisse d'espoir qu'au mérite. Les vertus, les talents, les services, sont les seuls titres qu'il admette; et quiconque aspire aux honneurs est obligé de s'en rendre digne. Alors l'intrigue découragée fait place à l'émulation; et la perspective effrayante d'une disgrâce sans retour interdit aux ambitieux les manèges et les

surprises. Mais, sous un prince qui se décide par des affections personnelles, chacun a droit de prétendre à tout. C'est à qui saura le mieux s'insinuer dans ses bonnes grâces, gagner les esclaves de ses esclaves, et de proche en proche s'élever en rampant. L'homme adroit et souple s'avance ; l'homme fier de sa vertu s'éloigne et demeure oublié. Si quelque service important le fait remarquer dans la foule, si le besoin qu'on a de lui le fait employer dignement, tous les partis, dont aucun n'est le sien, se réunissent pour le détruire ; et il est réduit au choix de s'avilir, en opposant l'intrigue à l'intrigue, ou de se livrer sans défense à la rage des envieux. Dès qu'une cour est intrigante, c'est le chaos des passions, et je défie la sagesse même d'y démêler la vérité. L'utilité publique n'est plus rien ; la personnalité décide et du blâme et de la louange ; et le prince, que le mensonge obsède, fatigué du doute et de la défiance, ne sort le plus souvent de l'irrésolution que pour tomber dans l'erreur.

Que n'en croit-il les faits ? reprit Tibère : ils parlent hautement.

Les faits, dit le vieillard, les faits mêmes

s'altèrent; et ils changent de face en changeant de témoins. D'après l'événement on juge l'entreprise; mais combien de fois l'événement a couronné l'imprudence et confondu l'habileté? On est quelquefois plus heureux que sage, quelquefois plus sage qu'heureux; et dans l'une et dans l'autre fortune il est très-malaisé d'apprécier les hommes, surtout pour un prince livré aux opinions de sa cour.

Justinien, dans sa vieillesse, en est la preuve, dit l'empereur; il a été cruellement trompé.

Hé qui sait mieux que moi, dit Bélisaire, combien ses faux amis ont abusé de sa faveur, et tout ce que l'intrigue a fait pour le surprendre! Ce fut par elle que Narsès fut envoyé en Italie pour traverser le cours de mes prospérités. L'empereur ne prétendoit pas m'opposer un rival dans l'intendant de ses finances; mais Narsès avoit un parti à la cour, il s'en fit un dans mon armée; la division s'y mit; et on perdit Milan, le boulevard de l'Italie. Narsès fut rappelé; mais il n'étoit plus temps: Milan étoit pris, tout son peuple égorgé, et la Ligurie enlevée à nos armes. Je suis bien aise que Narsès ait trouvé grâce auprès de l'empereur: nous de-

vons au relâchement de la discipline d'avoir sauvé la vie a ce grand homme. Mais, du temps de la république, Narsès eût payé de sa tête le crime d'avoir détaché de moi une partie de mon armée, et de m'avoir désobéi. Je fus rappelé à mon tour : et, pour commander à ma place, une intrigue nouvelle fit nommer onze chefs, tous envieux l'un de l'autre, qui s'entendirent mal et qui furent battus. Il nous en coûta l'Italie entière. On m'y renvoie, mais sans armée. Je cours la Thrace et l'Ilyrie pour y lever des soldats. J'en ramasse à peine un petit nombre, qui n'étoient pas même vêtus. J'arrive en Italie avec ces malheureux, sans chevaux, sans armes, sans vivres. Que pouvois-je dans cet état? J'eus bien de la peine à sauver Rome. Cependant mes ennemis étoient triomphants à la cour; et ils se disoient l'un à l'autre: Tout va bien, il est aux abois, et nous l'allons voir succomber. Ils ne voyoient que moi dans la cause publique; et pourvu que sa ruine entraînât la mienne, ils étoient contents. Je demandois des forces, je reçus mon rappel; et, pour me succéder, on fit partir Narsès à la tête d'une puissante armée. Narsès jus-

tifia sans doute le choix qu'on avoit fait de lui : et ce fut peut-être un bonheur qu'il eût été mis à ma place ; mais, pour me nuire, il avoit fallu nuire au succès de mes armes : on achetoit ma perte aux dépens de l'état. Voilà ce que l'intrigue a de vraiment funeste. Pour élever ou détruire un homme, elle sacrifie une armée, un empire, s'il est besoin.

Ah ! s'écria Justinien, vous m'éclairez sur tout ce qu'on a fait pour obscurcir votre gloire. Quelle foiblesse dans l'empereur d'en avoir cru vos ennemis !

Mon voisin, lui dit Bélisaire, vous ne savez pas combien l'art de nuire est raffiné a la cour, combien l'intrigue est assidue, active, adroite, insinuante. Elle se garde bien de heurter l'opinion du prince ou sa volonté ; elle l'ébranle peu à peu, comme une eau qui filtre à travers sa digue la ruine insensiblement et finit par la renverser. Elle a d'autant plus d'avantage, que l'honnête homme qu'elle attaque est sans défiance et sans précaution ; qu'il n'a pour lui que les faits qu'on déguise, et que la renommée, dont la voix se perd aux barrières du palais. Là, c'est l'envie qui prend la parole ; et malheur à l'homme absent qu'-

elle a résolu de noircir ! Il n'est pas possible que, dans le cours de ses succès, il n'éprouve quelques revers ; on ne manque pas de lui en faire un crime, et lors même qu'il fait le mieux, on lui reproche de n'avoir pas mieux fait : un autre auroit été plus loin, il a perdu ses avantages. D'un côté, le mal se grossit ; de l'autre, le bien se déprime ; et, tout compensé, l'homme le plus utile devient un homme dangereux. Mais un plus grand mal que sa chute, c'est l'élévation de celui que l'intrigue met à sa place, et qui communément ne la mérite pas ; c'est l'impression que fait sur les esprits l'exemple d'un malheur injuste et d'une indigne prospérité. De là le relâchement du zèle, l'oubli du devoir, le courage de la honte, l'audace du crime et tous les excès de la licence qu'autorise l'impunité. Tel est le rêgne de la faveur. Jugez combien elle doit hâter la décadence d'un empire !

Sans doute, hélas ! c'est dans un prince une foiblesse malheureuse, dit l'empereur ; mais elle est peut-être excusable dans un vieillard, rebuté de voir que depuis trente ans il lutte en vain contre la destinée, et que, malgré tous ses efforts, le vaisseau de l'état, brisé par les

tempêtes, est sur le point d'être englouti. Car enfin ne nous flattons pas : la grandeur même et la durée de cet empire sont les causes de sa ruine. Il subit la loi qu'avant lui le vaste empire de Bélus, celui de Cyrus ont subie. Comme eux il a fleuri ; il doit passer comme eux.

Je n'ai pas foi, dit Bélisaire, à la fatalité de ces révolutions. C'est réduire en système le découragement où je gémis de voir que nous sommes tombés. Tout périt, les états eux-mêmes, je le sais ; mais je ne crois point que la nature leur ait tracé le cercle de leur existence. Il est un âge où l'homme est obligé de renoncer à la vie et de se résoudre à finir ; il n'est aucun temps où il soit permis de renoncer au salut d'un empire. Un corps politique est sujet sans doute à des langueurs qui le consument, à des accès qui du transport le font tomber dans l'accablement : le travail use ses ressorts, le repos les relâche, la contention les brise ; mais aucun de ces accidents n'est mortel. On a vu les nations se relever des plus terribles chutes, revenir de l'état le plus désespéré ; et, après les crises les plus violentes, se rétablir avec plus de

force et plus de vigueur que jamais. Leur décadence n'est donc pas marquée comme l'est pour nous le déclin des ans ; leur vieillesse est une chimère ; et l'espérance qui soutient le courage peut s'étendre aussi loin qu'on veut. Cet empire est foible, ou plutôt languissant ; mais le remède, ainsi que le mal, est dans la nature des choses, et nous n'avons qu'à l'y chercher. Hé bien, dit l'empereur, daignez faire avec nous cette recherche consolante ; et, avant d'aller au remède, remontons aux sources du mal. Je le veux bien, dit Bélisaire, et ce sera plus d'une fois le sujet de nos entretiens.

CHAPITRE XI.

Justinien, plus impatient que jamais de revoir Bélisaire, vint le presser le jour suivant de déchirer le voile qui depuis si long-temps lui cachoit les maux de l'empire. Bélisaire ne remonta qu'à l'époque de Constantin. Quel dommage, dit-il, qu'avec tant de résolution, de courage et d'activité, ce génie vaste et puissant se soit trompé dans ses vues, et qu'il ait employé à ruiner l'empire plus d'efforts qu'il n'en eût fallu pour en rétablir la splendeur! Sa nouvelle constitution est un chef-d'œuvre d'intelligence: la malice prétorienne abolie, les enfants des pauvres adoptés par l'état, (6) l'autorité du préfet divisée et réduite, les vétérans établis possesseurs et gardiens des frontières tout cela étoit sage et grand. Que ne s'en tenoit-il à des moyens si simples? Il ne vit

pas, on ne voulut pas voir que transporter le siége de l'empire, c'étoit en ébranler, et au physique et au moral, les plus solides fondements. Il eut beau vouloir que sa ville fût une seconde Rome; il eut beau dépouiller l'ancienne de ses plus riches ornements pour en décorer la nouvelle; ce n'étoit qu'un jeu de théâtre, qu'un spectacle fragile et vain.

Vous m'étonnez, interrompit Tibère, et la capitale du monde me sembloit bien plus dignement, bien plus avantageusement placée sur le Bosphore, au milieu de deux mers et entre l'Europe et l'Asie, qu'au fond de l'Italie, au bord de ce ruisseau qui soutient à peine une barque.

Constantin a pensé comme vous, dit Bélisaire, et il s'est trompé. Un état obligé de répandre ses forces au-dehors, doit être au-dedans facile à gouverner, à contenir et à défendre. Tel est l'avantage de l'Italie. La nature elle-même sembloit en avoir fait le siége des maîtres du monde. Les monts et les mers qui l'entourent la garantissent à peu de frais des insultes de ses voisins; et Rome, pour sa sûreté, n'avoit à garder que les Alpes. Si un ennemi puissant et hardi franchissoit

ces barrières, l'Apennin servoit de refuge aux Romains et de rempart à la moitié de l'Italie: ce fut là que Camille défit les Gaulois; et c'est dans ce même lieu que Narsès a remporté sur Totila une si belle victoire.

Ici nous n'avons plus de centre fixe et immutable. Le ressort du gouvernement est exposé au choc de tous les revers. Demandez aux Scythes, aux Sarmates, aux Esclavons, si l'Ebre, le Danube, le Tanaïs, sont des barrières qui leur en imposent. Bysance est contre eux notre unique refuge; et la foiblesse de ses murs n'est pas ce qui m'afflige le plus.

A Rome, les lois qui régnoient au-dedans pouvoient étendre de proche en proche leur vigilance et leur action du centre de l'état jusqu'aux extrémités: l'Italie étoit sous leurs yeux et sous leurs mains modératrices; elles y formoient les mœurs publiques, et les mœurs à leur tour leur donnoient de fidèles dispensateurs. Ici nous avons les mêmes lois; mais tout est transplanté, rien n'est d'accord, rien n'est ensemble. L'esprit national n'a point de caractère; la patrie n'a pas même un nom. L'Italie produisoit des hommes qui respiroient en naissant l'amour de la patrie, et qui crois-

soient dans le champ de Mars. Ici quel est le berceau, quelle est l'école des guerriers? Les Dalmates, les Illyriens, les Thraces sont aussi étrangers pour nous que les Numides et les Maures. Nul intérêt commun qui les lie, nul esprit d'état et de corps qui les anime et les fasse agir. *Souvenez-vous que vous êtes Romains*, disoit à ses soldats un capitaine de l'ancienne Rome ; et cette harangue les rendoit infatigables dans les travaux et intrépides dans les combats. A présent que dirons-nous à nos troupes pour les encourager? *Souvenez-vous que vous êtes Arméniens, Numides ou Dalmates?* L'état n'est plus un corps, c'est le principe de sa foiblesse ; et l'on n'a pas vu qu'il falloit des siècles pour y rétablir cette unité qu'on appelle patrie, et qui est l'ouvrage insensible et lent de l'habitude et de l'opinion. Constantin a décoré sa ville des statues des héros de Rome ; vain stratagème : hélas ! ces images étoient vivantes au capitole ; mais le génie qui les animoit n'est pas monté sur nos vaisseaux ; ils n'ont transporté que des marbres. Les Paul-Emile, les Scipion, les Caton, sont muets pour nous : Bysance leur est étrangère. Mais dans Rome

ils parloient au peuple, et ils en étoient entendus.

Je ne vois pas, dit Justinien, qu'à Rome l'empire ait été plus tranquille ni plus heureux depuis long-temps. Le peuple y étoit avili, et le sénat plus avili encore.

Un empire est foible et malheureux partout, dit Bélisaire, quand il est en de mauvaises mains. Mais à Rome il ne falloit qu'un bon règne pour changer la face des choses. Voyez de quel abaissement l'état sortit sous Adrien, et à quel point de gloire et de majesté il arriva sous Marc-Aurèle. La vertu romaine s'éclipsoit sans s'éteindre ; le prince, digne de la ranimer, en retrouvoit le germe dans les cœurs. Ce germe a péri dans Bysance ; il faut le semer dé nouveau ; et ce doit être le grand ouvrage d'un règne juste et modéré. Sans ce prodige, tout est perdu. Les succès mêmes de nos armes sont ruineux pour l'état. L'empire a sur les bras cent ennemis qui n'en ont qu'un. On croit les détruire ; ils renaissent, ils se succèdent l'un à l'autre, et, par des diversions rapides, ils se donnent mutuellement le temps de se relever. Cependant leur ennemi commun s'affoiblit en se divisant : ses

courses le ruinent, ses travaux le consument, ses victoires mêmes sont pour lui des plaies qui n'ont pas le temps de se fermer ; et, après des efforts inouïs pour affermir sa puissance, un seul jour ébranle et renverse vingt ans des plus heureux travaux. Combien de fois sous ce règne nos drapeaux n'ont-ils pas volé du Tibre à l'Euphrate, de l'Euphrate au Danube? Et tous les efforts de nos armes sous Mandus, Germain, Salomon, Narsès, et moi, si j'ose me nommer, tout cela s'est réduit à subir la loi de la paix.

Il le faut bien, dit l'empereur, puisque la guerre nous accable.

Le moyen d'éviter la guerre, dit le vieillard, ce n'est pas d'acheter la paix. Les barbares du nord ne cherchent qu'une proie ; et plus elle se montre foible, plus ils sont sûrs de la ravir. Les Perses n'ont rien de plus intéressant que de venir les armes à la main piller tous les ans nos provinces d'Asie. On les renvoie avec de l'or ! Quel moyen de les éloigner, que de leur présenter l'appât qui les attire ! La rançon même de la paix devient l'aliment de la guerre ; et nos empereurs, en épuisant leurs peuples, n'ont fait que rendre leurs ennemis plus avides et plus puissants.

Vous m'affligez, dit Justinien. Quelle barrière voulez-vous donc qu'on leur oppose? De bonnes armées, dit Bélisaire, et surtout des peuples heureux. Quand les barbares se répandent dans nos provinces, ils n'y cherchent que le butin. Peu leur importe de laisser après eux la désolation et la haine, pourvu qu'ils laissent la terreur. Il n'en est pas ainsi d'un empire qui veut garder ce qu'il possède: s'il ne fait pas aimer sa domination, il faut qu'il y renonce: l'autorité fondée sur la crainte s'affoiblit et se perd dans l'éloignement; et il est impossible de régner par la force, depuis le Taurus jusqu'aux Alpes, depuis le Caucase jusqu'au pied de l'Atlas. Qu'importe en effet à des malheureux dont on exprime la sueur, d'avoir pour oppresseurs les Romains ou les Perses? On défend mal une puissance dont on est accablé soi-même; et si on n'ose s'en affranchir, on s'en laisse au moins délivrer. L'humanité, la bienfaisance, la droiture, la bonne foi, une vigilance attentive au bonheur des peuples que l'on a soumis, voilà ce qui nous les attache. Alors le cœur de l'état est partout, et chaque province est un centre d'activité, de force et de vigueur.

Je vous parlerai souvent de moi, jeune homme, ajouta-t-il, et vous m'y autorisez en consultant mon expérience. Quand je portai la guerre en Afrique, je commençai par ménager ces contrées comme ma patrie. La discipline établie dans mon armée y attira l'abondance, et j'eus bientôt le plaisir de voir les peuples d'alentour prendre mon camp pour asile, et se ranger sous mes drapeaux. Le jour que j'entrai dans Carthage à la tête d'une armée victorieuse, on n'entendit pas une plainte ; ni le travail, ni le repos des citoyens ne fut interrompu : à voir le commerce et l'industrie s'exercer comme de coutume, on croyoit être en pleine paix : aussi ne tenoit-il qu'à moi de régner sur un peuple qui m'appeloit son père. J'ai vu de même en Italie les naturels du pays venir en foule se donner à nous, et les Goths à Ravenne supplier leur vainqueur de vouloir bien être leur roi. Tel est l'empire de la clémence. Et ne croyez pas que je m'en glorifie : je n'ai fait que suivre les leçons que les barbares me donnoient. Oui, les barbares ont comme nous leurs Titus et leurs Marc-Aurèle. Théodoric et Totilla ont mérité l'amour du monde. O villes d'Ita-

lie! s'écria le vieillard, quelle comparaison vous avez faite de ces barbares avec nous! J'ai vu dans Naples égorger sous mes yeux les femmes, les vieillards, les enfants au berceau. Je courois, j'arrachois des mains de mes soldats ces innocentes victimes; mais j'étois seul, mes cris n'étoient point entendus; et ceux qui auroient dû me seconder étoient occupés au pillage. Cette même ville a été prise par le généreux Totila. Heureux prince! il a eu la gloire de la sauver de la fureur des siens. Il s'y est conduit comme un père tendre au milieu de sa famille. L'humanité n'a rien de plus touchant que les soins qu'il a pris du salut de ce peuple qui venoit se rendre à lui. Il a été le même dans Rome, dans cette Rome où nos commandants venoient d'exercer, au milieu des horreurs de la famine, le monopole le plus affreux. Voilà comme nos ennemis ont su gagner le cœur des peuples. Leur justice et leur modération nous ont plus nui que leur valeur.

Mais, en revanche, ce qui les a bien servis, c'est l'avarice, la dureté, la tyrannie de nos chefs. Dès que j'eus quitté l'Italie, ces mêmes Goths dont je venois de refuser la couronne,

indignés des vexations de ceux qui m'avoient remplacé, résolurent de secouer le joug; de là le règne de Totila et nos malheurs en Italie. Après avoir défait les Vandales en Afrique, j'avois persuadé aux Maures de vivre en paix avec nous. Mais quand je fus parti, nos illustres brigands, nos gens de luxe et de rapine, loin de les traiter en amis, exercèrent en liberté sur leurs villes et leurs campagnes les plus horribles violences. Les Maures prirent le parti de la vengeance et du désespoir : le sang inonda nos provinces. Ainsi l'oppression excite la révolte, qui rompt tous les nœuds de la paix.

Il en est de même au-dedans. Des préfets indolents, des proconsuls avides, tyrans absolus et impitoyables des provinces et des cités : voilà ce que j'ai vu partout. Par eux les charges publiques sont devenues si accablantes, que, pour retenir sous le faix les principaux citoyens, il a fallu leur interdire la milice, le sacerdoce, la vente même de leurs biens, et, ce qu'on ne croira jamais, la ressource de l'esclavage. Comment voulez-vous que des peuples si cruellement tourmentés aiment un joug qui les écrase? Peuvent-ils se croire liés,

ou d'intérêt, ou de devoir, avec de si durs oppresseurs ? Au premier murmure que leur arrache la misère et le désespoir, on crie à la révolte, à l'infidélité ; on fait marcher dans les provinces des armées qui les ravagent. Triste et cruel moyen de réduire les hommes, que celui de les ruiner ! Et que faire d'un peuple abattu de foiblesse ? Il faut qu'il soit docile et fort. Il sera l'un et l'autre, s'il n'est point excédé par tous ces tyrans subalternes, qui, du règne d'un prince équitable et doux, ne font que trop souvent qu'un règne intolérable.

C'est de ces dépositaires de l'autorité qu'il dépend de la faire aimer ou haïr. C'est donc sur eux que doit se fixer l'œil vigilant et sévère du prince. Il n'a pas de plus dangereux ni de plus cruels ennemis ; car ils l'exposent à la haine publique ; et c'est pour lui le plus grand des maux. Tout ce que leur dicte l'orgueil, la cupidité, le caprice, ils l'appellent sa volonté. A les entendre, ils ne font qu'obéir en exerçant leurs violences ; et par eux le prince est à son insu le fléau des peuples qu'il aime. Tibère, ajouta le héros, si un souverain a le bonheur de vous avoir pour ami,

dites-lui bien de ne jamais lâcher les rênes de l'autorité ; et que tous ceux qui l'exercent sous lui sentent le frein de sa justice. Car les excès commis en son nom calomnient son règne, et font retomber sur lui les larmes du foible opprimé ; au lieu que, si les peuples savent qu'il les protége et qu'il les venge, ils se plaindront à lui sans se plaindre de lui ; et la haine publique, attachée aux artisans des malheurs publics, laissera le prince équitable en possession du cœur de ses sujets.

Rien de plus beau dans la spéculation, dit Justinien, qu'un prince attentif et présent à tout ce qui se passe dans son empire. Mais le détail en est immense ; et s'il faut qu'il écoute les plaintes de ses peuples, qu'il les examine et les juge, il n'y suffira jamais.

C'est avec ces fantômes de difficultés qu'on l'effraie, dit Bélisaire ; mais ils s'évanouissent quand on les observe de près ; et vous verrez demain que l'art de gouverner est moins compliqué qu'on ne pense. Adieu, mes amis. Vous voyez que de moi-même je m'engage plus loin que je n'aurois voulu. Régner est la folie de la plupart des hommes ; et il en est peu qui, dans leurs rêveries, ne s'amusent,

comme je fais, à regler le sort des états. C'est le délire du vulgaire, dit Justinien, mais la plus digne méditation du sage.

L'empereur se retira frappé de tout ce qu'il venoit d'entendre; et le soir même, à son souper, il ouït dire à ses courtisans que jamais l'empire n'avoit été plus florissant et plus heureux. Sans doute, leur dit-il, l'empire est florissant, et vous nagez dans l'abondance; il est heureux, car vous vivez dans le luxe et l'oisiveté. Ici les peuples ne sont comptés pour rien, et la cour est pour vous l'empire. Ces mots leur firent baisser les yeux. Ils ne doutèrent pas que la mélancolie où l'empereur étoit plongé ne fût la suite des entretiens qu'il avoit eus avec Tibère. Tibère, disoient-ils, est un jeune enthousiaste qui a la folie de l'humanité. Rien de plus dangereux ici qu'un homme de ce caractère: il faut tâcher de l'éloigner.

CHAPITRE XII.

Le lendemain, tandis que cette intrigue occupoit la cour, le bon aveugle et ses deux hôtes avoient repris leurs entretiens.

Un prince qui veut régner par lui-même, leur disoit-il, doit savoir tout simplifier. Son premier soin est de bien connoître ce qui est utile à ses peuples, et ce qu'ils attendent de lui. Cela seul, dit Tibère, est une étude immense. Elle est très-simple, dit le héros ; car les besoins d'un seul sont les besoins de tous, et chacun de nous sait par lui-même ce qui est utile au genre humain. Par exemple, demanda-t-il au jeune homme, si vous étiez laboureur, qu'attendriez-vous de la bonté du prince ? Qu'il m'assurât le fruit de mon travail, dit celui-ci ; qu'il m'en laissât jouir, le tribut prélevé, avec mes enfans et ma femme ; qu'il protégeât mon héritage

contre la fraude et la rapine, et ma famille et moi contre la violence, l'injure et l'oppression. Eh bien ! dit Bélisaire, voilà tout ; et chaque citoyen dans son état n'en demande pas davantage. Et le prince, à son tour, poursuivit le héros, qu'exige-t-il de ses sujets ?—L'obéissance, le tribut, et des forces pour le maintien de sa puissance et de ses lois.—Cela est encore simple et juste, dit Bélisaire. Et les sujets, quels sont leurs devoirs réciproques? —De vivre en paix, de ne pas se nuire, de laisser à chacun le sien, et d'observer dans leur commerce la concorde et la bonne foi. Voilà, mon ami, dit le vieillard, l'abrégé du bonheur du monde ; et pour cela, vous voyez bien qu'il ne faut pas des volumes de lois. Il fut un temps où celles de Rome étoient écrites sur douze tables ; ce temps valoit bien celui-ci. Le juste n'est que la balance de l'utile, et la mesure de ce qui revient à chacun de la somme du bien public. Que la seule équité préside à ce partage, son code ne sera pas long. Ce qui l'embrouille et le grossit, c'est le caprice minutieux d'une volonté arbitraire qui érige en lois ses fantaisies, dont elle change à tout propos ; c'est la

crainte pusillanime de ne pas donner à la liberté assez de liens qui l'enchaînent ; c'est le jaloux orgueil de dominer, qui ne croit jamais faire assez sentir ses droits ; c'est la manie de vouloir régler une infinité de détails, qui se règlent assez et beaucoup mieux d'eux-mêmes. On a fait sous ce règne une ample collection d'édits et de décrets sans nombre ; mais c'est l'école des jurisconsultes ; ce n'est pas l'école du peuple : or, c'est le peuple qu'il s'agit d'instruire de ses devoirs et de ses droits. Chacun doit être son premier juge ; chacun doit donc savoir ce qui lui est prescrit, défendu, permis par la loi. Il faut pour cela des lois simples, claires, sensibles, en petit nombre, et faciles à appliquer. C'est là surtout ce qui abrégera les détails de l'administration. Car dès que le peuple est instruit de ce qu'il doit et de ce qui lui est dû, il est fier de sa sûreté, et content de sa dépendance ; il voit ce qui lui revient des sacrifices qu'il a faits ; et, dans le bien public apercevant le sien, il révère l'autorité qui fait concourir l'un à l'autre. Pourquoi le voit-on si souvent impatient du joug des lois ? Parce que la rigueur est toute du côté des

lois qui le gênent, et la mollesse et la négligence du côté des lois qui le favorisent et qui doivent le protéger. Or la simplicité d'un code populaire remédieroit encore à cet abus; car les juges voyant le peuple assez instruit pour les juger par eux-mêmes, et en état de réclamer contre eux une loi précise et constante, ils n'oseroient plier la règle, ni changer de poids à leur gré.

Les plus abusives des lois, sont celles qui donnent prise sur les biens. Car on n'en veut guère à la vie ni à la liberté des peuples; et quand on leur lie les mains, ce n'est que pour les dépouiller. Aussi, de mille excès commis par les dépositaires de l'autorité, à peine y en a-t-il un seul qui ne soit pas le crime de l'avarice. C'est donc là que le prince doit porter la lumière, et commencer par éclairer la perception de l'impôt.

Tant que l'impôt sera multiplié, vague et compliqué comme il l'est, la régie, quoi que l'on fasse, en sera trouble et frauduleuse: il faut donc le simplifier. Que la loi qui le réglera soit précise et inaltérable; que le tribut lui-même, ce besoin de l'état, soit égal, aisé, naturel; qu'il soit un, qu'il soit appli-

qué à des biens réels et solides, réglé par leur valeur et le même partout ; le tribut, par exemple, que l'heureuse Sicile payoit avec joie aux Romains, celui dont la douceur fit adorer César dans les provinces de l'Asie. La fraude n'aura plus à se réfugier dans un dédale ténébreux d'édits absurdes et bizarres : l'évidence même du droit en marquera les limites, et en cessant d'être arbitraire, il cessera d'être odieux.

Vous savez bien, dit l'empereur, ce qu'on oppose à vos principes ? Simplifier l'impôt, ce seroit le réduire. Je l'espère, dit le héros. Et puis, ajouta l'empereur, si le peuple est trop à son aise, il sera, dit-on, paresseux, arrogant, rebelle, intraitable. O juste ciel ! s'écria Bélisaire ; quel moyen de dégoûter le peuple du travail, que de lui en assurer les fruits ! quel moyen de le rendre intraitable et rebelle, que de le rendre plus heureux ! On craint qu'il ne soit arrogant ! Ah ! je sais bien qu'on veut qu'il tremble comme l'esclave sous les verges. Mais devant qui doit-il trembler, s'il est sans crime et sans reproche ? Sous quel pouvoir doit-il fléchir, si ce n'est sous celui des lois et du souverain légitime ?

Quel empire sera jamais plus sûr de son obéissance que celui qui, par les bienfaits, la reconnoissance et l'amour, s'est acquis tous les droits du pouvoir paternel ? Croyez-moi, je connois le peuple ; il n'est pas tel qu'on vous le peint. Ce qui l'énerve et le rebute, c'est la misère et la souffrance ; ce qui l'aigrit et le révolte, c'est le désespoir d'acquérir sans cesse et de ne posséder jamais. Voilà le vrai, et on le sait bien ; mais on le dissimule : on s'est fait un système que l'on tâche d'autoriser. Ce système des grands, est que le genre humain ne vit que pour un petit nombre d'hommes, et que le monde est fait pour eux. C'est un orgueil inconcevable, dit l'empereur ; mais il est vrai qu'il existe dans bien des âmes. Non, dit Bélisaire, il est joué : il n'a jamais été sincère. Il n'y a pas un homme de bon sens, quelque élevé qu'il soit, qui, se comparant en secret avec le peuple qui le nourrit, qui le défend, qui le protége, ne soit humble au-dedans de lui-même ; car il sent bien qu'il est foible, dépendant et nécessiteux. Sa hauteur n'est qu'un personnage qu'il a pris pour en imposer ; mais le mal est qu'il en impose et par-

vient à persuader. Fasse le ciel, mon cher Tibère, que votre ami ne donne pas dans cette absurde illusion! Obtenez qu'il jette les yeux sur la société primitive : il la verra divisée en trois classes, et toutes les trois occupées à s'aider réciproquement, l'une à tirer du sein de la terre les choses nécessaires à la vie, l'autre à donner à ses productions la forme et les qualités relatives à leur usage, et la troisième à la régie et à la défense du bien commun. Il n'y a dans cette institution personne d'oisif, d'inutile : le cercle des secours mutuels est rempli; chacun selon ses facultés, y contribue assidument : forces, industrie, intelligence, lumières, talents et vertus, tout sert, tout paie le tribut ; et c'est à cet ordre si simple, si naturel, si régulier, que se réduit l'économie d'un gouvernement équitable.

Vous voyez bien qu'il seroit insensé que l'une de ces classes méprisât ses compagnes ; qu'elles sont toutes également utiles, également dépendantes ; et qu'en supposant même qu'il y eût quelque avantage, il seroit pour le laboureur ; car si le premier besoin est de vivre, l'art qui nourrit les hommes est le pre-

micr des arts. Mais comme il est facile et sûr, qu'il n'expose point l'homme, et n'exige de lui que les facultés les plus communes, il est bon que les arts utiles et qui demandent des talents, des vertus, des qualités plus rares, soient aussi plus encouragés. Ainsi les arts de premier besoin ne seront pas les plus considérés, et ils ne prétendent pas l'être. Mais autant il seroit superflu de leur attribuer des préférences vaines, autant il est injuste et inhumain d'y attacher un dur mépris. Que votre ami, mon cher Tibère, se garde bien de ce mépris stupide : qu'il ménage comme sa nourrice et comme celle de l'état cette partie de l'humanité si utile et si dédaignée. Il est juste que le peuple travaille pour les classes qui le secondent, et qu'il contribue avec elles au maintien du pouvoir qui fait leur sureté : c'est à la terre à nourrir les hommes. Mais les premiers qu'elle doit nourrir sont ceux qui la rendent fertile ; et l'on n'a droit d'exiger d'eux que l'excédant de leurs besoins. S'ils n'obtenoient par le travail le plus rude et le plus constant qu'une existence malheureuse, ce ne seroient plus dans l'état des associés, mais des esclaves : leur

condition leur deviendroit odieuse et intolérable ! ils y renonceroient, ils changeroient de classe, ou cesseroient de se reproduire et de perpétuer la leur.

Il est vrai, dit Justinien, qu'on les a mis trop à l'étroit ; mais heureusement il faut si peu de chose à cette espèce d'hommes endurcis à la peine ! Leur ambition ne va point au-delà des premiers besoins de la vie : qu'ils aient du pain, ils sont contents.

En vérité, mon voisin, dit Bélisaire, on diroit que vous avez passé votre vie à la cour, tant vous en savez le langage. Voilà ce qu'on y dit sans cesse pour engager le prince à dépouiller ses peuples, à les accabler sans remords. Oui, je conviens avec vous qu'ils n'ont pas les besoins insensés du luxe. Mais plus leur vie est frugale et modeste, plus on les reconnoit sobres et patients, plus on est sûr, quand ils se plaignent, qu'ils se plaignent avec raison. Dans le langage de la cour, manquer du nécessaire, c'est n'avoir pas de quoi nourrir vingt chevaux inutiles, vingt valets fainéants : dans le langage du laboureur, c'est n'avoir pas de quoi nourrir son père accablé de vieillesse, ses enfants dont

les foibles mains ne peuvent pas l'aider encore, et sa femme enceinte ou nourrice d'un nouveau sujet de l'état; c'est n'avoir pas de quoi faire à la terre les avances qu'elle demande, de quoi soutenir une année de grêle ou de stérilité, de quoi se procurer à soi-même ou aux siens, dans la vieillesse ou la maladie, les soulagements, les secours dont la nature a besoin. Or, mes amis, je vous demande si cette première destination des produits de l'agriculture n'est pas sainte et inviolable, plus que ne devoit l'être le trésor de Janus.

Hélas! dit l'empereur, il est des temps de calamité où l'on ne peut se dispenser d'y porter atteinte.

Il faut pour cela, dit Bélisaire, que toutes les ressources du superflu soient épuisées, et qu'il n'y ait plus d'autre moyen de sauver un peuple que de le ruiner: je n'ai jamais vu ces temps-là.(7) Mais parlons vrai: savez-vous ce qui accable la classe laborieuse et souffrante d'un état? C'est le fardeau que rejette sur elle la classe oisive et jouissante. Ceux qui, par leur richesse, participent le plus aux avantages de la société, sont ceux

qui contribuent le moins aux frais de sa régie et de sa défense. Il semble que l'inutilité soit un privilége pour eux. Obtenez que cet abus cesse ; qu'on distribue, selon les forces et les facultés de chacun, le poids des dépenses publiques, ce poids sera léger pour tous.

Que n'a-t-on pas fait, dit l'empereur, pour établir cette égalité désirée. N'a-t-on pas condamné au feu les décurions infidèles qui, en distribuant l'impôt de leur cité, surchargeroient les uns pour exempter les autres.

Hélas ! je sais, dit Bélisaire, que ce n'est pas à ces malheureux qu'on fait grâce. Pour n'avoir pas vexé le peuple avec assez de dureté, on les met dans les fers, on les meurtrit de coups, on les réduit à envier la condition des esclaves. Mais y a-t-il des verges, des cachots, des supplices pour vos recteurs, vos proconsuls et vos préfets ? Et quand il y en auroit, quoi de plus inutile, si on ferme la bouche aux peuples et si on étouffe leurs cris ? Donnez-leur des lois moins sévères, avec la pleine liberté d'en poursuivre les infracteurs.

De tout temps, dit Justinien, il a été permis aux peuples de se plaindre.

Oui, reprit Bélisaire, pourvu que leurs tyrans veuillent bien les y autoriser. N'a-t-on pas exigé l'attache des présidents et des préfets pour que les villes et les provinces pussent dénoncer à la cour les excès dont ils sont eux-mêmes ou les auteurs ou les complices? Et y avoit-il un plus sûr moyen d'en assurer l'impunité? Les lois recommandent à leurs dépositaires de s'opposer aux vexations; et ce sont eux qui les exercent. Les lois leur font un devoir religieux de garantir le foible des injures du fort; et c'est dans leurs mains qu'est la force avec le droit d'en abuser. Les lois déterminent la somme de l'impôt; mais les préfets, les proconsuls, les présidents le distribuent; et ils ne manquent jamais de prétextes pour l'aggraver. Les lois permettent de citer des créatures du préfet au tribunal du préfet lui-même; mais elles défendent d'appeler de ce tribunal à celui du prince, par la raison, disent-elles, que le prince n'élève à cette dignité que des hommes d'une droiture et d'une sagesse éprouvée. Il ne peut donc jamais se tromper dans son choix?

Quelle imprudence de risquer le sort d'un peuple sur la foi d'un homme ! Justinien en a senti l'abus : il a rétabli les préteurs, avec le droit de s'opposer au déprédations des préfets, nouveaux oppresseurs pour le peuple. Leur résidence dans les provinces a bientôt donné prise à la contagion ; et, de surveillants devenus complices, ils n'ont fait que grossir le nombre des tyrans. Voilà d'où vient qu'on voit tant d'abus impunis, tant de bonnes lois inutiles.

Que feriez-vous ? lui dit l'empereur. J'écouterois le cri du foible, dit Bélisaire, et l'homme injuste et puissant trembleroit.

Parmi les institutions de nos empereurs, il en est une que je révère et que je désire ardemment de voir remettre en vigueur. Lorsque, dans la foule des préposés au maintien de l'autorité souveraine, j'ai trouvé des agents [8] spécialement chargés du soin d'aller dans les provinces recevoir les plaintes du peuple, pour en informer l'empereur, j'ai senti mon âme s'épanouir, et l'humanité respirer en moi. Je fais des vœux pour qu'un bon prince donne à cette charge importante tout l'éclat qu'elle doit avoir ; qu'il y nomme ses amis

les plus vertueux, les plus affidés, les plus intimes ; que, dans la pompe la plus solennelle et la plus imposante, il reçoive au pied des autels le serment qu'ils feront au ciel, à ses peuples et à lui-même, de ne jamais trahir les intérêts du foible en faveur de l'homme puissant ; qu'il les envoie tous les ans à ses peuples, sous le nom sacré de tuteurs ; et qu'il les rappelle vers lui aussitôt leur tâche remplie, pour ne pas les livrer à la corruption. Quel effet ne produira point et leur présence et leur attente ! Voyez, à l'arrivée de l'homme juste dans les provinces, la liberté lever un front serein, et la licence et la tyrannie baisser les yeux en frémissant : voyez vos préfets, vos présidents, vos proconsuls et leurs préposés subalternes, pâlir, trembler devant leur juge, et les peuples l'environner comme leur père et leur vengeur. Les monarques se plaignent que la vérité les fuit ! Ah ! mes amis, elle les cherche même au travers des lances et des épées. Combien plus aisément les aborderoit-elle, s'ils lui donnoient ce libre accès ! Et ce ne seroit point le cri séditieux d'une populace en tumulte ; ce seroit la voix modérée de l'homme sage et vertueux qui

porteroit au pied du trône la plainte de l'humanité. Oh! que les abus, que les excès commis au nom du prince en seroient bien plus rares, s'ils devoient ainsi tous les ans passer sous les yeux attentifs et sévères de la justice, et si son glaive du haut du trône étoit levé pour les punir!

De toutes les conditions, la milice est sans doute celle où la licence et le désordre semblent devoir régner le plus impunément. Mais qu'on rende à la discipline son austérité, sa vigueur ; que la faveur ne se mêle point d'en mitiger les lois sévères ; et quelques exemples comme celui que Justinien a donné au monde imposeront bientôt aux plus audacieux.

Et quel est cet exemple ? demanda l'empereur. La voici, reprit Bélisaire : c'est, à mon gré, le plus beau moment du règne de Justinien. Ses généraux, dans la Colchide, avoient trempé leurs mains dans le sang du roi des Laziens, son allié. Il envoya sur les lieux mêmes un homme intègre, avec pleine puissance de prononcer et de punir, après qu'il auroit entendu la plainte du peuple lazien et la défense des accusés. Ce juge suprême et terrible donna à cette grande cause tout l'ap-

pareil dont elle étoit digne. Il choisit pour son tribunal une des collines du Caucase ; et là, en présence de l'armée des Laziens, il fit trancher la tête aux meurtriers de leur roi. Mais tout cela demande au moins quelques hommes incorruptibles ; et par malheur l'espèce en est rare, surtout depuis l'abaissement, l'avilissement du sénat.

Quoi ! dit Tibère, regrettez-vous ces tyrans de la liberté, ces esclaves de la tyrannie ?

Je regrette dans le sénat, dit le héros, non ce qu'il a été, mais ce qu'il pouvait être. Toute domination tend vers la tyrannie : car il est naturel à l'homme de prétendre que sa volonté fasse loi. La dureté du sénat envers le peuple et son inflexible hauteur a fait préférer à son règne celui d'un maître qu'on espéra de trouver plus juste et plus doux. Ce maître, jaloux d'exercer une autorité sans partage, a fait plier l'orgueil du sénat sous le joug : et le sénat, saisi de crainte, a été plus bas et plus vil que son maître n'auroit voulu : Tibère s'en plaignoit lui-même. Mais il est aisé de concevoir qu'en cessant d'être dangereux, le sénat devenoit utile, qu'il donnoit à l'autorité un caractère plus imposant, et qu'é-

tabli médiateur entre le peuple et le souverain, il eût été le point d'appui de toutes les forces de l'empire. Ce n'est pourtant pas sous ce point de vue que je regarde le sénat. Je regrette en lui une pépinière d'hommes exercés à tenir l'épée et la balance, nourris dans les conseils et dans les combats, instruits dans l'art de gouverner et par les lois et par les armes. C'est de cet ordre de citoyens, contenu dans de justes bornes, et honoré comme il devoit l'être, qu'un empereur auroit tiré ses généraux et ses ministres, ses préfets et ses commandants. Aujourd'hui, qu'on ait besoin d'un homme habile, vertueux et sage ; où s'est-il fait connoître? Pour essai, lui donnera-t-on le sort d'un peuple à décider? Est-ce dans les emplois obscurs de la milice palatine qu'il se forme des Régulus, des Fabius, des Scipion? Au défaut d'une lice où les âmes s'exercent, où le caractère s'annonce, où le génie se développe, où les lumières et les vertus percent la foule et se distinguent, on a presque tout donné au hasard de la naissance, au caprice de la faveur. Ainsi s'accumulent les maux sous lesquels un état succombe.

Que voulez-vous ? dit l'empereur ; quand les hommes sont dégradés, quand l'espèce en est corrompue, et qu'avec tout le soin possible on n'y fait que de mauvais choix, il faut bien que l'on se rebute, et qu'on se lasse de choisir.

Non, dit Bélisaire, jamais on ne doit se décourager. La corruption n'est jamais totale ; il y a partout des gens de bien ; et s'il en manque, on en fait naître. Il suffit qu'un prince les aime, et qu'il sache les discerner. Adieu, mes amis. Ce sera demain un entretien consolant pour nous. Car il est clair de voir que, pour remédier au plus mauvais état des choses, un seul homme n'a qu'à vouloir.

Bélisaire fait tout dépendre de notre foible volonté, dit Justinien à Tibère ; mais est-on libre de se donner le discernement et le choix des hommes ? Et ne sait-il pas à quel point ils se déguisent avec nous ? Ce qui me confond, dit Tibère, c'est qu'il prétend que les hommes naissent tels que vous les voulez, comme si la nature vous étoit soumise. Cependant Bélisaire est sage ; les ans, le malheur l'ont instruit : il mérite bien qu'on l'entende.

CHAPITRE XIII.

Le jour suivant, à leur arrivée, ils le trouvèrent dans son jardin, s'occupant de l'agriculture avec Paulin son jardinier. Un moment plus tôt, leur dit-il, vous auriez pris comme moi une bonne leçon dans l'art de gouverner: car rien ne ressemble tant au gouvernement des hommes que celui des plantes; et mon jardinier que voilà en raisonne comme un Solon.

Alors l'empereur et Tibère se promenant avec le héros, le jeune homme lui proposa les réflexions qu'ils avoient faites, et les raisons qu'ils avoient de craindre qu'il ne se fît illusion.

Oui, leur dit-il, celui qu'au fond de son palais un cercle épais de courtisans et d'adulateurs environne connoît peu les hommes sans doute; mais qui l'empêche de s'échap-

per de son étroite prison, de se communiquer de se rendre accessible? L'affabilité dans un prince est l'aimant de la vérité. Ses esclaves la lui déguisent; mais l'homme du peuple, le laboureur, le vieux soldat brusque et sincère, ne la lui déguiseront pas. Il entendra la voix publique: c'est l'oracle des souverains, c'est le juge le plus intègre du mérite et de la vertu; et l'on ne fait que de bons choix lorsqu'on se décide par elle. Du reste, les choix d'un monarque ne roulent que sur deux objets, sur ses conseils et ses agents; et, s'il a bien choisi les uns, je lui réponds du choix des autres. Tout dépend d'avoir près de lui quelques amis dignes de l'être. Théodoric n'en avoit qu'un, le vertueux Cassiodore; et l'univers sait avec quelle sagesse et quelle gloire il a régné. Or il est des signes certains auxquels on peut, même à la cour, choisir ses conseils et ses guides. La sévérité dans les mœurs, le désintéressement, la droiture, le courage de la vérité, le zèle à protéger le foible et l'innocent, la constance dans l'amitié mise à l'épreuve des disgraces, une tendance vers le bien que nul obstacle ne dérange, un attachement fixe aux lois de l'é-

quité : voilà des traits auxquels un prince peut distinguer les gens de bien, et se choisir de vrais amis. Les motifs de l'exclusion me semblent encore plus sensibles : car la vertu peut être feinte ; mais le vice n'est point joué. Dès qu'il s'annonce, on peut le croire. Par exemple, si j'étois roi, celui qui m'auroit une fois parlé de mes peuples avec mépris, de mes devoirs avec légèreté, ou de l'abus de mon pouvoir avec une servile et basse complaisance, celui-là seroit à jamais exclu du nombre de mes amis. Or rien n'est plus aisé, en observant les hommes, que de surprendre à leur insu des traits de caractère qui trahissent et qui décèlent même les plus dissimulés. J'ai beacoup entendu parler de cette dissimulation profonde attribuée aux courtisans : il n'en est pas un qui ne soit connu comme s'il étoit la franchise même ; et si le prince a pu s'y méprendre, la voix publique le détrompera. Il ne tient donc qu'à lui de placer dignement son estime et sa confiance ; et la vertu, la vérité, une fois admises dans ses conseils, il peut se reposer sur elles du soin de l'éclairer sur tous ses autres choix.

Mais pensez-vous, dit l'empereur, à cette foule d'hommes vertueux et sages dont il aura besoin pour dispenser ses lois et pour exercer sa puissance? Où les prendre?

Dans la nature, dit Bélisaire; elle en produit quand on sait bien la diriger.—Et pour la diriger a-t-il d'autres moyens que des lois justes et sévères?—C'est beaucoup, ce n'est pas assez, reprit Bélisaire; et les mœurs ne sont pas du ressort des lois.

Que fera-t-il donc pour changer ces mœurs dès long-temps dépravées? demanda Justinien.

Mon jardinier va vous l'apprendre, dit Bélisaire: et il l'appela. Ecoute, Paulin, lui dit-il: lorsqu'il vient quelque mauvaise herbe parmi tes plantes, que fais-tu? Je l'arrache, dit le bon homme.—Au lieu de l'arracher, que ne la coupes-tu?—Elle repousseroit sans cesse, et je n'aurois jamais fini. Et puis, mon bon maître, c'est par la racine qu'elle prend les sucs de la terre: c'est là ce qu'il faut empêcher. Vous l'entendez, dit Bélisaire; c'est la critique de vos lois. Elles retranchent tant qu'elles peuvent les crimes de la société; mais elles laissent subsister les

vices qu'il faudroit extirper. Or cela n'est pas impossible ; car presque tous les vices, au moins ceux de la cour, ont une racine commune. Et c'est ? lui demanda Tibère. C'est la cupidité, répondit le vieillard. Oui, sous ce nom, soit qu'on entende le désir d'amasser ou le désir de jouir, il n'est rien d'indigne et de bas que la cupidité n'engendre. La dureté, l'ingratitude, la mauvaise foi, l'iniquité, l'envie, et jusqu'à l'atrocité même, sont comme les rameaux de cette passion avide, cruelle et rampante. De sa proie elle nourrit encore la mollesse, la volupté, la dissolution, la débauche, et cette lâche oisiveté qui les couve dans son sein. Ainsi toute la masse des mœurs est corrompue par l'amour des richesses. S'il anime l'ambition, il la rendra perfide et noire ; s'il se mêle au courage, il le déshonore par les excès les plus criants. Il imprime la tache de la vénalité aux talents les plus estimables ; et l'âme qui en est esclave est sans cesse exposée en vente pour se livrer au plus offrant.

De là tous les crimes publics que l'on commet pour amasser. Et cette tyrannie dont l'univers gémit, c'est le luxe qui en est le

père : car il fait naître les besoins ; ceux-ci font naître l'avarice, et l'avarice, pour s'assouvir, a recours à l'oppression. C'est donc au luxe qu'il faut s'en prendre ; c'est par lui que doit commencer la révolution dans les mœurs.

Attaquer le luxe, dit l'empereur, c'est attaquer une hydre : on lui coupe une tête, il en repousse mille. On plutôt c'est comme un Protée, qui, sous mille formes diverses, échappe à qui veut l'enchaîner. Je vous dirai bien plus, ajouta-t-il : les causes du luxe et ses influences, ses liaisons et ses rapports font un mélange de biens et de maux si compliqués dans ma pensée, qu'en supposant qu'il fût possible de l'enchaîner ou de le détruire, je douterois si l'un seroit permis et si l'autre seroit utile.

Oui, je conviens, dit Bélisaire, que le luxe est dans un état, comme ces malhonnêtes gens qui ont fait de grandes alliances : on les ménage par égard pour elles ; mais on finit par les enfermer. Je n'irai pourtant pas si loin. Commençons par les faits que j'ai vus par moi-même. On dit que le luxe est bon dans les villes. J'ai peine à le croire ; mais

je suis bien sûr qu'il est funeste dans les armées. Pompée, en voyant les soldats de César se nourrir de racines sauvages, disoit ; *Ce sont des bêtes brutes.* Il devoit dire : *Ce sont des hommes.* Le premier courage d'un guerrier est d'exposer sa vie ; le second est de la réduire aux seuls besoins de la nature ; et celui-ci est le plus pénible pour qui a vécu mollement. Un peuple qui veut jouir au sein de la guerre des délices de la paix n'est en état de soutenir ni les succès ni les revers. C'est peu de la victoire, il lui faut l'abondance ; et dès que celle-ci lui manque, on menace de le quitter, l'autre l'appelleroit en vain. Une armée sobre a des ailes ; le luxe énerve et appesantit l'armée où il est répandu. La frugalité ménage les ressources du dedans et du dehors ; la prodigalité les épuise et n'en laisse aucune au besoin : elle entraîne la dévastation, la famine, l'épouvante et la fuite honteuse. Tout est pénible pour des hommes que la mollesse a nourris : le courage leur reste ; mais les forces leur manquent : l'ennemi qui sait les fatiguer n'a pas besoin de les vaincre, et les lenteurs de la guerre lui tiennent lieu de combats.

Mais le luxe fait plus que d'énerver les corps ; il amollit et corrompt les âmes. L'homme riche qui dans les camps traîne le luxe à sa suite, en donne l'émulation au pauvre, qui, pour éviter l'humiliation d'être effacé par son égal, cherche des ressources dans le déshonneur même. L'estime s'attache aux riches, la considération à la magnificence, le mépris à la pauvreté, le ridicule à la vertu modeste et désintéressée ; c'est alors que tout est perdu. Voilà ce que j'ai vu du luxe.

Je sais que vous l'aviez banni de vos armées, lui dit Tibère ; comment y étiez-vous parvenu? Le plus aisément du monde, dit le vieillard : je l'avois banni de ma tente, et je l'avois dévoué au mépris. Le mépris est un puissant remède contre le poison de l'orgueil. Je sus qu'un jeune Asiatique avoit porté dans mon camp les délices de sa patrie, qu'il dormoit sous un pavillon de pourpre, qu'il buvoit dans des coupes d'or, qu'il faisoit servir à sa table les vins les plus exquis et les mets les plus rares. Je l'invitai à dîner; et, en présence de ses camarades: Jeune homme, lui dis-je, vous voyez qu'on fait ici mauvaise chère; c'est quelquefois bien pis,

et il faut s'y attendre : car ceux qui courent après la gloire sont exposés à manquer de pain. Croyez-moi, votre délicatesse auroit trop à souffrir de la vie que nous allons mener : je vous conseille de ne pas nous suivre. Il fut sensible à ce reproche. Il demanda grâce, il l'obtint ; mais il renvoya ses bagages. Et cette leçon vous suffit? lui demanda le jeune homme. Oui, sans doute, dit le héros ; car mon exemple l'appuyoit, et l'on me connoissoit une volonté ferme.—Vous dûtes exciter bien des plaintes.—Quand la loi est égale et nécessaire, personne ne s'en plaint.—Non ; mais il est dur pour le riche d'être mis au niveau du pauvre.—En revanche il est doux pour le pauvre de voir le riche au niveau de lui ; et partout les pauvres sont le plus grand nombre.—Mais les riches sont à la cour les plus puissants et les mieux écoutés.—Aussi n'ont-ils pas mal réussi à me nuire. Mais ce que j'ai fait, je le ferois encore ; car la force de l'âme, comme celle du corps, est le fruit de la tempérance. Sans elle, point de désintéressement ; sans désintéressement, point de vertu. Je demandois à un berger pourquoi ses chiens étoient si

fidèles : C'est, me dit-il, parce qu'ils ne vivent que de pain. Si je les avois nourris de chair, ils seroient des loups. Je fus frappé de sa réponse. En général, mes amis, la plus sûre façon de réprimer les vices, c'est de restreindre les besoins.

Tout cela est possible dans une armée, dit l'empereur, mais impracticable dans un état. Il n'en est pas des lois civiles comme des lois militaires : celles-ci resserrent la liberté dans un cercle bien plus étroit. Aucune loi ne peut empêcher le citoyen de s'enrichir par des moyens honnêtes ; aucune loi ne peut empêcher de disposer de ses richesses et d'en jouir paisiblement. Il est censé les avoir acquises par son travail, son industrie, ses talents, son mérite, ou celui de ses pères. Il a le droit de les dissiper comme celui de les enfouir. J'en suis d'accord, dit Bélisaire. Je vais plus loin, dit l'empereur : si les richesses d'un état se trouvent accumulées dans les mains d'une classe d'hommes, il est bon qu'elles se répandent, et que le travail et l'industrie les tirent des mains de l'oisiveté. Je conviens encore de cela, dit le héros. J'ajoute, poursuivit Justinien, que la délica-

tesse, la sensualité, l'ostentation, la magnificence, les fantaisies du goût, les caprices de la mode, les recherches de la mollesse et la vanité, sont de ces détails qui échappent à la police la plus sévère, et que les lois ne peuvent s'en mêler sans une espèce de tyrannie. A Dieu ne plaise, dit le vieillard, que je veuille que les lois s'en mêlent! Voilà donc le luxe protégé, dit Justinien, par tout ce qu'il y a de plus inviolable parmi les hommes, la liberté, la propriété, peut-être aussi l'utilité publique. J'accorde tout, excepté ce point-là, dit Bélisaire. Mais enfin, dit le prince, vous avouerez que le luxe anime et fait fleurir les arts, qu'il rend les hommes industrieux, actifs, capables d'émulation, qu'il oppose à leur indolence et à leur penchant vers l'oisiveté l'aiguillon des nouveaux besoins et le désir des jouissances.

Je conviens, dit Bélisaire, que le luxe est doux à ceux qui en jouissent, et profitable à ceux qui les en font jouir; et que les lois doivent laisser ce commerce libre et tranquille. N'est-ce pas ce que vous voulez?

Je veux plus, reprit l'empereur: je prétends que, de proche en proche, son influence

se répande sur toutes les classes de l'état, même sur celle des laboureurs, à qui elle procure un débit plus facile et plus avantageux des fruits de leurs travaux.

C'est ici, dit Bélisaire, que l'apparence vous séduit ; car ce qui revient à la classe des laboureurs des prodigalités du luxe a déjà été pris sur elle ; et tous les hommes qu'il emploie sont autant d'étrangers qu'il lui donne à nourrir. Rappelez-vous l'idée que nous nous sommes faite de la société primitive. Quel en est le but ? N'est-ce pas de rendre l'homme utile à l'homme ? Et dans cette institution, le droit de l'un sur le travail de l'autre n'est-il pas le droit de l'échange ? Si donc un homme en occupe mille à ses besoins multipliés, sans contribuer lui même aux besoins d'un seul, n'est-ce pas comme une plante stérile et vorace au milieu de la moisson ? Tel est le riche fainéant au sein du luxe et de la mollesse : objet continuel des soins et du travail de la société, il en reçoit nonchalamment le tribut comme un pur hommage. C'est à flatter ses goûts, à combler ses désirs que la nature est occupée : c'est pour lui que les saisons produisent les fruits

les plus délicieux ; les éléments, les mets les plus exquis ; les arts, les plus rares chefs-d'œuvre. Il jouit de tout, ne contribue à rien, dérobe à la société une foule d'hommes utiles, ne remplit la tâche d'aucun, et meurt sans laisser d'autre vide que celui des biens qu'il a consumés.

Je ne sais, dit Tibère, mais il ne semble qu'il est moins onéreux, moins inutile que vous ne croyez. Car si dans la masse des biens communs il ne met pas le fruit de ses talents, de son activité de son industrie, il y met son argent, et c'est la même chose.

Eh ! mon ami, l'argent, dit le vieillard, n'est que le signe des biens que l'on cède, et le gage de leur retour. Dans le commerce de ces biens il en exprime la valeur ; mais celui qui dans ce commerce ne présente que le signe, et jamais la réalité, abuse évidemment du moyen de l'échange pour se faire céder sans cesse ce qu'il ne remplace jamais. Le garant mobile qu'il donne le dispense de tout, au lieu de l'engager. Que le magistrat veille, que le soldat combatte, que l'artisan et le laboureur travaillent sans cesse pour lui, ses droits acquis sur leurs services se renouvel-

lent tous les ans, et le privilège qu'il a de vivre inutile est gravé sur des lames d'or.

Ainsi donc l'opulence tient le monde à ses gages ? dit le jeune homme. Oui, mon ami, dit le vieillard, sans qu'il en coûte à l'homme opulent d'autre fatigue et d'autre soin que de rendre en détail à la société les titres de la servitude qu'elle a contractée avec lui. Et pourquoi cette servitude ? demanda Tibère. Pourquoi des riches dans un état ? Parce que les lois, dit le héros, conservent à chacun ce qui lui est acquis ! que rien n'est mieux acquis que le fruit du travail, de l'industrie et de l'intelligence ; qu'à la liberté d'acquérir se joint celle d'accumuler ; et que la propriété comme la liberté doit être un droit inviolable. C'est un mal sans doute qu'il y ait des hommes qui puissent imposer à la société tous les frais de leur existence ; et de celle d'une foule d'hommes qu'ils n'emploient que pour eux seuls ; mais ce seroit un plus grand mal encore d'ôter à l'émulation, au travail et à l'industrie l'espérance de posséder et la surêté de jouir. Ne vous fâchez donc pas d'un mal inévitable. Tant qu'il y aura des hommes plus actifs, plus industrieux, plus économes,

plus heureux que d'autres, il y aura de l'inégalité dans le partage des biens ; cette inégalité sera même excessive dans les états florissants, sans qu'on ait droit de la détruire.

Avouez donc, dit l'empereur, que le luxe est bon à quelque chose ; car c'est lui qui par ses dépenses, diminue et détruit cette inégalité. C'est-à-dire que le luxe est bon à tarir les sources du luxe ; je l'avoue, dit Bélisaire, et je consens qu'on laisse aux richesses tous les moyens de s'écouler. Je n'entends pas qu'on oblige celui qui les possède à les enfouir, ni qu'on lui en prescrive l'usage. Les lois, je vous l'ai dit, ne doivent se mêler que d'imposer la charge des besoins publics sur la propriété commune, en laissent intacte et sacrée la portion de la subsistance, pour ne toucher qu'à l'excédant de l'aisance de chaque état. L'opinion fera le reste. L'opinion ! dit l'empereur. Oui, c'est elle, dit Bélisaire, qui, sans gêne et sans violence, remet chaque chose à sa place ; et c'est d'elle qu'il faut attendre la révolution dans les mœurs.

Cette révolution vous paroît difficile ; elle dépend de la volonté et de l'exemple du souverain. Dès qu'à mérite égal l'homme le

plus modeste et le plus simple dans ses mœurs sera le mieux reçu du prince, qu'il annoncera son mépris pour des dépenses fastueuses et pour un luxe efféminé, qu'il jettera un œil de dédain sur les esclaves de la mollesse, et qu'il fixera un regard de complaisance et de respect sur les victimes du bien public, le goût d'une simplicité noble et d'une sage économie sera bientôt celui de sa cour. Le faste, loin d'y être honorable, n'y sera pas même décent. Des mœurs pures et austères y prendront la place des mœurs licencieuses et frivoles; tous les respects s'y tourneront vers le mérite personnel, et laisseront le luxe et la vanité s'admirer seuls et se complaire. O mes amis! avec quelle rapidité on verroit tomber leur empire! Vous savez combien la ville est attentive, docile et prompte à suivre l'exemple de la cour. Ce qui est en honneur est bientôt à la mode. L'antique frugalité rétablie produiroit le désintéressement, et celui-ci les mœurs héroiques. L'homme en état de se rendre utile, n'ayant plus dans les bienséances un motif de cupidité, et délivré de l'esclavage des besoins avilissants du luxe, sentiroit se développer en lui le germe des

sentiments honnêtes; l'amour de la patrie, le désir de la gloire se saisiroit d'une âme libre et fière de sa liberté; tous les ressorts d'une noble émulation s'y déploieroient en même temps. Ah! si un souverain savoit quel ascendant il a sur les esprits, et comme il peut les remuer sans contrainte et sans violence! C'est de toutes ses forces la plus irrésistible; et c'est la seule qu'il ne connoît pas.

Et quelle force, dit Justinien, peut balancer le goût des plaisirs, l'attrait des jouissanees, le désir de posséder l'équivalent de tous les biens? Qu'importe à l'homme que la volupté enivre par tous les sens, que la cour le blâme ou le loue? Un souverain peut-il empêcher que cet homme, tout à lui-même, ne dispose à sa fantaisie d'un peuple industrieux, ardent à le servir: que les plaisirs ne l'environnent; que les arts ne lui soient soumis? Non, dit Bélisaire; mais, s'il le veut bien, il peut attacher la honte à la mollesse, le mépris à l'oisiveté; il peut interdire aux richesses le droit d'élever l'indolence, le vice et l'incapacité aux premiers emplois de l'état: il peut faire que les jouissances les plus sensibles, les agréments les plus doux de la vie soient attachés

à l'estime publique, et aillent avec elle au-devant du mérite ; il peut du moins humilier le luxe et lui ôter son orgueil. C'en est assez : le luxe humilié n'humiliera plus l'indigence, n'éclipsera plus la vertu. Il y aura des biens dont les richesses ne seront plus l'équivalent : la confiance et l'estime publique, les honneurs et les dignités seront réservés au mérite ; l'or n'effacera plus les tâches du blâme et de l'infamie, et la bassesse d'âme ne se cachera plus sous l'éclat d'un faste arrogant. Croyez, mes amis, que le luxe a peu de jouissances indépendantes de l'orgueil. Ses goûts les plus raffinés sont factices ; et l'opinion qu'on attache à ses plaisirs vains et fantasques est ce qu'ils ont de plus flatteur. Détruisez cette opinion, vous réduirez les richesses à leur valeur propre et réelle ; et alors celui qui les possédera, s'il veut s'honorer et les ennoblir, en fera un plus digne usage. Le luxe met l'homme opulent dans l'impossibilité d'être généreux ; les besoins le rendent avare ; et son avarice est un mélange de toutes les passions qu'on satisfait avec de l'or. Mais si les plus ardentes de ces passions, l'orgueil, l'ambition, l'amour même, car il suit la gloire, ne

tiennent plus aux objets du luxe, voyez combien il perd de son attrait, et l'avarice de sa force.

Les avantages réels de la richesse, l'aisance, les commodités, les délices de l'abondance, l'indépendance et le repos, enfin l'empire que le riche exerce sur une foule d'hommes occupés de lui, tout cela, dis-je, est plus que suffisant pour émouvoir les petites âmes ; et je suis bien loin d'espérer ou de craindre la ruine entière des arts dont la richesse est l'aliment. Mais si les distinctions honorables n'y sont plus attachées, les âmes à qui la nature a donné de l'énergie et de l'élévation, les âmes susceptibles des passions nobles et des grandes vertus, dédaigneront les objets de la vanité et chercheront ailleurs la louange et la gloire.

Ce ne sera jamais, répondit Tibère, dans un empire opulent, que le stérile éclat des honneurs effacera celui des richesses. Leur lustre est le seul qui éblouit le peuple ; et les dignités, la majesté même, en ont besoin pour lui imposer.

Lequel des deux, à votre avis, lui demanda le vieillard, ajoutoit le plus à la dignité, à la

majesté du sénat romain, du riche Lucullus ou du pauvre Caton ? Cette demande interdit Tibère. Je vous parle d'un temps de luxe, reprit le héros ; et dans ce temps-là même, avec quelle vénération la plus saine partie de l'état, le peuple, ne se rappeloit-il pas les beaux jours de Rome libre, vertueuse et pauvre, l'âge où son modique domaine étoit cultivé par des mains triomphantes, et où le soc de la charrue étoit couronné de lauriers? Rendez plus de justice au peuple ; et croyez qu'un sage monarque, environné de guerriers et de ministres dénués de faste, mais chargés d'ans et d'honneurs, offrira un spectacle cent fois plus imposant qu'un prince voluptueux entouré d'une cour brillante. Les gens en place, qui veulent être honorés sans qu'il leur en coûte, ne cessent de dire que leur rang, pour imprimer le respect, a besoin d'être revêtu de pompe et de magnificence ; et en effet c'est comme un vêtement dont l'ampleur cache les défauts du corps ; mais c'est une raison de plus pour écarter cet appareil qui déguise et confond les hommes. Quand la vertu se présentera dans les places éminentes, comme l'athlète dans l'arène, on l'y distinguera

bien mieux à sa force et à sa beauté ; et si le vice, la bassesse, l'incapacité s'y montrent, ils auront bien plus à rougir.

Un autre avantage des mœurs simples dans les grandeurs, c'est de soulager l'état des frais ruineux de la décoration, et d'alléger pour lui le poids des récompenses. Des honneurs bien distribués tiennent lieu des plus riches dons ; et le prince qui en sera économe le sera du bien de ses peuples. C'est là l'objet essentiel. Il ne s'agit pas d'empêcher les riches de se livrer au luxe : c'est un feu qui bientôt lui-même consumera son aliment. Il s'agit de préserver du goût du luxe et de la soif des richesses ceux qui, n'ayant que des talents, des lumières et des vertus, seroient tentés de les mettre à prix. Pour cela, il faut leur réserver des distinctions que rien n'efface, et qu'on ne profane jamais. J'ai servi mon prince avec zèle et avec assez de bonheur ; et je sais par moi-même combien l'or est vil au prix du chêne et du laurier, quand ceux-ci sont le gage de la reconnoissance et de l'estime du souverain. Or cette estime, si touchante lorsque la voix publique y applaudit, le prince a droit de la réserver à ce qui est

utile et louable, en la refusant constamment à ce qui n'est que vain, frivole ou dangereux. Voilà sa grande économie. Mais tout cela demande une résolution courageuse et inébranlable, une équité sans cesse en garde contre la surprise et la séduction, une volonté ferme, qui jamais ne varie, et qui ôte jusqu'à l'espoir de la voir mollir ou changer. Elle sera telle, si elle est éclairée et soutenue de l'amour du bien ; et c'est alors que l'opinion du prince fera l'opinion publique, et que son exemple décidera le caractère national.

Vous avouerai-je, lui dit Tibère, une inquiétude qui me reste ? Cette cour d'où vous voulez bannir la faveur, l'intrigue et le luxe, sera peut-être bien sérieuse ; et un jeune prince....J'entends, vous avez peur qu'il ne s'ennuie ; mais, mon ami, je ne vous ai pas dit que régner fût un passe-temps. Peut-être cependant, au milieu de ses peines, aura-t-il des moments bien doux. Un ministre, par exemple, lui annoncera les progrès de l'agriculture dans des provinces qui languissoient : et il se dira à lui-même : Un acte de ma volonté vient de faire cent mille heureux. Ses magistrats lui apprendront qu'une de ses lois

aura sauvé l'héritage de l'orphelin des mains de l'usurpateur avide ; et il dira : Béni soit le ciel ! Le foible en moi trouve un appui. Ses guerriers ne lui donneront pas des consolations si pures. Mais lorsqu'ils lui raconteront avec quel zèle et quelle ardeur ses fidèles sujets auront versé leur sang pour leur prince et pour leur patrie, la pitié, le regret de les avoir perdus seront mêlés d'un sentiment d'amour et de reconnoissance qui mouillera ses yeux de pleurs. Enfin les vœux et les louanges du siècle heureux qui le possède, la jouissance anticipée des bénédictions de l'avenir, tels sont les plaisirs d'un monarque. Si, pour le sauver de l'ennui ce n'est pas assez, il ira, comme les anciens rois de Perse, parcourir des yeux ses provinces, distribuant des récompenses à qui fera le mieux fleurir l'agriculture et l'industrie, l'abondance et la population, et déposant ceux dont l'orgueil, l'indolence ou la dureté auront produit les maux contraires. Dans Bysance comme dans Rome, les empereurs ont pris sur eux les soin de visiter les greniers publics ; seroit-il plus indigne d'eux d'aller voir si dans les campagnes, sous l'humble toit du laboureur, il a du

pain pour ses enfants ? Oh ! qu'un prince connoît bien peu ses intérêts et ses devoirs, s'il permet que l'ennui l'approche ! Du reste, ne croyez pas que, dans le peu de moments tranquilles que son rang peut lui laisser, la majesté se refuse aux familiarités touchantes de la confiance et de l'amitié. Il aura des amis ; ils lui feront goûter le charme des âmes sensibles. Les gens de bien, contents de peu, ont dans leur vertueux commerce une sérénité riante qui prend sa source dans la paix de l'âme, et que le faste assiégé de besoins, le vice entouré de remords, ne connoissent pas. Les devoirs d'un honnête homme en place lui laissent peu de loisir sans doute : mais les instants en sont délicieux. Ni le reproche, ni la crainte, ni l'ambition ne les trouble ; et la cour d'un prince avec qui l'innocence, la droiture, la vérité, le zèle courageux du bien n'auront aucun piége à éviter, aucune disgrace à prévoir, aucune révolution à craindre, ne sera pas la cour la plus brillante, mais la plus heureuse de l'univers. Elle sera peu nombreuse, dit l'empereur. Pourquoi ? dit Bélisaire. Quelques ambitieux oisifs, quelques lâches voluptueux s'en éloi-

gneront; mais en revanche les gens utiles, les gens de bien y aborderont en foule. Je dis en *foule*, mon chèr Tibère, et je le dis à la louange de l'humanité. Quand la vertu est honorée, elle germe dans tous les cœurs. L'estime publique est comme un soleil qui la fait éclore et pousser avec une vigueur extrême. N'en jugez pas sur l'état d'inertie et de langueur où sont les âmes. Comment voulez-vous qu'un fils à qui son père n'a jamais vanté que l'argent, qui n'a jamais entendu louer et envier que l'opulence, qui, dans les villes et les campagnes, n'a vu dès son enfance rien de plus méprisé que l'industrie et le travail, qui sait que les grandeurs s'abaissent, que la rigueur des lois fléchit, que les voies des honneurs s'aplanissent, que les portes de la faveur s'ouvrent devant la fortune; que par elle seule on se soustrait à la force, et on l'exerce impunément; qu'elle décore jusqu'au vice, qu'elle ennoblit jusqu'à la bassesse, qu'elle tient lieu de talents, de lumières et de vertus; comment voulez-vous que l'homme, imbu de ces idées, ne confonde pas l'honnête avec l'utile? Mais que l'opinion change, que l'arbitre des mœurs, le souverain

donne l'exemple ; que l'éducation, l'habitude fassent à l'homme un premier besoin de sa propre estime et de celle de ses semblables; qu'on accoutume son âme à s'élancer hors d'elle-même pour recueillir les suffrages de son siècle et de l'avenir; que sa renommée et sa mémoire soient pour lui, après la vertu, le plus précieux de tous les biens : que le soin de cette existence morale lui rende l'honneur plus cher que la vie, et la honte plus effrayante, plus horrible que le néant; on verra combien les inclinations basses auront peu d'empire sur lui. Eh! mes amis, qu'étoient les Décius, les Régulus et les Caton, sinon des hommes dont l'âme exaltée vivoit de gloire et de vertu? Mais cette institution demande des encouragements réels. On auroit beau prescrire aux pères de famille d'élever leurs enfants à la vertu, si la vertu languissoit oubliée, et si le vice, honoré seul, avoit le droit de l'insulter. Il faut donc, pour rétablir l'ordre, attacher le bien au bien, le mal au mal, l'utile au juste et à l'honnête. Cet ordre rétabli, vous prévoyez sans peine comme les mœurs seconderoient les lois et comme l'opinion soulageroit la force. Les espérances et

les craintes, les récompenses et les peines, les jouissances et les privations, voilà les poids que la politique doit savoir mettre à propos dans la balance de la liberté ; avec cela elle est sûre de régir à son gré le monde.

Mais je m'en tiens à ce qui nous occupe. Les mœurs fastueuses des grands les rendent avides et injustes ; des mœurs plus simples les rendroient modérés, humains, généreux ; et le plus grand intérêt du vice ayant passé à la vertu, le même penchant qui les portoit vers l'un les ramèneroit tous vers l'autre.

Voilà un beau songe ! dit Justinien. Ce n'en est pas un, dit Bélisaire, que de prétendre mener les hommes par l'amour-propre et l'intérêt. Rappelez-vous comment s'étoit formé, dans la république naissante, ce sénat où tant de vertu, où tant d'héroïsme éclatoit. C'est qu'il n'y avoit alors dans Rome rien au-dessus d'une grande âme ; c'est que l'estime publique étoit attachée aux mœurs honnêtes, la vénération aux mœurs vertueuses, la gloire aux mœurs héroïques. Tels ont été dans les temps les grands ressorts du cœur humain.

Je sais qu'une longue habitude, et surtou celle de la tyrannie, ne cède pas sans résis

tance aux motifs même les plus forts. Mais, pour un homme injuste et violent, qui se roidiroit contre la crainte du blâme, de la disgrâce et du mépris, il y en a mille à qui ce frein, joint à l'aiguillon de la gloire, feroit suivre le droit sentier de l'honneur et de la vertu. Je poursuis donc, et je suppose d'honnêtes gens à la tête des peuples. Dès-lors je réponds sur ma vie de l'obéissance, de la fidélité, du zèle de cette multitude d'hommes qu'on n'opprimera plus, qu'on ne vexera plus, et dont les jours, la liberté, les biens seront protégés par les lois. Dès-lors l'empire se relève, ses membres épars se réunissent ; le plan de Constantin, élevé sur le sable, acquiert des fondements solides ; et du sein de la félicité publique je vois renaître le courage, l'émulation, la force, l'esprit patriotique, et avec lui cet ascendant que Rome avoit sur l'univers.

Tandis que Bélisaire parloit ainsi, Justinien admiroit en silence l'enthousiasme de ce vieillard, qui, oubliant son âge, sa misère et le cruel état où il étoit réduit, triomphoit à la seule idée de rendre sa patrie heureuse et florissante. Il est beau, lui dit-il, de prendre

un intérêt si vif à des ingrats. Mes amis, leur dit le héros, le plus heureux jour de ma vie seroit celui où l'on me diroit : Bélisaire, on va t'ouvrir les veines, et pour prix de ton sang tes souhaits seront accomplis.

A ces mots son aimable fille, Eudoxe, vint l'avertir que son souper l'attendoit. Il rentra ; il se mit à table. Eudoxe, avec une grâce mêlée de modestie et de noblesse, lui servit un plat de légumes et prit place à côté de lui. Quoi ! c'est là votre souper ? dit l'empereur avec confusion. Vraiment, dit Bélisaire, c'étoit le souper de Fabrice, et Fabrice me valoit bien.

Allons-nous-en, dit Justinien à Tibère, cet homme-là me confond.

Sa cour, espérant de le dissiper, lui avoit préparé une fête ; il ne daigna pas y assister. A table il ne s'occupa que du souper de Bélisaire ; et en se retirant il se dit à lui-même : il est moins malheureux que moi ; car il s'est couché sans remords.

CHAPITRE XIV.

Je ne vis plus qu'auprès de lui, dit l'empereur à Tibère, le lendemain, en allant revoir le héros : le calme et la sérénité de son âme se communiquent à la mienne. Mais sitôt que je m'en éloigne, ces nuages qu'il a dissipés se rassemblent, et tout l'obscurcit de nouveau. Hier je croyois voir dans son plan le tableau de la félicité publique ; à présent ce n'est à mes yeux qu'un amas de difficultés. Le moyen, par exemple, qu'avec les frais immenses dont cet empire est chargé, on puisse soulager les peuples ! Le moyen de renouveler des armées que vingt ans de guerre ont anéanties, et de réduire les impôts à un tribut simple et léger ! Il a tout prévu, dit Tibère, et il aura tout aplani. Proposez-lui vos réflexions. Ce fut par là qu'ils débutèrent.

Je savois bien, dit le vieillard, après les avoir entendus, que je vous laisserois des doutes ; mais j'espère les dissiper.

Les dépenses de la cour sont réduites: nous en avons banni le luxe et la faveur. Passons à la ville, et dites-moi pourquoi un peuple oisif et innombrable est à la charge de l'état ? Le blé qu'on lui distribue nourriroit vingt légions. C'est pour peupler sa ville et pour imiter Rome que Constantin a pris sur lui cette dépense ruineuse. Mais à quel titre un peuple fainéant, qui n'est plus ni roi ni soldat, est-il à la charge publique ? Le peuple romain, tout militaire, avoit le droit d'être nourri, même au sein de la paix, du fruit de ses conquêtes ; encore ne demandoit-il dans les plus beaux jours de sa gloire que des terres à cultiver ; et quand l'état lui en accordoit, vous savez avec quelle joie il se répandoit dans les champs. Ici, que faisons-nous de cette multitude affamée qui assiége les portes du palais ? Est-ce avec elle que j'ai chassé les Huns qui ravageoient la Thrace ? Qu'on n'en retienne que ce que l'industrie en peut occuper et nourrir, et que du reste on fasse d'heureuses colonies : elles repeupleront l'état et vivront du fruit de leur peine. L'agriculture est la mère de la milice ; et ce n'est pas

au sein d'une oisive indolence que s'élèvent de bons soldats.

Toutes les lois simplifiées, et surtout celle du tribut, la milice palatine tombe d'elle-même par sa propre inutilité ; et vous savez de quels frais immenses nous sommes par-là soulagés.

La dépense la plus effrayante qui nous reste, est celle des troupes ; mais elle se réduit aux seules légions. Les colonies des vetérans, établies sur les frontières, vivent de leur travail ; et leurs immunités leur tiennent lieu de solde. Ces colonies, le chef-d'œuvre du génie de Constantin, ne sont pas éteintes encore ; et, pour les voir revivre, on n'a qu'à le vouloir : tant de braves soldats que vous laissez languir dans la misère et l'oisiveté ne demandent pas mieux que d'aller cultiver et garder leur champ de victoire. Il en est de même des troupes répandues aux bords des fleuves : ces bords, qu'elles rendent fertiles, nourrissent leurs cultivateurs.

Des essaims de barbares se présentent en foule pour être admis dans nos provinces. On les y a reçus quelquefois avec trop peu de précaution ; mais le danger n'est que dans le

nombre. Qu'on les disperse, et qu'on leur donne des terres vagues et incultes, vous n'en avez que trop, hélas! un gouvernment doux et ferme en fera des sujets fidèles et des soldats disciplinés.

Il n'y a donc plus que les légions qui soient à la solde du prince, et le seul tribut de l'égypte, de l'Afrique et de la Sicile, en nourriroit trois fois autant que l'empire en a jamais eu. Ce n'est donc pas sur elles que doit porter l'épargne, et ce n'est pas de leur entretien, mais de leur établissement que l'état doit s'inquiéter. Il fut un temps où l'honneur d'y être admis étoit réservé aux citoyens, et où l'élite de la jeunesse se disputoit cet avantage. Ce temps n'est plus; il faut le ramener. Et que ne fait-on pas des hommes avec de l'honneur et du pain!

Les hommes ne sont plus les mêmes, dit l'empereur. Rien n'est changé, dit Bélisaire, que l'opinion souveraine des mœurs; et il ne faut que l'âme d'un seul, que son génie et son exemple, pour entraîner tous les esprits. De mille traits qui me le prouvent, en voici un que je crois digne des plus beaux jours de la république, et qui fait voir que dans tous les

temps les hommes valent ce qu'on les fait valoir.

Rome étoit prise par Totila. Un de nos vaillants capitaines, Paul, à la tête d'un petit nombre d'hommes, s'étoit échappé de la ville, et retranché sur une éminence où l'ennemi l'enveloppoit. On ne doutoit pas que la faim ne l'obligeât de se rendre; et en effet il manquoit de tout. Réduit à cette extrémité, il s'adressa à sa troupe: "Mes amis, leur dit-il, il faut mourir ou être esclaves. Vous n'hésiterez pas sans doute; mais ce n'est pas tout de mourir, il faut mourir en braves gens. Il n'appartient qu'à des lâches de se laisser consumer par la faim, et de sécher en attendant une mort douloureuse et lente. Nous qui, élevés dans les combats, savons nous servir de nos armes, cherchons un trépas glorieux: mourons, mais non pas sans vengeance, mourons couverts du sang de nos ennemis; qu'au lieu d'un sourire insultant, notre mort leur cause des larmes. Que nous serviroit de nous déshonorer pour vivre encore quelques années, puisqu'aussi bien dans peu il nous faudroit mourir? La gloire peut étendre les bornes de la vie; la nature ne le peut pas."

Il dit. Le soldat lui répond qu'il est résolu à le suivre. Ils marchent, l'ennemi juge à leur contenance qu'ils viennent l'attaquer avec le courage du désespoir; et, sans les attendre, il leur fait offrir le salut et la liberté.

Je crois connoître, mes amis, deux cent mille hommes dans l'empire capables d'en faire autant, s'ils avoient un Paul à leur tête: et de ces dignes chefs, vous en avez encore; la victoire vous les a nommés. Ne croyez donc pas que tout soit perdu avec de pareilles ressources. Ignorez-vous à quel point la prospérité, l'abondance, la population, peuvent multiplier les forces d'un état. Rappelez-vous seulement ce qu'étoient autrefois, je ne dis pas les Gaules, que nous avons perdues et lâchement abandonnées, mais l'Espagne, la Grèce, l'Italie, la république de Carthage, et tous ces royaumes d'Asie, depuis le Nil jusqu'au fond de l'Euxin. Souvenez-vous que Romulus, qui n'avoit d'abord qu'une légion, laissa, en mourant, quarante-sept mille citoyens sous les armes; et jugez de ce que peut le règne d'un homme habile, actif et vigilant, L'état est ruiné, dit-on. Quoi! l'Hespérie et la Sicile, l'Espagne, la Libye et l'Egypte, la

Béotie et la Macédoine, et ces belles plaines d'Asie qui faisoient la richesse de Darius et d'Alexandre, sont-elles devenues stériles? Elles manquent d'hommes! Ah! qu'ils y soient heureux, ils y viendront en foule; et pour lors, mes amis, j'oserai proposer le vaste plan que je médite, et qui seul rendroit cet empire plus puissant qu'il ne fut jamais. Quel est-il donc ce plan? demanda l'empereur. Le voici, dit Bélisaire.

La guerre, comme nous la faisons, excède les armées par de trop longues marches et par des travaux excessifs. Elle donne à nos ennemis le temps de nous surprendre par des incursions soudaines, que les lignes de vétérans et de soldats cultivateurs, dont on a bordé nos limites, n'ont pas la force de soutenir; et, avant que les légions aient volé au point de l'attaque, l'épouvante, la désolation, le ravage, ont fait de rapides progrès. Pour opposer à ces torrents une digue toujours présente, je demanderois qu'on rendit tout cet empire militaire; en sorte que tout homme libre seroit soldat, mais seulement pour la défence du pays. Ainsi, chaque préfecture composeroit une armée dont les cités forme-

roient les cohortes, les provinces, les légions, avec des points de ralliement, où le soldat au son de la trompette, se rangeroit sous les drapeaux.

Ces troupes auroient l'avantage d'être attachées à leur pays natal, qu'elles cultiveroient, qu'elles feroient fleurir, qu'elles peupleroient elles-mêmes. Et vous prévoyez avec quelle ardeur elles défendroient leurs foyers.

Dans un vaste empire, rien de plus difficile à établir que l'opinion de la cause commune. Des peuples séparés par les mers s'intéressent peu l'un à l'autre. Le midi ne prend aucune part aux dangers qui menacent le nord. Le Dalmate, l'Illyrien, ne sait pas pourquoi on le fait passer en Asie: il lui est égal que le Tigre coule sous nos lois, ou sous les lois du Perse. La discipline le retient, l'espoir du butin l'encourage; mais la réflexion, la fatigue, l'ennui, le premier mouvement d'impatience ou de la frayeur lui fait abandonner une cause qui n'est pas la sienne. Au lieu que, dans mon plan, la patrie n'est plus un nom vague, une chimère pour le soldat; c'est un objet présent et cher, auquel chacun est attaché par les lois de la nature. " Citoyens, pourroit-on leur

dire en les menant à l'ennemi, c'est le champ qui vous a nourris, c'est le toit qui vous a vus naître, c'est le tombeau de vos pères, le berceau de vos enfants, le lit de vos femmes que vous défendez." Voilà des intérêts sensibles et puissants. Ils ont fait plus de héros que l'amour même de la gloire. Jugez de leur effet sur des âmes accoutumées dès l'enfance aux rigueurs de la discipline et à l'image des combats.

Rien ne me plaît tant, je l'avoue, que le tableau de cette jeunesse laborieuse et guerrière répandue autour des drapeaux dans les villes et les campagnes, préservée par le travail des vices de l'oisiveté, endurcie par l'habitude à des exercises pénibles, utile à l'ombre de la paix, et toute prête à courir aux armes au premier signal de la guerre. Parmi ces troupes, la désertion seroit un crime contre nature; tout ce qu'il y a de plus sacré au monde répondroit de leur courage et de leur fidélité. L'état n'en auroit pas moins ses légions impériales, qui, comme autant de forteresses mouvantes, se porteroient d'un poste à l'autre, où le danger les appelleroit. L'esprit militaire établi, l'émulation donnée, ce

seroit à qui mériteroit le mieux de passer dans ces corps illustres ; et, au lieu de ces levées faites à la hâte, que la faveur, la collusion, la fraude ou la négligence font accepter sans examen, nous aurions l'élite du peuple. Alors quelle comparaison des forces de l'empire avec ce qu'il en eut jamais, dans ses temps même les plus heureux ? Et quels peuples du midi ou du nord oseroient venir nous troubler, nous qui les avons repoussés tant de fois avec des troupes sans discipline, presque sans armes et sans pain ?

Et qui vous répond, lui dit Justinien, que dans un empire tout militaire les peuples seront bien soumis ? Qui m'en répond ? Leur intérêt, dit le vieillard, la bonté de vos lois, l'équité d'un gouvernement modéré, vigilant et sage. Oubliez-vous que j'ai demandé que les peuples fussent heureux ? Non, dit Justinien ; mais je les crois amis des nouveautés, enclins au changement, inquiets, remuants, crédules pour le premier audacieux qui leur promet un sort plus doux. Vous voyez le peuple, dit Bélisaire, dans l'état présent, dans l'état de souffrance, et tel qu'on le voyoit à Rome lorsqu'il y étoit malheureux. Mais

croyez que les hommes savent ce qui leur manque, et ce qui leur est dû ; qu'ils ne seroient point insensibles aux soins qu'un prince bienfaisant prendroit de soulager leurs peines, et que l'amour qu'il leur témoigneroit seroit payé par leur amour. Qu'il essaie d'être envers eux juste, sensible, secourable ; qu'il n'emploie à régner sur lui que des gens dignes de le seconder ; qu'il veille en père sur ses enfants : je lui réponds qu'ils seront dociles. Et par quel vestige voulez-vous que quelques mécontents, quelques séditieux fassent d'un peuple fortuné un peuple parjure et rebelle ? C'est au prince qui laisse gémir ses sujets dans l'oppression à craindre qu'ils ne l'abandonnent ; mais celui qu'on sait occupé du repos et du bonheur du sien n'a point d'usurpateur à craindre. Est-ce en entendant célébrer ses vertus, publier ses bienfaits, qu'on osera troubler son règne ? Est-ce dans les campagnes où régneront l'aisance, le calme et la liberté ; dans les villes où l'industrie et la fortune des citoyens, leur état, leurs droits et leur vie seront sous la garde des lois ; dans les familles où l'innocence, l'honneur, la paix, la sainteté des nœuds de l'hymen et de la na-

ture auront un asile sacré ; est-ce là, dis-je, que les rebelles iront chercher des partisans ? Non : si l'empire de la justice n'est pas inébranlable, rien ne l'est sur la terre. Je suppose avec vous cependant qu'il y ait du risque et de l'audace à rendre ses sujets puissants pour les rendre heureux et tranquilles ; c'est cette audace que j'aurois, dût-elle entraîner ma ruine ; et je leur dirois hautement : Je vous mets à tous les armes à la main, pour me servir, si je suis juste, et pour me résister, si je ne le suis pas. Vous me trouvez bien téméraire ! Mais je me croirois bien prudent de m'assurer ainsi à moi-même et aux miens un frein contre nos passions, et surtout une digue contre celles des autres. Avec ma couronne, et au-dessus d'elle, je transmettrois à mes successeurs la nécessité d'être justes ; et ce seroit pour ma mémoire le monument le plus glorieux qu'un monarque eût jamais laissé. Je sais, mes amis, que la vertu n'a pas besoin du frein de la crainte ; mais quel homme est sûr d'être vertueux à tous les instants de sa vie ? Un prince est au-dessus des lois : vos lois le disent, et cela doit être ; mais ce seroit la première chose que j'oublie-

rois en montant sur le trône; et malheur au flatteur infâme qui m'en feroit souvenir! Adieu, mes amis. C'est un travail pénible que de changer la face d'un empire. Il est temps de nous reposer. Cependant il me reste encore à vous parler d'une calamité qui m'afflige sensiblement, et à laquelle je veux demain intéresser mon cher Tibère.

Il a sans doute de grandes vues, dit l'empereur en s'en allant; mais si l'exécution en est possible, ce n'est que pour un jeune prince qui portera sur le trône un esprit mâle, une âme droite, du courage et de la vertu: encore, hélas! aura-t-il besoin d'un long règne pour achever une grande révolution. Je ne sais, dit Tibère, mais il me semble avoir vu dans le projet de ce héros bien des choses qui ne demandent qu'un seul acte d'une volonté ferme; et si le reste veut du temps, ce temps du moins n'est pas si éloigné qu'on ne puisse à tout âge espérer d'y atteindre. Mon cher Tibère, lui dit l'empereur, vous voyez les difficultés avec les yeux de la jeunesse. Votre activité les franchit; mais ma foiblesse s'en effraie. Si l'on veut faire de grandes choses, ajouta-t-il en gémissant, il faut s'y prendre

de bonne heure. Il n'est pas temps de commencer à vivre quand on n'a plus besoin que de savoir mourir. Je veux pourtant revoir encore cet homme juste. Il m'afflige ; mais j'aime mieux aller m'affliger avec lui, que de participer à la joie insultante de tous ces hommes froids et durs dont je me vois environné.

CHAPITRE XV.

Le jour suivant, l'empereur et Tibère, étant arrivés à l'heure accoutumée, trouvèrent le héros assis dans son jardin, à l'aspect du soleil couchant. Il me m'éclaire plus, mais il m'échauffe encore, leur dit-il d'un air serein ; et j'adore en lui la magnificence et la bonté de celui qui l'a fait. Que j'aime à voir, dit Justinien, ces sentiments dans un héros ! c'est le triomphe de la religion. Son triomphe, dit Bélisaire, c'est de consoler l'homme dans le malheur, c'est de mêler une douceur céleste aux amertumes de la vie. Et qui l'éprouve mieux que moi ? Accablé de vieillesse, privé de la vue, sans amis, seul avec moi-même, et n'ayant devant moi que la caducité, la douleur et la tombe, qui m'ôteroit l'idée du ciel me réduiroit peut-être au désespoir. L'homme de bien est avec

Dieu ; il est assuré que Dieu l'aime : voilà ce qui le remplit de force et de joie au milieu des afflictions. Je me souviens que, dans des moments de détresse où tout m'abandonnoit, ou tout conjuroit ma ruine, je me disois : Courage, Bélisaire, tu es sans reproche, et Dieu te voit. Cette pensée me dilatoit le cœur que la tristesse avoit serré ; elle rendoit la vie et la force à mon âme. Je me parle de même encore ; et quand ma fille est avec moi, qu'elle s'afflige et que je sens ses larmes baigner mon visage : Eh bien ! lui dis-je, as-tu peur que celui qui nous a créés ne nous délaisse et ne nous oublie ? Ton cœur est pur, sensible, honnête ; ton père n'est pas plus méchant que toi ; comment veux-tu que la bonté même n'ait pas soin des bonnes gens ? Laisse, ma fille, laisse venir le moment où celui qui d'un souffle a produit mon âme l'enveloppera dans son sein ; et nous verrons si les méchants y viendront troubler mon repos. Ma fille, que ce langage éclaire et persuade, pleure en m'écoutant : mais ce sont de plus douces larmes ; et peu à peu je l'accoutume à regarder la vie comme un petit

voyage où l'on est dans la barque assez mal à son aise, mais dont le port sera délicieux.

Vous vous faites, dit l'empereur, une religion en effet bien douce! Et c'est la bonne, reprit Bélisaire. Ne voulez-vous pas que je me représente le Dieu que je dois adorer comme un tyran triste et farouche qui ne demande qu'à punir? Je sais bien que, lorsque des hommes jaloux, superbes, mélancoliques, nous le représentent, ils le font colère et violent comme eux; mais ils ont beau lui attribuer leurs vices, je tâche, moi, de ne voir en lui que ce que je dois imiter. Si je me trompe, au-moins suis-je assuré que mon erreur est innocente. Dieu m'a créé foible, il sera indulgent; il sait bien que je n'ai ni la folie, ni la malice de vouloir l'offenser; c'est une rage impuissante et absurde que je ne conçois même pas. Je lui suis plus fidèle encore et plus dévoué mille fois que je ne le fus jamais à l'empereur; et je suis bien sûr que l'empereur, qui n'est qu'un homme, ne m'eût jamais fait aucun mal, s'il avoit pu lire comme lui dans mon cœur.

Hélas! ce Dieu, reprit Justinien, n'en est pas moins un Dieu terrible. Terrible aux

méchants, je le crois, dit Bélisaire; mais je suis bon; autant l'âme d'un scélérat est incompatible avec cette divine essence, autant je me plais à penser que l'âme du juste lui est analogue. Eh, qui de nous est juste? dit l'empereur. Celui qui fait de son mieux pour l'être, dit Bélisaire : car la droiture est dans la volonté.

Je ne m'étonne pas, dit le jeune Tibère, si votre pensée aime à s'élever jusqu'à lui : vous le voyez si favorable! Hélas! dit le vieillard, je sens bien qu'en m'efforçant de le concevoir je fatigue en vain ma foible intelligence à réunir tout ce que je sais de meilleur et de plus beau, et qu'il n'en résulte jamais qu'une idée très-imparfaite. Mais que voulez-vous que fasse un homme qui tâche de connoître un Dieu? Si cet être incompréhensible se plaît à quelque chose, c'est à l'amour de ses enfants; et ce qui me le peint sous les traits les plus doux, est ce que je saisis le plus avidement pour en composer son image.

Ce n'est pas assez, dit l'empereur, de se le peindre bienfaisant, il faut ajouter qu'il est juste. C'est la même chose, dit le vieillard: se plaire au bien, haïr le mal, récompenser

l'un, punir l'autre, c'est être bon : je m'en tiens là. N'avez-vous jamais, comme moi, assisté en idée au lever de Titus, de Trajan et des Antonin? C'est une de mes rêveries les plus fréquentes et les plus délicieuses. Je crois être au milieu de cette cour, toute composée de vrais amis du prince ; je le vois sourire avec bonté à cette foule d'honnêtes gens, répandre sur eux les rayons de sa gloire, se communiquer à eux avec une majesté pleine de douceur, et remplir leur âme de cette joie pure qu'il ressent lui-même en faisant des heureux. Eh bien ! la cour de celui qui m'attend sera infiniment plus auguste et plus belle. Elle sera composée de ces Titus, de ces Trajan, de ces Antonin, qui ont fait les délices du monde. C'est avec eux et tous les gens de bien de tous les pays et de tous les âges que le pauvre aveugle Bélisaire se trouvera devant le trône du Dieu juste et bon. Et les méchants, lui dit Tibère, qu'en faites-vous?—Ils ne seront point là. J'espère y voir, ajouta-t-il, l'auguste et malheureux vieillard qui m'a privé de la lumière ; car il a fait du bien, et il l'a fait par goût ; et s'il a fait du mal, il l'a fait par surprise. Il sera bien

aise, je crois, de me retrouve mes deux yeux! En parlant ainsi, son visage étoit tout rayonnant de joie ; et l'empereur fondoit en larmes, penché sur le sein de Tibère.

Mais bientôt l'attendrissement faisant place à la réflexion : Vous espérez trouver, dit-il à Bélisaire, les héros païens dans le ciel ! Y pensez-vous ? Ecoutez, mon voisin, dit Bélisaire, vous n'avez pas envie d'affliger ma vieillesse ? Je suis un pauvre homme qui n'ai d'autre consolation que l'avenir que je me fais. Si c'est une illusion, laissez-la-moi : elle me fait du bien, et Dieu n'en est point offensé ; car je l'en aime davantage. Je ne puis me résoudre à croire qu'entre mon âme et celle d'Aristide, de Marc-Aurèle et de Caton, il y ait un éternel abîme ; et si je le croyois, je sens que j'en aimerois moins l'être excellent qui nous a faits.

Jeune homme, dit l'empereur à Tibère, en honorant dans ce héros cet enthousiasme généreux, n'allez pas le prendre pour guide. Bélisaire ne s'est jamais piqué d'être profond dans ces matières. Profond ! hélas ! eh, qui peut l'être? dit le vieillard. Quel homme assez audacieux peut dire avoir sondé les

décrets éternels? Mais Dieu nous a donné deux guides qui doivent être d'accord ensemble, la lumière de la foi et celle du sentiment. Ce qu'un sentiment naturel et irrésistible nous assure, la foi ne peut le désavouer. La révélation n'est que le supplément de la conscience : c'est la même voix qui se fait entendre du haut du ciel et du fond de mon âme. Il n'est pas possible qu'elle se démente ; et si d'un côté je l'entends me dire que l'homme juste et bienfaisant est cher à la divinité, de l'autre elle ne me dit pas qu'il est l'objet de ses vengeances. Eh, qui vous répond, dit l'empereur, que cette voix qui parle à votre cœur soit une révélation secrète? Si elle ne l'est pas, Dieu me trompe, dit Bélisaire ; et tout est perdu. C'est elle qui m'annonce un Dieu, elle qui m'en prescrit le culte, elle qui me dicte sa loi. Auroit-il donné l'ascendant irrésistible de l'évidence à ce qui ne seroit qu'une erreur? Oh! qui que vous soyez, laissez-moi ma conscience: elle est mon guide et mon soutien. Sans elle je ne connois plus le vrai, le juste ni l'honnête ; le mensonge et la vérité, le bien et le mal se confondent ; je ne sais plus si j'ai fait mon devoir ; je ne sais

plus s'il y a des devoirs : c'est alors que je suis aveugle ; et ceux qui m'ont privé de la clarté du jour ont été moins barbares que ne seroit celui qui obscurciroit en moi cette lumière intime.

Que vous fait-elle donc voir si clairement, reprit Justinien, cette lueur foible et trompeuse ? Qu'une religion qui m'annonce un Dieu propice et bienfaisant est la vraie, dit Bélisaire, et que tout ce qui répugne à l'idée et au sentiment que j'en ai conçu n'est pas de cette religion. Vous l'avouerai-je ? Ce qui m'y attache, c'est qu'elle me rend meilleur et plus humain. S'il falloit qu'elle me rendît farouche, dur, impitoyable, je l'abandonnerois, et je dirois à Dieu : Dans l'alternative fatale d'être incrédule ou méchant, je fais le choix qui t'offense le moins. Heureusement elle est selon mon cœur. Aimer Dieu, aimer ses semblables : quoi de plus simple et de plus naturel ! Vouloir du bien à qui nous fait du mal : quoi de plus grand et de plus sublime ! Ne voir dans les afflictions que les épreuves de la vertu : quoi de plus consolant pour l'homme ! Après cela qu'on me propose des mystères inconcevables, je m'y soumets, et

je plains ceux dont la raison est moins éclairée ou moins docile que la mienne. Mais j'espère pour eux en la bonté d'un père dont tous les hommes sont les enfants, et en la clémence d'un juge qui peut faire grâce à l'erreur.

Par-là, reprit Justinien, vous allez sauver bien du monde ! Est-il besoin, dit Bélisaire, qu'il y ait tant de réprouvés ? Je sens comme vous, dit l'empereur, qu'il est plus doux d'aimer son Dieu que de le craindre ; mais toute la nature atteste ses vengeances et la rigueur de ses décrets. Moi, dit Bélisaire, je suis certain qu'il ne punit qu'autant qu'il ne peut pardonner, que le mal ne vient point de lui, et qu'il a fait au monde tout le bien qu'il a pu. Telle est ma religion. Qu'on la propose à tous les peuples, qu'on demande si elle n'est pas digne de vénération et d'amour ; toutes les voix de la nature vont s'élever en sa faveur. Mais si la violence et la cruauté lui mettent la flamme et le fer à la main, si les princes qui la professent, faisant de ce monde un enfer, tourmentent au nom d'un Dieu de paix ceux qu'ils devroient aimer et plaindre, on croira de deux choses l'une, ou que leur

religion est barbare comme eux, ou qu'ils ne sont pas dignes d'elle.

Vous élevez là, dit Justinien, une question bien sérieuse! Il ne s'agit pas de moins que de savoir si un prince a le droit d'exiger dans ses états l'unité de dogme et de culte. Car, s'il a ce droit, il ne peut l'exercer sur des rebelles obstinés que par la force et les châtiments.

Comme je suis de bonne foi, dit Bélisaire, je conviens d'abord que tout ce qui peut influer sur les mœurs et intéresser l'ordre public est du ressort du souverain, non pas comme juge de la vérité et de l'erreur, mais comme juge du bien ou du mal qui en résulte : car le premier principe de toute croyance, est que Dieu est ami de l'ordre, et qu'il n'autorise rien de ce qui peut le troubler. Eh bien, dit l'empereur, doutez-vous que les mœurs publiques n'aient pas des rapports intimes et nécessaires avec la croyance? Je reconnois, dit Bélisaire, qu'il y a des vérités qui intéressent les mœurs ; mais observez que Dieu en a fait des vérités de sentiment dont aucun homme sensé ne doute. Au lieu que les vérités mystérieuses, et qui ont besoin

d'être révélées, ne tiennent point à la morale. Examinez-les bien : Dieu les a détachées de la chaîne de nos devoirs, afin que, sans la révélation, il y eût partout d'honnêtes gens. Or, si la Providence a rendu indépendants de ces vérités sublimes l'ordre de la société, l'état des hommes, le destin des empires, les bons et les mauvais succès des choses d'ici-bas, pourquoi les souverains ne font-ils pas comme elle ? Qu'ils examinent de bonne foi si, en croyant ou ne croyant pas tel ou tel point de doctrine, on en sera mieux ou plus mal, meilleur ou moins bon citoyen, et sujet plus ou moins fidèle. Cet examen sera leur règle ; et vous voyez par-là de combien de disputes je les dispense de se mêler.

Je vois, dit l'empereur, que vous ne leur laissez que le soin de ce qui intéresse les hommes : mais y a-t-il pour eux de devoir plus saint que d'être les ministres des volontés du ciel ? Ah! qu'ils soient les ministres de sa bonté, s'écria Bélisaire, et qu'ils laissent aux démons l'infernal emploi de ministres de ses vengeances. Il est dans l'ordre de la bonté, dit l'empereur, de vouloir que l'homme s'éclaire et que la vérité triomphe. Elle triomphera,

dit Bélisaire ; mais vos armes ne sont pas les siennes. Ne voyez-vous pas qu'en donnant à la vérité le droit du glaive, vous le donnez à l'erreur ; que, pour l'exercer, il suffira d'avoir l'autorité en main, et que la persécution changera d'étendards et de victimes au gré de l'opinion du plus fort ? Ainsi Anastase a persécuté ceux que Justinien protége ; et les enfants de ceux qu'on égorgeoit alors égorgent à leur tour la postérité de leurs persécuteurs. Voilà deux princes qui ont cru plaire à Dieu en faisant massacrer les hommes ; eh bien ! lequel des deux est sûr que le sang qu'il a fait couler est agréable à l'éternel ? Dans les espaces immenses de l'erreur la vérité n'est qu'un point. Qui l'a saisi ce point unique ? Chacun prétend que c'est lui ; mais sur quelle preuve ? Et l'évidence même le met-elle en droit d'exiger, le fer à la main, qu'un autre en soit persuadé ? La persuasion vient du ciel ou des hommes. Si elle vient du ciel, elle a par elle-même un ascendant victorieux ; si elle vient des hommes, elle n'a que les droits de la raison sur la raison. Chaque homme répond de son âme. C'est donc à lui, et à lui seul à se décider sur un

choix d'où dépend à jamais sa perte ou son salut. Vous voulez m'obliger à penser comme vous. Et si vous vous trompez, voyez ce qui m'en coûte. Vous-même, dont l'erreur pourroit être innocente, serez-vous innocent de m'avoir égaré ? Hélas ! à quoi pense un mortel de donner pour loi sa croyance ? Mille autres d'aussi bonne foi ont été séduits et trompés. Mais quand il seroit infaillible, est-ce un devoir pour moi de le supposer tel? S'il croit parce que Dieu l'éclaire, qu'il lui demande de m'éclairer. Mais s'il croit sur la foi des hommes, quel garant pour lui et pour moi ? Le seul point sur lequel toutes les parties s'accordent, c'est qu'aucun d'eux ne comprend rien à ce qu'ils osent décider ; et vous voulez me faire un crime de douter de ce qu'ils décident ! Laissez descendre la foi du ciel, elle fera des prosélytes ; mais avec des édits, on ne fera jamais que des rebelles ou des fripons. Les braves gens seront martyrs, les lâches seront hypocrites; les fanatiques de tous les partis seront des tigres déchaînés. Voyez ce sage roi des Goths, ce Théodoric, dont le règne ne le céda que vers sa fin au règne de nos meilleurs princes. Il étoit arien ; mais, bien loin d'exiger qu'on adoptât ses sentiments, il

punissoit de mort dans ses favoris cette complaisance infâme et sacrilège. " Comment ne me trahiriez-vous pas, disoit-il, moi qui ne suis qu'un homme, puisque vous trahissez pour moi celui que vos pères ont adoré ?" L'empereur Constance pensoit de même. Il ne fit jamais un crime à ses sujets d'être fidèles à leur croyance ; il en faisoit un à ses courtisans d'abjurer la leur pour lui plaire, et de trahir leur âme pour gagner sa faveur. Oh ! plût au ciel que Justinien eût renoncé comme eux au droit d'asservir la pensée ! Il s'est laissé engager dans des querelles interminables ; elles lui ont coûté plus de veilles que ses plus utiles travaux. Qu'ont-elles produit ? des séditions, des révoltes et des massacres. Elles ont troublé son repos et le repos de ses états.

Le repos des états, reprit l'empereur, dépend de l'union des esprits. C'est une maxime équivoque, dit Bélisaire, et dont on abuse souvent. Les esprits ne sont jamais plus unis que lorsque chacun est libre de penser comme bon lui semble. Savez-vous ce qui fait que l'opinion est jalouse, tyrannique et intolérable ? C'est l'importance que les souve-

rains ont le malheur d'y attacher ; c'est la faveur qu'ils accordent à une secte, au préjudice et à l'exclusion de toutes les sectes rivales. Personne ne veut être avili, rebuté, privé des droits de citoyen et de sujet fidèle; et toutes les fois que dans un état on fera deux classes d'hommes, dont l'une écartera l'autre de l'avantage de la société, quel que soit le motif de l'exhérédation, la classe proscrite regardera la patrie comme sa marâtre. Le plus frivole objet devient grave, dès qu'il influe sérieusement sur l'état des citoyens. Et croyez que cette influence est ce qui anime les partis. Qu'on attache le même intérêt à une dispute élevée sur le nombre des grains de sable de la mer ; on verra naître les mêmes haines. Le fanatisme n'est le plus souvent que l'envie, la cupidité, l'orgueil, l'ambition, la haine, la vengeance, qui s'exercent au nom du ciel ; et voilà de quels dieux un souverain crédule et violent se rend l'implacable ministre. Qu'il n'y ait plus rien à gagner sur la terre à se débattre pour le ciel ; que le zèle de la vérité ne soit plus un moyen de perdre son rival ou son ennemi, de s'élever sur leurs débris, de s'enrichir de leurs dépouilles, d'ob-

tenir une préférence à laquelle ils pouvoient prétendre ; tous les esprits se calmeront, toutes les sectes seront tranquilles.

Et la cause de Dieu sera abandonnée, lui dit Justinien.

Dieu n'a pas besoin de vous pour soutenir sa cause, dit Bélisaire. Est-ce en vertu de vos édits que le soleil se lève et que les étoiles brillent au ciel ? La vérité luit de sa propre lumière ; et on n'éclaire pas les esprits avec la flamme des bûchers. Dieu remet aux princes le soin de juger les actions des hommes ; mais il se réserve à lui seul le droit de juger les pensées ; et la preuve que la vérité ne les a pas pris pour arbitres, c'est qu'il n'en est aucun qui soit exempt d'erreur.

Si la liberté de penser est sans frein, dit l'empereur, la liberté d'agir sera bientôt de même.

Point du tout, reprit Bélisaire : c'est là que l'homme rentre sous l'empire des lois ; et plus cet empire se renfermera dans ses limites naturelles, moins il aura besoin de force pour maintenir l'ordre et la paix. La justice est le point d'appel de l'autorité ; et celle-ci n'est chancelante que lorsqu'elle est hors de sa

base. Comment voulez-vous accoutumer les hommes à voir un homme s'ériger en Dieu, et commander, les armes à la main, de croire ce qu'il croit, de penser comme il pense? Demandez à vos généraux si l'on persuade à coups d'épée? Demandez-leur ce qu'a fait en Afrique la rigueur et la violence exercée sur les Vandales. J'étois en Sicile; Salomon y arriva furieux et désespéré. "Tout est perdu en Afrique (me dit-il :) les Vandales sont révoltés, Carthage est prise, elle est au pillage; et, dans ses murs et dans les campagnes, on nage dans des flots de sang; et cela, pour quelques rêveurs qui ne s'entendent pas eux-mêmes, et qui jamais ne seront d'accord. Si l'empereur s'en mêle, s'il donne des édits pour des subtilités où il ne comprend rien, il n'a qu'à mettre ses docteurs à la tête de ses armées : pour moi j'y renonce; je suis au désespoir." Ainsi parla ce brave homme. Entre nous, il avoit raison. C'est bien assez des passions humaines pour troubler un si vaste empire, sans que le fanatisme encore y vienne agiter ses flambeaux.

Et qui apaisera les troubles élevés? demanda l'empereur. L'ennui, répondit Béli-

saire, l'ennui de disputer sur ce qu'on n'entend pas sans être écouté de personne. C'est l'attention qu'on a donnée aux nouveautés qui a produit tant de novateurs. Qu'on n'y mette aucune importance, bientôt la mode en passera ; et ils prendront d'autres moyens pour devenir des personnages. Je compare tous ces gens-là à des champions dans l'arène. S'ils étoient seuls, ils s'embrasseroient. Mais on les regarde ; ils s'égorgent.

En vérité, dit le jeune homme, ses raisons me persuaderoient. Ce qui m'en afflige, dit l'empereur, c'est qu'il rend le zèle d'un prince inutile à la religion.

Le ciel m'en préserve! dit Bélisaire. Je suis bien sûr de lui laisser le plus infaillible moyen de la rendre chère à ses peuples ; c'est de faire juger de la sainteté de sa croyance par la sainteté de ses mœurs ; c'est de donner son règne pour exemple et pour gage de la vérité qui l'éclaire et qui le conduit. Rien de plus aisé, en faisant des heureux, que de faire des prosélytes : et un monarque juste a lui seul plus d'empire sur les esprits que tous les persécuteurs ensemble. Il est plus commode sans doute de faire égorger les hommes

que de les persuader; mais si les souverains demandoient à Dieu: Quelles armes emploierons-nous pour vous faire adorer comme vous devez l'être? et que Dieu daignât se faire entendre, il leur répondroit: *Vos vertus.*

Quand l'âme de Justinien, que cette dispute avoit émue, se fut calmée dans le silence, il se rappela les maximes et les conseils des sectaires qui l'entouroient, leur violence, leur orgueil, leurs animosités cruelles. Quel contraste! disoit-il en lui-même. Voilà un homme blanchi dans les combats qui respire l'humanité, la modération, l'indulgence; et les ministres d'un Dieu de paix ne m'ont jamais recommandé qu'une contrainte tyrannique et qu'une inflexible rigueur! Bélisaire est pieux et juste: il aime son Dieu, il désire que tous l'adorent comme lui; mais il veut que ce culte soit volontaire et libre. C'est moi qui me suis trop livré à ce zèle qui, dans mon âme, n'étoit peut-être que l'orgueil de dominer sur les esprits.

CHAPITRE XVI.

Le lendemain l'empereur et Tibère, en allant trouver le héros, coururent un danger qu'ils n'avoient pas prévu; et la gloire de les en délivrer fut un triomphe que le ciel voulut donner encore à Bélisaire.

Les Bulgares, qu'on n'avoit poursuivis que jusqu'au pied des montagnes de la haute Thrace, n'avoient pas plutôt vu la campagne libre, qu'ils s'y étoient répandus de nouveau; et l'un de leurs corps détachés faisoit des courses sur la route du château de Bélisaire, lorsqu'ils aperçurent un char qui annonçoit un riche butin. Ils l'environnent, lui coupent le passage et se saisissent des voyageurs. Ceux-ci, en donnant ce qu'ils avoient, obtinrent aisément la vie. Mais on mit à leur liberté un prix qu'ils n'étoient pas en état de payer sur l'heure, et on les emmenoit captifs.

L'empereur ne vit qu'un moyen d'échapper aux Bulgares sans en être connu. Conduisez-

nous, leur dit-il, où nous avons dessein de nous rendre ; de là nous nous procurerons la rançon que vous demandez. Je vous réponds sur ma tête que vous n'avez point de surprise à craindre ; et si je manque à ma parole, ou si je vous fais repentir de vous être fiés à moi, je consens à perdre la vie.

L'air d'assurance et de majesté dont il appuya ces paroles fit impression sur les Bulgares. Où faut-il vous mener ? lui demanda leur chef. A six milles d'ici, répondit l'empereur, au château de Bélisaire. De Bélisaire ! dit le Bulgare. Quoi ! vous connoissez ce héros ? Assurément, dit l'empereur, et j'ose croire qu'il est mon ami. S'il est vrai, dit le chef, vous n'avez rien à craindre ; nous allons vous accompagner.

Bélisaire, au bruit de leur arrivée, croit qu'on vient l'enlever une seconde fois ; et sa fille toute tremblante le serre dans ses bras avec des cris perçants. Mon père, dit-elle, ah ! mon père ! faut-il encore nous séparer !

A l'instant même on vient leur dire que la cour du château se remplit d'hommes armés qui environnent un char. Bélisaire se montre ; et le chef des Bulgares l'abordant avec

ses captifs: Héros de la Thrace, lui dit-il, voilà deux hommes qui te réclament et qui se disent de tes amis. Qu'ils se nomment, dit Bélisaire. Je suis Tibère, dit l'un d'eux, et mon père est pris avec moi. Oui, s'écria Bélisaire, oui, sans doute, ce sont mes voisins, mes amis. Mais vous, qui me les amenez, de quel droit sont-ils en vos mains ? Qui êtes-vous? Nous sommes Bulgares, dit le chef, et nos droits sont les droits des armes. Mais il n'est rien qui ne cède au respect que nous avons pour toi. Ce seroit mal servir un prince qui t'honore que de manquer d'égards pour ceux qui te sont chers. Grand homme, tes amis sont libres, et ils te doivent leur liberté.

A ces mots l'empereur et Tibère tendirent les bras à leur libérateur ; et Bélisaire se sentant enveloppé de leurs chaînes : Quoi? dit-il, vos mains sont captives ! et il détacha leurs liens.

Quels furent dans l'âme de l'empereur l'étonnement, la joie et la confusion ! O vertu, dit-il en lui-même, ô vertu, quel est ton pouvoir ! Un pauvre aveugle, du fond de sa misère, imprime le respect aux rois, désarme

les mains des barbares, et rompt les chaînes de celui! .... Grand Dieu! si l'univers voyoit ma honte! .... Ah! ce seroit encore un châtiment trop doux.

Les Bulgares vouloient lui rendre tout ce qu'il leur avoit donné. Non, leur dit-il, gardez ces dons, et soyez sûrs que j'y joindrai la rançon qui vous est promise.

Leur chef, en quittant Bélisaire, lui demanda s'il ne le chargeoit d'aucun ordre auprès de son roi. Dites-lui que je fais des vœux, répondit le héros, pour qu'un si vaillant prince soit l'allié de ma patrie et l'ami de mon empereur.

O Bélisaire! s'écria Justinien, quand il fut revenu du trouble que ce péril lui avoit causé; ô Bélisaire! quel ascendant vous avez sur l'âme des peuples! les ennemis même de l'empire sont vos amis! Ne vous étonnez pas, lui dit Bélisaire en souriant, de mon crédit chez les Bulgares. Je suis fort bien avec leur roi. Il y a même très-peu de jours que nous avons soupé ensemble. Où donc? lui demanda Tibère. Dans sa tente, dit le vieillard; j'ai oublié de vous le dire. Lorsque je me rendois ici, ils m'ont arrêté comme vous sur la route, et ils m'ont mené dans leur

camp. Leur roi m'a bien reçu, m'a donné à souper, m'a fait coucher sous ses pavillons; et le lendemain je me suis fait remettre au lieu où l'on m'avoit pris. Quoi! dit Justinien, ce roi sait qui vous êtes, et il ne vous a pas retenu! Il en avoit bien quelque envie, dit Bélisaire; mais ses vues et mes principes ne se sont pas trouvés d'accord. Il me parloit de me venger! Me venger, moi! La digne cause pour mettre mon pays en feu! Je l'ai remercié, comme vous croyez bien, et il m'en estime davantage.

Ah! quels remords! quels remords éternels pour l'âme de Justinien, lui dit Justinien lui-même, s'il sait jamais quel a été l'excès de son ingratitude! Où trouvera-t-il un ami comme celui qu'il a perdu? Et n'est-il pas indigne d'en avoir jamais après son horrible injustice?

Non, reprit Bélisaire, ne l'outragez pas. Plaignez, respectez sa vieillesse. Vous allez voir comment il a été surpris. Ma ruine a eu trois époques. La première fut mon entrée dans Carthage. Maître du palais de Gélimer, je fis de son trône un tribunal, où je siégeai pour rendre la justice. Mon inten-

tion étoit de donner aux lois un appareil plus imposant; mais on n'étoit pas obligé de lire dans ma pensée; et lorsqu'on s'assied sur un trône, on a bien l'air de l'essayer. Je fis donc là une imprudence: ce ne fut pas la seule. J'eus la curiosité de me faire servir à la table de Gélimer, et à la manière des Vandales, par les officiers de leur roi. C'en fut assez pour faire croire que je voulois prendre sa place. Le bruit en courut à la cour. Pour le détruire, je demandai mon retour après ma victoire; et Justinien récompensa ma fidélité par le plus beau triomphe. Je menois Gélimer captif, avec sa femme et ses enfants, et les trésors accumulés que les Vandales, depuis un siècle, avoient ravis aux nations. L'empereur me reçut dans le cirque; et en le voyant sur ce trône élevé qu'entouroit un peuple innombrable, tendre la main à son sujet avec une grâce mêlée de douceur et de majesté, je tressaillis de joie, et je dis en moi-même: Cet exemple va lui donner une foule de héros: il sait le grand art d'exciter l'émulation et l'amour de la gloire; on se disputera l'honneur de le servir. Mais si mon triomphe lui préparoit des succès, il m'annonçoit bien

es traverses ! Ce fut dès-lors que l'envie
› déchaîna contre moi.

Cinq ans de victoires lui imposèrent silence ;
ıais, lasse enfin de mes succès, elle perdit
ute pudeur.

J'assiégeois Ravenne, où les Goths s'étoient
tirés, chassés de toute l'Italie. C'étoit leur
nique refuge. On fit entendre à l'empereur
ue la place étoit imprenable, que la ruine de
n armée seroit le fruit de mon obstination ;
lorsque, réduits à l'extrémité, les Goths
'alloient rendre les armes, arrivent des am-
ıssadeurs que Justinien envoie pour leur
frir la paix. Je vois clairement qu'on l'a
ırpris, et que ce seroit le trahir que de man-
ıer l'instant de gagner l'Italie : je diffère de
nsentir à la paix qu'il fait proposer ; la
lle se rend ; et je suis accusé de révolte et
trahison. Ce n'étoit pas sans quelque
pparence, comme vous voyez ; j'avois déso-
i, j'avois fait encore plus. Les assiégés,
écontents de leur roi, m'avoient offert sa
uronne : un refus pouvoit les aigrir ; je les
ttai par ma réponse : et cette acceptation,
ı effet simulée, passa pour sincère à la cour.
: fus rappelé ; et mon obéissance déconcer-

ta mes ennemis. Je menai captif aux pieds de l'empereur ce roi des Goths dont on m'accusoit d'avoir accepté la couronne. Mais cette fois le triomphe ne me fut point accordé. J'en eus une douleur mortelle: non que j'en fusse humilié; mon cortége faisoit ma pompe, et l'affluence et les acclamations du peuple qui m'environnoit auroient satisfait une vanité plus ambitieuse que la mienne. Mais le froid accueil de Justinien m'annonçoit qu'il n'étoit point dissuadé; et par malheur, cette cruelle atteinte qu'on avoit portée à son âme fut encore envenimée par l'enthousiasme imprudent d'un peuple enivré de ma gloire.

Ici, de bonne foi, mettez-vous à la place de l'empereur, déjà prévenu contre moi: n'auriez-vous pas été blessé des éloges qu'on me donnoit, et qui étoient pour lui des reproches? N'auriez-vous pas pris quelque ombrage de l'ambition d'un sujet que la voix publique élevoit jusqu'au ciel? N'auriez-vous pas vu avec quelque dépit tout un peuple, dans son ivresse, affecter de me venger de vous, en me décernant un triomphe plus beau que celui qu'on me refusoit? Auriez-vous fermé l'oreille aux réflexions de la cour, sur l'insulte faite à la majesté par ce tumulte populaire?

Mon voisin, le plus grand prince est homme; il n'en est point qui ne soient jaloux de leur gloire et de leur pouvoir : et quand Justinien n'auroit pas eu la force de se vaincre et de me pardonner, cela devroit peu nous surprendre. Il le fit cependant : il se mit au-dessus des foiblesses de la vanité et des soupçons de la jalousie, il daigna me confier encore l'honneur de ses armes et la défense de ses états. Mais un dernier événement le fit pencher enfin du côté de mes ennemis.

J'étois au bout de ma carrière. Narsès, qui m'avoit succédé en Italie, me consoloit par ses victoires de ma triste inutilité; je croyois n'avoir plus qu'à mourir tranquille, quand les Huns vinrent désoler la Thrace. L'empereur se souvint de moi, et daigna charger ma vieillesse d'une expédition dont l'issue décidoit du sort de l'état. Je couvris mes rides et mes cheveux blancs d'un casque rouillé par dix ans de repos. La fortune me seconda; je chassai les Huns, qui n'étoient plus qu'à quelques milles de nos murailles; et le succès d'une embuscade me fit regarder comme un Dieu. Ce fut dans toute la ville, à mon retour, une folie, un égarement dont je gémissois en moi-même, mais le moyen de l'apaiser?

L'empereur étoit vieux : cet âge a des foiblesses ; et l'extrême faveur du peuple, les honneurs excessifs qu'il me rendoit, firent croire à ce prince qu'on étoit las de son règne, et qu'on l'avertissoit de céder le trône à celui qui le défendoit. L'inquiétude et le chagrin se saisirent de son âme ; et sans me traiter comme criminel, il m'éloigna comme dangereux. Ce fut alors que se forma contre lui cette conspiration dont les complices sont morts dans les tortures sans en avoir nommé le chef. La calomnie a suppléé au silence des coupables, et ce silence a été pris lui-même pour un aveu qui m'accusoit. J'ai été arrêté ; le peuple s'en est plaint ; une longue prison l'a ému de pitié ; l'indignation a produit la révolte ; et l'empereur, obligé de me livrer au peuple, n'a cru faire, en m'ôtant les moyens de lui nuire, que désarmer son ennemi. Je ne le fus jamais, le ciel m'en est témoin ; mais le ciel, qui lit dans les cœurs, n'a pas permis aux souverains d'y lire ; et celui que vous accusez est plus malheureux que coupable d'en avoir cru des apparences qui vous auroient peut-être abusé comme lui.

Oui sans doute, il est malheureux, et le *plus* malheureux des hommes, dit Justinien,

en se précipitant sur lui et en le serrant dans ses bras. Quel est ce transport de douleur ? lui demanda Bélisaire étonné. C'est le tourment d'une âme déchirée, lui dit Justinien. O mon cher Bélisaire ! ce maître injuste, ce tyran barbare qui vous a fait crever les yeux, et qui vous a réduit à la mendicité, c'est lui, c'est lui qui vous embrasse. Vous ! seigneur, s'écria le héros.—Oui, mon ami, mon défenseur, oui, le plus vertueux des hommes, c'est moi qui ai donné au monde cet horrible exemple d'ingratitude et de cruauté. Laissez-moi subir à vos pieds l'humiliation que je mérite. J'oublie un trône que j'ai souillé, une couronne dont je suis indigne. C'est la poussière que vous foulez que je dois mouiller de mes larmes ; c'est là que mon front doit cacher l'opprobre dont il est couvert.

Eh bien ! lui dit Bélisaire, qui, le retenant dans ses bras, le sentoit suffoqué de sanglots ; eh bien ! seigneur, allez-vous succomber au repentir d'une faute ? Vous voilà dans l'abattement comme si vous étiez le premier homme que la calomnie eût séduit, ou que l'apparence eût trompé ! Mais votre erreur fût-elle un crime, y a-t-il de quoi vous dégrader et vous avilir à vos propres yeux ? Non, grand prince,

un moment de surprise ne doit pas vous ôter l'estime de vous-même, et le courage de la vertu. Que votre âme flétrie et consternée se relève au souvenir de tout le bien que vous avez fait aux hommes avant ce malheureux moment. Bélisaire est aveugle ; mais vingt peuples par vous sont délivrés du joug des barbares ; mais les ravages de tous les fléaux sont réparés par vos bienfaits ; mais trente ans d'un règne marqué par des travaux utiles ont prouvé à tout l'univers que vous n'êtes par un tyran. Bélisaire est aveugle ; mais il vous le pardonne ; et si vous croyez devoir expier encore le mal que vous lui avez fait, voyez combien cela vous est facile. Ah ! remplissez un seul des vœux que je fais pour le bonheur du monde, et je suis trop dédommagé.

Venez donc, lui dit l'empereur, en le serrant de nouveau dans ses bras, venez m'aider à expier mon crime ; venez l'exposer dans toute son horreur aux yeux de ma perfide cour ; et que votre présence, en rappelant ma honte, atteste aussi mon repentir.

Bélisaire eut beau le conjurer de le laisser dans sa solitude, il fallut, pour le consoler, *qu'il* consentît à le suivre. Alors Justinien

s'adressant à Tibère : Que ne vous dois-je pas ! lui dit-il, mon ami, et quels bienfaits égaleront jamais le service que vous m'avez rendu ? Non, seigneur, lui dit le jeune homme, vous n'êtes pas assez riche pour m'en récompenser. Mais chargez Bélisaire de la reconnoissance. Tout pauvre qu'il est, il possède un trésor que je préfère à tous les vôtres. Mon trésor est ma fille, dit Bélisaire, et je ne puis mieux le placer. A ces mots, il fit appeler Eudoxe. Ma fille, lui dit-il, embrassez les genoux de l'empereur, et demandez-lui son aveu pour donner votre main au vertueux Tibère. Au nom, à la vue de Justinien, le premier mouvement de la nature, dans le cœur de la fille de Bélisaire, fut le frémissement et l'horreur. Elle jette un cri douloureux, recule et détourne la vue. Justinien s'avance vers elle. Eudoxe, lui dit-il, daignez me regarder, vous me verrez baigné de larmes : elles expriment le repentir qui me suivra dans le tombeau. Ni ces larmes, ni mes bienfaits ne peuvent effacer mon crime ; mais Bélisaire me le pardonne ; et voici le moment de vous montrer sa fille, en me pardonnant comme lui.

Ce fut pour Justinien une consolation d'unir

Eudoxe avec Tibère ; et il commença dès ce moment à sentir rentrer dans son cœur la douce paix de l'innocence.

Jamais révolution plus soudaine et moins attendue n'avoit renversé les idées et les intérêts de la cour. L'arrivée de Bélisaire y jeta le trouble et la consternation. Le voilà, dit l'empereur à ses courtisans, le voilà ce héros, cet homme juste que vous m'avez fait condamner. Tremblez, lâches ! son innocence et sa vertu me sont connues ; et votre vie est dans ses mains. La pâleur, la honte et l'effroi étoient peints sur tous les visages : on croyoit voir dans Bélisaire un juge inexorable, un dieu terrible et menaçant ; il fut modeste comme dans sa disgrâce ; il ne voulut connoître aucun de ses accusateurs ; et, honoré jusqu'à sa mort de la confiance de son maître, il ne lui inspira jamais que l'indulgence pour le passé, la vigilance sur le présent, et une sévérité imposante pour tous les crimes à venir. Mais il vécut trop peu pour le bonheur du monde et pour la gloire de Justinien. Ce vieillard, foible et découragé, se contenta de lui donner des larmes ; et les conseils de Bélisaire furent oubliés avec lui.

FIN.



NOTES.

(1.) PAGE 1.

Justinien, qui succéda à l'empire, après son oncle Justin I, en 527, est moins célèbre par ses propres actions, que par la gloire que son général Bélisaire répandit sur son règne. Il mourut 565, âgé de 83 ans.

(2.) PAGE 6.

" Je sais, et je ne dois pas dissimuler," dit Marmontel, dans la Préface de Bélisaire, " qu'on peut regarder le fait sur lequel est établi le plan de ce petit ouvrage, plutôt comme une opinion populaire, que comme une vérité historique. Mais cette opinion a si bien prévalu, et l'idée de Bélisaire aveugle et mendiant est devenue si familière, qu'on ne peut guères penser à lui sans le voir tel que je l'ai peint."

Sur tout le reste Marmontel a, à peu de choses près, suivi l'histoire, et Procope a été son guide.

Bélisaire, né parmi la basse classe, et fils d'un simple paysan, se fit d'abord remarquer par sa valeur lorsqu'il servait sous Justinien, qui était alors général des forces de l'empire romain. Il se fit ensuite adorer des peuples par sa modestie, sa bonté, son affabilité, sa bienfaisance, son extrême simplicité, et surtout par son humanité. Le lecteur trouvera le portrait de ce grand homme dans l'auteur que nous venons de citer, et qui a fourni à Marmontel le caractère de son héros: voyez Procope, *De Bell.* *Lib.* 3.

(3.) PAGE 12.

Gélimer, Vandal et roi de Carthage, s'attira une haine universelle par son usurpation de la couronne, et par la manière dont il opprima la plus grande partie de ses sujets. En 533, Bélisaire mit à la voile, avec une armée puissante, pour aller l'attaquer en Afrique. Après un voyage de trois mois, il débarqua sur la côte d'Afrique, et, au moyen de l'extrême discipline qu'il fit observer à ses troupes, il fut reçu à bras ouverts dans la plupart des villes ou il se présenta et qui s'empressèrent de lui fournir, ainsi qu'à son armée, tout ce qui pourrait lui être nécessaire. Il défit le neveu et le frère de Gélimer, mit le roi en fuite, et s'avançant toujours vers Carthage, qui était restée presque sans défense, il y entra plutôt en ami qu'en vainqueur. Il conduisit alors ses troupes vers le camp de Gélimer qui, par une fuite honteuse, le lui abandonna avec toutes ses richesses. Enfin ce malheureux roi, qui s'était refugié dans les montagnes inaccessibles de Papoue, en Numidie, fut forcé, ainsi que toute sa famille, de se rendre prisonnier à Pharas, un des officiers de Bélisaire. Celui-ci le reçut à Carthage avec de grands honneurs, et, accompagné de ce monarque, il retourna à Constantinople, en 534, ayant fait dans une année la conquête de toute la partie de l'Afrique qui avait autrefois appartenu aux Romains.

(4.) PAGE 18.

Six millions de francs, ou deux cent cinquante mille livres sterling.

(5.) PAGE 66.

Fabius, dont l'enfance n'avait annoncé rien d'extraordinaire, fit bientôt voir une valeur et un héroïsme qui lui procurèrent les plus grands honneurs. Après plusieurs succès, la fameuse bataille de Trasimène fut cause qu'on l'élut dictateur. Pendant qu'il jouissait de cette charge, il triompha de la valeur d'Annibal, non en le combattant l'épée à la main comme ses prédécesseurs, mais en harassant son armée par des ambuscades et des contre-marches continuelles. Cette nouvelle manière de faire la guerre lui valut le surnom de *Cunctator* ou temporiseur, et Fabius continua d'en agir ainsi malgré les reproches et les injures de ceux à qui elle déplaisait, et qui osèrent même l'accuser de manquer de

courage. C'est cette constance, et ce noble mépris pour des reproches qu'il savait ne pas mériter, que Bélisaire loue ici dans Fabius. Ce grand homme mourut, âgé de cent ans, après avoir été cinq fois consul, et avoir joui trois fois des honneurs du triomphe.

(6.) PAGE 110.

Dès qu'un père déclarait ne pouvoir nourrir son enfant, l'état en était chargé; l'enfant devait être nourri et élevé aux depens de la république. Constantin voulut que cette loi fut gravée sur le marbre, afin qu'elle fut éternelle.

(7.) PAGE 132.

Marc-Aurèle, dans un besoin pressant, plutôt que de charger les peuples de nouveaux impôts, vendit les meubles du palais impérial. (AUREL. VICT. *Epitom, c.* 16.)

(8.) PAGE 135.

Ces agens se nommaient *Curiosi*.

FIN DES NOTES.

De l'Imprimerie de C. Richards, 100, St. Martin's Lane, Charing Cross.





